



827  
~~04/28~~

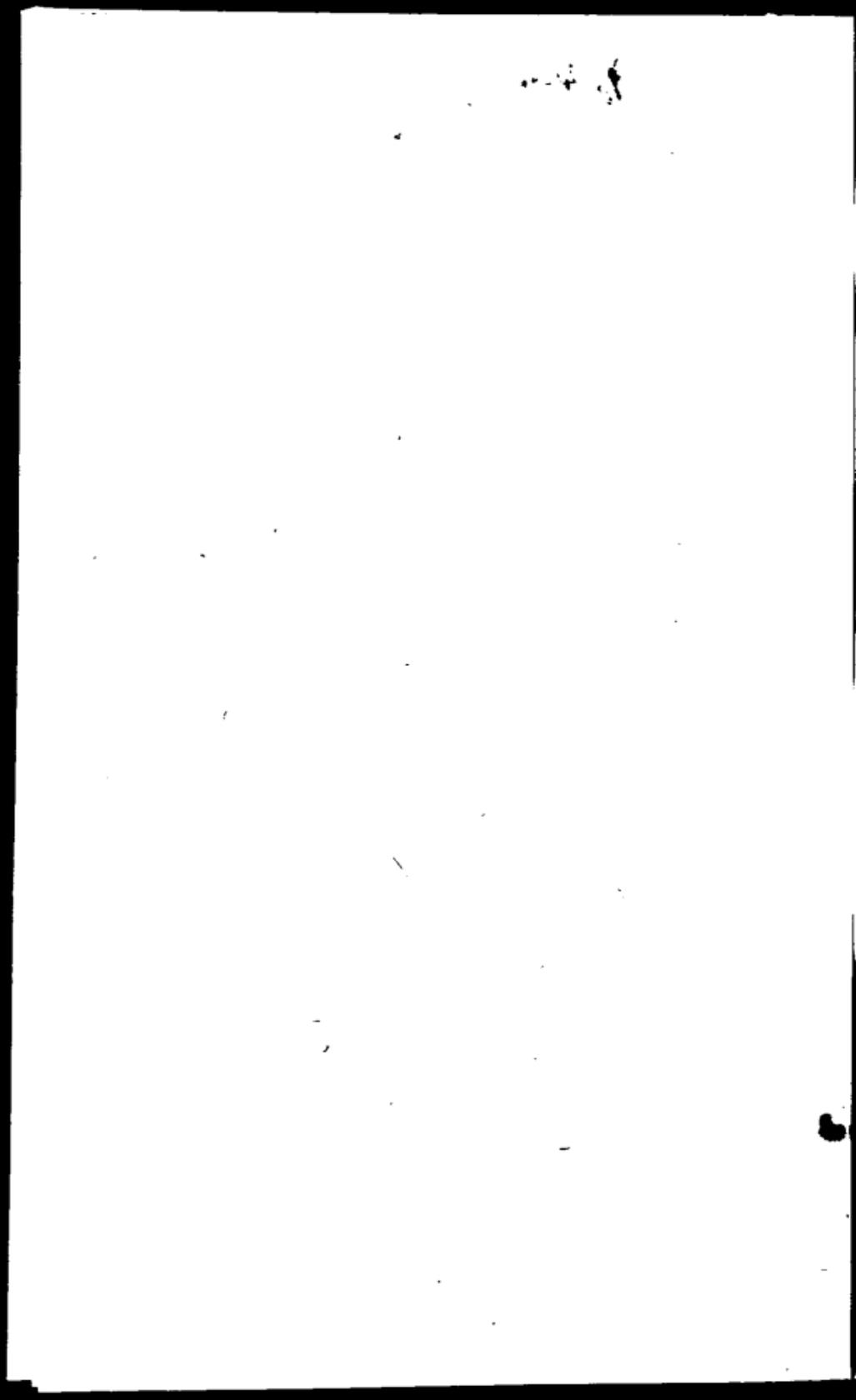
OK 63 - 679



01 1179 5761 UB AMSTERDAM

*De Dem*

LETTRES  
SUR  
*LA GRÈCE.*



LETTRES  
SUR  
*LA GRÈCE,*  
FAISANT SUITE DE CELLES  
SUR L'ÉGYPTE.

PAR M. SAVARY.



A AMSTERDAM,  
Chez D. J. CHANGUION.  
MDCCLXXXVIII.



1000



CARTE GEOGRAPHIQUE DES PARTIES DE L'ASIE MINEURE ET DES ISLES DE LA GRECE  
 que l'Auteur a Visitées

LET TRES  
S U R  
L A G R È C E.

---

LET T R E P R E M I E R E.

Alexandrie, 1779.

A M A D A M E L E M O N N I E R.

J E V O U S A D R E S S E , Madame , la suite de mon voyage d'Egypte. Daignez l'accueillir avec bonté , & la regarder comme l'hommage de la reconnoissance. Elle contient mes observations sur les parties de la Grèce que j'ai visitées pendant près de deux ans. Instruite par l'histoire , guidée par un goût naturel , éclairée par l'étude des beaux arts , vous aimez de préférence la contrée qui eut la gloire de les perfectionner. Jé suis de votre sentiment , Madame. La patrie d'Homère , de Platon , de Socrate , & d'une foule de grands hommes que leurs vertus ou leurs talens ont immortalisés , excitera l'amour & la vénération de tous les âges. Le Voyageur sensible , conduit par l'enthousiasme qu'inspirent des lieux qui furent le théâtre de tant d'événemens mémorables , ira longtems encore les visiter. Hélas ! au lieu d'un

peuple libre , favant & belliqueux , il trouvera des esclaves lâches & ignorans ; à la place des cités florissantes , il verra des monceaux de ruines , & des marbres épars , mutilés , là où le génie avoit élevé des monumens fameux : mais si la saine raison l'éclaire , si son esprit est exempt de préjugés , si ses pinceaux sont fidèles , il pourra tirer de ce contraste même des tableaux intéressans & des vérités utiles. Vous entrevoyez déjà , Madame , une partie des scènes qui vont s'offrir à vos regards. A la vérité , elles paroissent dans un lointain obscur , qui ne permet pas d'en distinguer les effets. Approchons-nous-en de plus près , l'ombre disparaîtra , nous les verrons telles que la nature les présente , & c'est ainsi que je m'efforcerais de les peindre. J'ai l'honneur d'être avec respect ,

MADAME ,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur SAVARY.

L E T T R E II.

*Départ à Alexandrie au mois de Septembre 1779.*

A M. L. M.

JE VAIS quitter , Madame , la Ville d'Alexandrie , où j'ai passé quatre mois à mon retour du Caire.

Ce séjour a été fort agréable, graces aux bontés de M. Taitbout de Marigni, Consul de France; qui m'a offert sa table & m'a comblé de politesses. J'ai employé mes heures de loisir à visiter cette Ville, ses Ports, ses environs, & à les décrire comme vous l'avez vu dans la première partie de mon ouvrage. La guerre ayant rempli la Méditerranée de Corsaires Anglois, nos bâtimens caravaniers ont désarmé. Il m'a fallu attendre le départ d'un vaisseau neutre, & j'ai fait marché avec un Capitaine de Zante, Isle appartenante à la République de Venise, pour me transporter à Candie. Le voici qui m'appelle. Il faut partir. Adieu! rivage brûlant d'Egypte; je laisse avec plaisir, sur vos bords, le turban, la robe longue & la moustache, ornemens nécessaires à tout Européen qui veut vous parcourir. Adieu! superbes monumens qui avez rempli mon ame d'étonnement & d'admiration; je suis charmé de vous avoir vus, mais je ne desirerai de vous visiter une seconde fois, que quand vous ne serez plus sous la domination d'un peuple barbare. Adieu! jardins toujours verts de Rosette & de Damiette; vos bosquets sont l'asyle de la volupté, vos arbres sont des bouquets de fleurs, vos parfums embauvent les airs, vos ombrages impénétrables aux feux du soleil conservent une fraîcheur charmante; on peut y passer des heures délicieuses; mais la mort marche à côté du téméraire qui ose y pénétrer. C'est ainsi, Madame, que mes pensées erroient

encore sur des objets qui m'avoient profondément affecté , tandis que le Capitaine Zanthiote me conduisoit à son bord. La barque voguoit légèrement sur une mer tranquille , & me laissoit plongé dans la rêverie. Tout-à-coup elle heurta contre le navire. La secousse dissipa mon illusion , & je montai sur le tillac.

L'ancre est levée. Un vent favorable enfile nos voiles , & nous éloigne du rivage. Nous avons dépassé le Diamant , écueil situé à la pointe de l'Isle de Pharos. Pendant le calme , ce rocher montre sa tête menaçante au-dessus des eaux. Lorsque la mer est en fureur , elle le couvre entièrement. Il faut le côtoyer pour entrer dans le Port ; mais sa position est bien connue , & les Marins savent l'éviter.

A la distance où nous sommes d'Alexandrie , cette Ville assise en demi-cercle sur le rivage , se prolonge déjà en perspective. Une partie des maisons éclairée par le soleil , réfléchit une lumière vive , & s'avance sur le bord de la scène. Les autres , plongées dans l'ombre , paroissent dans l'enfoncement. Au-dessus s'élèvent des minarets , dont les flèches légères & hardies se perdent dans les airs. Ce tableau est couronné par la colonne d'Alexandre Sévère , qui domine toute la Ville. C'est le premier objet que l'on découvre en approchant de terre ; c'est le dernier que l'on perd de vue en la quittant. Salut à la plus grande colonne que la puissance humaine ait élevée dans l'uni-

vers ! Elle atteste aux Voyageurs que les arts ont fleuri dans cette contrée où règnent l'ignorance & la barbarie. Adieu ! magnifique monument qui fus tant de fois le but de mes promenades. Je ne pouvois me laisser de contempler le bloc imposant de granit , sur lequel tu reposes la majesté de ton fust & l'énormité de ton chapiteau ; mais tandis que je parle , il s'abaisse insensiblement ; il ne forme plus qu'un point noir dans la vapeur blanche de l'horizon. Quoi ! sitôt l'Egypte a disparu à mes regards !

On ne part point sans regret, Madame, d'un pays où l'on a passé plusieurs années de sa jeunesse, où l'on a vu d'antiques merveilles , où l'on a acheté , par beaucoup de fatigues & de périls, quelques instans de bonheur. Une sorte de mélancolie s'empare de l'ame. Plus ses sensations ont été vives, plus elle a de peine à se détacher des lieux qui leur donnerent naissance. Elle se représente avec vivacité les images des objets qui l'émurent profondément, & , à leur aspect, elle frémit encore de crainte, de joie, de desir. Cette situation fait souvent verser des larmes ; mais elle porte avec elle un charme irrésistible, & on s'efforce de la conserver, jusqu'à ce que, fatigué de sentir, on a besoin de reposer sa pensée, en la tournant sur d'autres objets.

Je continuerai, Madame, dans le cours de cet ouvrage, à décrire, avec autant d'exactitude qu'il me sera possible, les lieux que je visiterai ; mais

je n'omettrai point les réflexions qu'ils m'auront fait naître, les affections que j'aurai senties. L'histoire du cœur humain n'est-elle pas la plus intéressante? Et comment la faire connaître, si l'on fait les impressions dûes aux circonstances où l'on s'est trouvé? J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E III.

A bord.

*A M. L. M.*

**N**OUS JOUISSONS, Madame, du plus beaux tems du monde. Le ciel est sans nuages, & le vent du sud-est nous pousse directement vers le Port où tendent nos desirs. Arrivés en haute mer, nous avons absolument perdu la terre de vue, & autant que les regards peuvent s'étendre, nous découvrons de toutes parts l'immensité des eaux, & la vaste étendue des cieux. Que ce spectacle est imposant! Qu'il remplit l'ame de nobles idées! Quoi! c'est l'homme qui a fabriqué cette maison de bois, à laquelle il confie sa fortune & sa vie! Tranquille au sein de cet abri fragile, qu'un ver peut percer, qu'un choc fait voler en éclats, il ose braver les fureurs de l'Océan! Mais admirez les ressources de son génie. Il commande aux vents, les enchaîne dans la toile, & les force de

conduire à son gré sa prison flottante. Voyageant d'un bout à l'autre de l'univers sur d'immenses plaines sans signaux pour le guider, il lit sa route dans le ciel. Une aiguille tournée vers le pôle, & la vue des astres, lui disent en quel endroit du globe il se trouve. Des lignes & des points que l'observation a fidèlement tracés sur le papier, lui marquent les isles, les côtes, les écueils, & son adresse fait les éviter. Qu'il tremble malgré sa science! Le feu des nuages s'allume sur sa tête, & peut embrâser sa demeure. Des gouffres sont ouverts sous ses pas, & il n'a entre eux & lui que l'épaisseur d'une planche. A voir son assurance, ne diroit-on pas que cet être foible se croit immortel? Cependant il doit mourir.... il doit mourir pour ne revivre jamais. J'ai l'honneur d'être, &c.

---



---

#### L E T T R E IV.

A bord.

*A M. L. M.*

J'AI DEVANCÉ, Madame, le crépuscule pour contempler à loisir le lever du soleil. Ce spectacle, en pleine mer, est le plus ravissant que la nature offre aux regards de l'homme. Je vais tâcher de le peindre, sinon avec toute la pompe qu'il exige.

du moins avec le plus de vérité qui me sera possible.

Le tems est serein, l'air calme, la fraîcheur charmante. Un souffle léger, mais favorable, nous fait voguer doucement. Rien ne trouble le silence profond qui règne sur les eaux. Il s'étend du couchant à l'aurore.

Quelques étoiles qui brillent encore au firmament vont bientôt disparaître. Déjà les premiers rayons du jour percent à travers la vapeur bleuâtre de l'horizon. La nuit retirée vers l'occident, rassemble ses ombres fugitives. L'Orient se colore par degrés. Il lance à travers le vague des airs, des faisceaux de lumière qui tracent des bandes de pourpre sur la voûte azurée. Chaque instant varie la scène. Les objets s'éclairent davantage. Les teintes des couleurs deviennent plus vives. Mais quel spectacle étonne mes regards! Mille gerbes d'or, parties d'un centre commun, se divisent dans les airs. Tout l'Orient est en feu. Le soleil va paraître. J'aperçois à l'horizon son disque radieux. On diroit qu'il sort du sein de l'onde. Il a semblé poser un instant sur la surface liquide comme sur un trône. Quels torrens de flammes jaillissent de son sein! Les yeux en sont éblouis. Comme il s'élève majestueusement au-dessus des eaux qui multiplient à l'infini son image! Le voilà ce brillant flambeau qui remplit l'univers de sa clarté! Sa présence ranime les êtres sensibles, & porte la joie dans les cœurs. Salut au plus bel

astre.

astre de la création ! Gloire à la main qui lui traça sa route dans les cieux ! J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

---

## L E T T R E V .

A M. L. M.

CINQ JOURS se sont écoulés, Madame, depuis notre départ d'Alexandrie, & nous avons toujours eu le vent en poupe. S'il eût soufflé avec un peu de force, nous serions près d'arriver à Candie ; mais il a toujours été si foible, que nous avons à peine fait la moitié de notre route. Je n'ai jamais vu la mer plus tranquille ; nous voguons sans roulis, sans secouffes, comme si nous descendions le courant d'une rivière. Cette manière d'aller est fort agréable. Assis sous une tente qui met à l'abri des feux du soleil, rafraichis par les zéphirs qui se jouent dans les cordages, nous avançons presque sans nous en appercevoir. Malgré la lenteur de notre marche, si le même vent continue encore toute la nuit, demain nous serons à la vue de Rhodes, & de-là jusqu'à Crète le trajet n'est pas long.

Jusqu'à cinq heures du soir, nous avons joui d'un tems superbe. Mais peu-à-peu l'occident s'est rembruni. Des vapeurs, d'abord légères, se sont étendues, amoncelées, épaissies. Elles forment

une zone de nuages ténébreux qui, semblables à des montagnes, nous dérobent les derniers rayons du soleil couchant. Est-ce un présage de la tempête? Nos Marins l'appréhendent. Nous verrons. J'ai l'honneur d'être, &c.

---

L E T T R E VI.

A bord.

*A M. L. M.*

NOS CRAINTES n'étoient pas sans fondement, Madame; le vent est changé. Ce n'est plus le zéphir oriental qui nous conduit. Un torrent d'air débordé du couchant, l'a repoussé vers les contrées brûlantes de l'Asie, & s'oppose, comme une barrière, à notre passage. Nous luttons vainement contre sa violence. Les bordées sont défavorables, & nous reculons au lieu d'avancer. Des nuages épais nous dérobent la vue du soleil. La mer sombre couvre ses flots d'écume. Des vagues mugissantes battent les flancs du navire. Les vents sifflent horriblement dans les cordages. La toile trop tendue brise ses attaches qui rompent avec éclat. Les mâts agités par un roulement violent, font craquer toutes les parties du bâtiment. Il semble à chaque instant qu'il aille se dissoudre.

Tous les Matelots font en mouvement. Le Capitaine leur donne des ordres en criant. Le plus expérimenté tient le gouvernail. D'autres tirent des cables. Ceux-ci, perchés sur le bout d'une vergue, plient une voile, &, balancés par le roulis du vaisseau, décrivent des arcs de cercle dans les airs; ils se cramponnent avec les pieds sur une corde, & travaillent des mains, au risque d'être emportés à tout moment dans la mer.

Depuis sept jours, Madame, nous n'avons cessé de louvoyer, mais inutilement. Nous sommes jetés en arrière; & si cela continue, nous aborderons en Chypre ou sur la côte de Syrie. Ce contre-tems n'a appris que notre navire étoit mauvais voilier, & l'équipage qui le monte fort ignorant. Il n'est composé que de Grecs, qui entendent mal la manœuvre, & l'exécutent avec lenteur. Jamais ils n'ont pu virer vent devant, de manière qu'à chaque fois qu'ils changent les amures, nous perdons plus que nous n'avions gagné dans la bordée. Le Capitaine n'est guères plus instruit. Il n'a pas une seule fois pris hauteur. On ne trouve à son bord, ni octant, ni quart-de-cercle, parce qu'il ne connoît pas l'usage de ces instrumens. La carte marine lui est étrangere. Il ne mesure point la marche du vaisseau avec le loc. Enfin c'est un vrai Patron de barque, qui se conduit à l'estime, le jour suivant le cours du soleil, la nuit à la clarté des étoiles. Quand le ciel est embrumé, il se dirige, comme il peut, avec la

bouffole, dont il ignore même la déclinaison. Ne seroit-ce point un des Pilotes des anciens Grecs? Je suis tenté de croire qu'il étoit au siège de Troyes, que quelqu'un des Dieux de la fable l'a rendu à la vie pour nous faire trouver vraisemblables les éternels voyages de héros d'Homère. Quoi qu'il en soit, je crains bien que nous n'arrivions pas de sitôt à Candie.

Le parti en est pris. Nous renonçons pour un tems à l'Isle de Crète. Lassé de lutter inutilement contre la fortune contraire, mon Zanthiote vient de tourner la proue vers l'Asie mineure. Nous allons, dit-il, chercher un abri dans quelque Port; & lorsque le tems sera favorable, nous recommencerons notre route. Il ignore en quel lieu nous allons aborder; mais lorsqu'il aura gagné la terre, il fera tous ses efforts pour ne la plus perdre de vue. C'est ainsi que les Grecs naviguent. Pour moi, je commence à me repentir de m'être embarqué avec un tel guide. Le sort en est jeté. Il faudra le subir. J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E VII.

A. M. L. M.

**P**OINT de changement, Madame, à notre sort. Le vent souffle constamment de l'ouest. Il a chassé les nuages vers les sommets glacés du Li-

bân. Le ciel s'est éclairci, & nous continuons de courir sur la terre que les vigies ont annoncée du haut des mâts. L'on n'apperçoit encore, de dessus le pont, que l'apparence d'un nuage immobile. A mesure que nous avançons, il grossit & s'étend. Actuellement nous sommes certains que c'est le continent. Cette assurance a porté la joie dans tous les cœurs. Mais l'inquiétude y mêle un peu d'amertume. Le Capitaine n'ayant point pris hauteur, ignore notre latitude, & ne peut dire en quel lieu nous allons aborder. En attendant, nous marchons toujours en avant.

Insensiblement les objets s'éclairent davantage. Nous distinguons les montagnes, les collines, & un promontoire qui s'avance dans la mer. Il présente un front nud couvert de roches énormes. Nos Marins l'ont reconnu. Ils disent que la terre élevée, qui paroît dans l'enfoncement, est l'île de Château-Rouge. Ils prétendent y mouiller avant la nuit, & portent dessus à p'eines voiles.

Nous approchons de la côte. Le rivage semble dépourvu de verdure. A la vérité, le soleil se couche derrière les hautes montagnes, & n'éclaire plus que leurs sommets. L'ombre descend rapidement dans les vallées, & l'œil n'apperçoit les objets qu'à travers un voile. Graces au ciel, nous entrons dans le port de Château-Rouge. Nous allons jeter l'ancre au pied du rocher sur lequel cette bourgade est bâtie. J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E VIII.

*A M. L. M.*

**D**EPUIS trois jours, Madame, nous sommes nouillés dans le port de Château-Rouge. J'ai employé ce tems à visiter le pays, & je puis vous en offrir une description exacte. Mais songez, je vous prie, qu'ici la vérité fait peur. Plus mes pinceaux feront fidèles, plus vous frémirez en me lisant.

Cette Ile est située dans la partie occidentale d'un golfe demi-circulaire, formé par la côte de Caramanie, autrefois la Lycie. Elle n'a pas une demi-lieue de circuit, & n'est séparée du continent que par un canal étroit. Ses rivages sont inabordables, excepté du côté du port, où se trouve la bourgade composée d'une centaine de maisons. Elle est bâtie sur un rocher, à la pointe duquel on voit un petit fort Turc, qui sert d'épouvantail aux corsaires. L'espace qu'elle occupe est extrêmement resserré, & par la mer, & par une montagne fort rude, qui s'élève à plus de 300 pieds. Ce mont taillé à pic, présente comme une muraille, dont les quartiers de rocher semblent prêts à fondre sur les maisons, & à les abîmer dans les flots. Je l'ai gravi avec peine, & j'ai vu sur le sommet une plaine d'un demi-quart de lieue

de tour, sans culture, & simplement couverte d'herbes à moitié brûlées. Au milieu est une petite chapelle bien pauvre & bien solitaire.

De cette hauteur on découvre la Méditerranée au nord & au midi, les hauts sommets du Taurus bornent le reste de l'horizon. Lorsque l'on est descendu dans le bourg, on se trouve comme au fond d'un entonnoir. On est environné de côtes escarpées qui se perdent dans les nues, & dérobent la vue du ciel. Elles forment une ceinture de rochers nus taillés à pic, & suspendus sur des abîmes. Ces pierres échauffées par le soleil, réfléchissent une lumière vive qui blesse les yeux. Jamais la verdure n'embellit ces tristes rivages. On y distingue seulement quelques plantes bulbeuses, & des arbrisseaux épineux, qui se plaisent sur le bord des précipices. Tel est le spectacle que les habitans de Château-Rouge ont sans cesse devant les yeux. Il présente l'image d'une éternelle stérilité. Je crois que, dans le monde entier, on ne trouveroit pas un séjour plus affreux.

Vous jugez, Madame, combien les Grecs qui l'habitent doivent être misérables. Ils ne peuvent ni semer, ni moissonner. L'Isle ne produit point de légumes, point de fruits, point de grains. Leurs plantations se bornent à environ cinquante pieds d'olivier. Ils ont pour tout bétail, des chèvres, qui, grimant sur la cime des rochers, y cherchent leur nourriture. Pour comble de misère, l'Isle n'a qu'une seule source située presque

au sommet de la colline: Ce sont les femmes qui vont puiser l'eau à la fontaine, Je les ai vu gravir avec peine un sentier escarpé, porter sur leurs épaules de grosses cruches, & revenir chargées au risque de se précipiter avec leur fardeau. On ne doit pas envier une pareille habitation. Aussi la plus belle maison ne s'y loue que douze francs par an, & la jeune épouse qui reçoit en dot un pied d'olivier & une chèvre, y passe pour riche.

La fortune a semblé vouloir dédommager les habitans de Château-Rouge, en leur donnant des voisins indolents. Lorsque le tems des récoltes est venu, ils passent en Caramanie, & font la moisson pour les Turcs. Ils en rapportent du blé, du vin & diverses provisions. Leur position les rend marins. Ils naviguent les trois quarts de l'année, & reviennent l'hiver consommer, dans le sein de leurs familles, le fruit de leurs épargnes. La plupart font le commerce de bois qu'ils achètent à bon compte & qu'ils vendent très-cher à Alexandrie. Ils se servent pour cela de bateaux pontés, qui ne portent pas beaucoup de charge, mais qui vont très-vite, & demandent peu d'entretien. La pêche fournit aussi en partie à leurs besoins. Tels sont les moyens qu'ils emploient pour subsister.

Le croiriez-vous, Madame, dans ce lieu qui paroît le rebut de la nature, j'ai trouvé un Provençal établi. Il s'est lié d'intérêt avec un Grec. Ils habitent la même maison, & possèdent une

barque en commun. Le premier ayant formé des liaisons avec les Ottomans, achete en Caramanie des bois de chauffage & de construction, & l'autre va les vendre en Égypte, où il prend en retour des denrées utiles à son pays. Ils paroissent dans une sorte d'aisance, & vivent en bonne intelligence. Le François se regarde comme l'agent de sa Nation, & rend à ses compatriotes tous les services qui dépendent de lui. En revanche, il en reçoit quelques légers présens. Je ne puis que me louer de son honnêteté. Il a tué en notre honneur un mouton, peut-être le seul qui soit dans l'Isle, & nous a régalés de son mieux avec d'excellent muscat cueilli sur le continent. Tout chez lui se pratique à l'orientale. Nous avons mangé par terre, assis autour des plats posés sur le tapis. Ensuite on a bu à la ronde dans une large coupe, l'unique sans doute que possèdent les deux associés. Le café est venu après, puis la pipe, & il a fallu fumer longuement. J'ai beaucoup questionné mon hôte, & entre les choses qu'il m'a apprises, en voici une qui m'a paru intéressante.

„ Pendant mes courses à travers les montagnes  
 „ de Caramanie, je trouvai au pied d'un arbre  
 „ différent du mûrier, des cocons d'une soie  
 „ blanche & fine, beaucoup plus gros que les  
 „ cocons ordinaires. En regardant sur les feuilles,  
 „ j'aperçus les insectes qui les produisoient.  
 „ Quelques-uns filoient encore. C'étoient des

„ chenilles noirâtres, plus grandes que le ver à  
 „ soie. J'en rapportai quatre avec leurs cocons,  
 „ & les envoyai au Consul de Rhodes; mais il  
 „ paroît qu'il ne les a pas reçues, car je n'en  
 „ ai point entendu parler depuis.”

J'ai fait les plus vives instances à mon hôte pour l'engager à me conduire au lieu où il avoit vu cette espèce de ver à soie. Il m'a répondu que la guerre étoit allumée entre les Turcs de cette province, & qu'il étoit impossible d'y pénétrer. Il a promis qu'aussi-tôt que la paix seroit rétablie, il m'en enverroit en Candie, avec des feuilles de l'arbre sur lequel ils vivent. Je rapporte ces détails, afin d'engager les Voyageurs que les circonstances conduiront dans cette contrée, à tâcher de se procurer quelques-unes de ces chenilles précieuses. Les arbres qui croissent sur les terrains élevés de la Caramanie, viendroient à merveille en France; ce seroit un avantage pour les hommes, & une source de richesses pour une Nation d'acquérir & de multiplier une nouvelle espèce de ver qui produit la soie.

## L E T T R E IX.

A Château-Rouge.

A M. L. M.

TANDIS que nous sommes à Château-Rouge,

Madame, allons visiter de beaux restes d'antiquité situés à peu de distance. J'ignore s'ils sont connus, du moins je n'en ai lu la description dans aucun Auteur.

En partant du port de Château-Rouge, & en voguant pendant une demi-heure vers l'Orient, on arrive dans une anse que la côte d'Asie forme en se retirant. C'est la partie la plus large du golfe. Elle a près d'une lieue d'étendue. On y trouve un port commode, où les vaisseaux sont à l'abri de la tempête. Le premier objet qui frappe les regards en approchant de terre, est un vaste amphithéâtre construit de belles pierres, & de forme circulaire. Il a environ soixante-dix pieds de hauteur & quatre-vingts gradins élevés les uns au-dessus des autres. Au cinquième rang, en commençant à compter d'en haut, on remarque à chacune des extrémités du demi-cercle une place entourée d'une balustrade. Sans doute que c'étoient des postes d'honneur destinés aux principaux personnages du pays. Cet immense amphithéâtre pouvoit contenir les habitans d'une grande ville, & servir aux spectacles qui se donnoient sur la terre, & peut-être sur les eaux. Sa construction est d'une solidité à l'épreuve du tems; du moins jusqu'à présent il n'a point souffert de ses injures. L'arène seule a été dégradée par la mer, qui paroît avoir gagné sur le terrain. Au-delà de ce grand monument, la terre est couverte de ruines. Les plus remarquables sont disposées autour

d'une vaste place. On y distingue surtout les superbes restes d'un bâtiment spacieux. De grosses colonnes renversées, d'autres debout, des murs épais à moitié démolis, des chapiteaux bien sculptés, des morceaux de corniches, annoncent les débris d'un temple, car les Anciens faisoient éclater toute leur magnificence dans les édifices consacrés à leurs dieux. Au pied des rochers qui entouroient la ville, on admire des tombeaux parfaitement bien conservés; quelques-uns sont entourés de colonnes qui soutiennent un dôme solidement construit. D'autres ne présentent que de simples sarcophages creusés dans la pierre. Plusieurs composés d'une chambre sépulchrale taillée dans le roc, sont précédés de gradins par où l'on monte à un peristyle soutenu par des colonnes. La cupidité qui foule aux pieds les loix les plus sacrées, a violé ces asyles respectables des morts, en arrachant la pierre qui en fermoit l'entrée.

Tel est, Madame, l'état déplorable de cette antique cité autrefois florissante. Son port dépourvu de vaisseaux, ce magnifique amphithéâtre sans spectateurs, ces ruines amoncelées, ces tombeaux mêmes dépouillés des corps qu'ils conservoient, inspirent de tristes réflexions aux curieux qui les contemplent. Est ce la fureur d'un conquérant qui a renversé cette ville? A-t-elle succombé sous les ravages du tems? L'homme & les éléments ont-ils conjuré sa ruine?

Je serois porté à croire que les épouvantables

tremblemens de terre, arrivés sous les Monarques du Bas-empire, ont abîmé la partie basse de cette ville. Les débris que l'on trouve sur le bord du rivage & jusques dans les eaux, semblent l'attester. Une autre preuve, c'est que, dans les villes maritimes, ainsi qu'on le voit à Telmissus, sur la même côte, les amphithéâtres étoient assez éloignés de la mer, & sur un terrain assez élevé pour qu'elle ne pût y pénétrer. Aujourd'hui, lorsque les flots sont agités, ils entrent dans celui que je viens de décrire, battent les murailles, bouleversent l'arène. Enfin la tradition du pays porte que la moitié de cette ville a été engloutie dans un tremblement de terre. Je n'en ai pu savoir l'époque, mais le fait paroît certain.

Le spectacle d'une ville détruite, Madame, attriste l'ame, mais il excite encore plus la curiosité. On desire connoître son ancien nom, & ce qu'elle fût autrefois. Efforçons nous de le découvrir. (1) Strabon, Géographe exact, nous mettra sur la voie. Après avoir décrit la partie occidentale de la Lycie, il ajoute :

„ En remontant le fleuve Xanthus l'espace de  
„ dix stades, on trouve un temple de Latone,  
„ & 60 stades au-dessus de la ville de Xanthus,  
„ une des plus grandes la Lycie. Patare vient  
„ après. C'est aussi une ville considérable. Elle  
„ a un port, & plusieurs temples. Patare en fut

---

(a) Strabon, livre 14, Description de la Lycie.

„ le fondateur. Ptolemée Philadelphe l'ayant  
 „ aggrandie , la nomma Arfinoë de Lycie , en  
 „ l'honneur de son épouse. Plus loin , la ville  
 „ de Myra est bâtie sur une colline élevée , à  
 „ vingt stades de la mer. Suivent les embou-  
 „ chures du fleuve Limyrus , & la ville de Li-  
 „ myra , éloignée d'une du rivage.”

Voyons la description des mêmes lieux par Pomponius Méla. Cet Auteur commence d'Orient en Occident.

„ (b) Après le promontoire que forme le mont  
 „ Taurus , on trouve le fleuve Limyra avec une  
 „ ville de même nom. Ce district contient plu-  
 „ sieurs villes qui , excepté Patare , sont peu  
 „ considérables. Cette dernière est fameuse par  
 „ son temple d'Apollon , qui jouit autrefois d'au-  
 „ tant de célébrité que celui de Delphes , à cause  
 „ de ses richesses & de la confiance qu'inspiroient  
 „ ses oracles. Au-delà est le fleuve Xantus , avec  
 „ une ville de même nom.”

Ces deux Géographes , comme vous le voyez , Madame , placent Patare entre les embouchures du Xantus & du Limyra. Ils ne marquent , dans cet espace , aucune autre ville avec un port ; il paroît donc que les ruines dont nous parlons sont celles de Patare , puisqu'elle se trouve entre ces deux rivières , & qu'elle a un port.

---

(b) Pomponius Méla , livre premier , Description de la Lycie.

L'histoire peut ajouter un nouveau degré de certitude à ce sentiment. (c) Tite-Live décrit ainsi une expédition entreprise par les Romains contre Patare: „ C. Livius, arrivé à Rhodes, „ déclara aux Citoyens le sujet de sa mission. „ Ayant réuni tous les suffrages, il joignit trois „ quadrirèmes à sa flotte, & fit voile vers Patare. „ D'abord un vent favorable les y portoit avec „ vitesse. Les Romains espéroient que la terreur „ d'une apparition subite favoriseroit leur dessein. „ Bientôt le vent changea, la mer devint orageuse; cependant, à force de rames, ils parvinrent à gagner la terre; mais les environs de la ville ne leur offroient aucun abri, & la violence des flots les empêchoit de se maintenir devant le port ennemi, sur-tout aux approches de la nuit. Ils passèrent outre & gagnèrent le port de Phœnicunte, éloigné de Patare tout au plus de deux mille pas (d).”

Le port de Phœnicunte ne peut être que celui de Château-Rouge. La distance de deux mille pas de cette Isle aux ruines que j'ai décrites, est la même que l'historien romain marque de Patare à Phœnicunte. D'ailleurs l'étendue du golfe n'offre absolument que ces deux ports. Ajoutez à

---

(c) Tite-Live, livre 37, chapitre 16.

(d) Deux mille pas romains font à-peu-près trois quarts de lieue.

cela (e) qu'Etienne de Byfance, place fur la côte de Lycie une Ifle appellée Phœnice; c'est de-là que Tite-Live aura tiré le nom de Phœnicunte.

Je crois, Madame, que ces témoignages réunis donnent à la vérité le degré d'évidence qu'elle doit avoir. D'Anville, dans fa carte ancienne de l'Asie, ne me paroît pas avoir parfaitement connu la position de Patare. Il la place un peu trop à l'occident. Il a auffi négligé l'Ifle de Château-Rouge, mais c'est probablement à caufe de fa petitesse, & du peu d'étendue qu'il donne aux côtes.

Cette ville eut pour fondateur Patare, fils d'Apollon (f); ainfi, il n'est pas furprenant que les habitans aient élevé à ce dieu le temple fameux dont parle Pomponius Méla, & dont on peut encore reconnoître les débris. (g) Apollon y rendoit des oracles pendant fix mois de l'année & pendant les fix autres à Délos.

Souffrez, Madame, qu'avant de finir cette lettre, je vous offre un tableau rapide de l'ancienne

Ly-

(e) Phœnice est une ville de Crète; on trouve auffi, fur la côte de Lycie, une Ifle qui porte ce nom. Etienne de Byfance, *de Urbibus*.

(f) Patare est une Ville de Lycie. Elle reçut fon nom de Patare, fils d'Apollon, & de Lycia, fille du Xanthe. *Etienne de Byfance*. Voilà pourquoi Horace donne à Apollon le nom de *Patareus*, livre 3, ode 4.

(g) Servius, fur l'Énéide, livre 4.

Lycie & de ses habitans, peint d'après Strabon (h). La Lycie forma autrefois une république florissante. Elle étoit composée de 33 villes, qui toutes avoient droit de voter dans les assemblées nationales. Les plus grandes donnoient trois suffrages (Patara étoit de ce nombre), les médiocres deux, & les plus petites un. C'étoit-là que le peuple assemblé éliçoit ses magistrats & un *Lyciarque* ou chef de la Lycie. L'équité y régloit les impositions, & distribuoit avec égalité les charges publiques. Ce gouvernement sage entretint les mœurs parmi les Lyciens. Malgré l'exemple de leurs voisins, ils ne se livrerent point à la piraterie, & ne se permirent jamais de trafic honteux. La victoire ne put les corrompre. Après d'heureux succès qui les rendirent maîtres des mers, depuis l'Asie mineure jusqu'en Italie, ils conservèrent leur modération & la simplicité de leurs usages antiques. Lorsque les Romains, aux armes desquels rien ne pouvoit résister, eurent conquis ces contrées, ils furent frappés de la sagesse de cette République & la laissèrent jouir de sa liberté & de ses loix. Le seul droit qu'ils lui ôtèrent, fut de décider de la paix ou de la guerre dans ses assemblées nationales sans la participation de Rome.

Que ne peuvent point la liberté, les mœurs,

---

(h) Strabon, livre 14.

& un bon gouvernement, pour le bonheur des hommes ! La Lyce, qui posséda autrefois ces avantages précieux, devint heureuse & puissante. Sa marine domina sur une grande partie de la Méditerranée. Les ruines de Patara nous apprennent que les arts y fleurirent. Trente-trois villes dans une petite province annoncent quelle fut sa population : aujourd'hui, quelle différence ! le despotisme, semblable à un feu dévorant, a passé sur cette riche contrée, & les villes se sont changées en misérables bourgades, les habitans ont disparu, & la terre a fermé son sein fécond. Les Grecs, qui auroient pu s'y multiplier, & y entretenir l'abondance, en se livrant à l'agriculture, aiment mieux se réfugier sur des rochers inhabitables, que d'être soumis à la rapacité des tyrans que la Porte envoie pour les gouverner. Si les chefs des nations frappés de ces grands exemples que leur présente l'histoire, daignent réfléchir sur les effets miraculeux d'une bonne administration, & s'occuper à l'établir dans leurs Etats, de quelle sûreté, de quelle puissance, de quelle gloire, de quelle félicité ils environneront leurs Trônes ! J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E X.

A bord.

A M. L. M.

Nous avons levé l'ancre, Madame, dès la pointe du jour. Le vent fixé au nord-est nous promet une heureuse traversée, au moins jusqu'à Rhodes. Je vous avouerai que je quitte Château-Rouge sans regret. L'humiliation où vivent les Grecs dans l'Empire Ottoman, les vexations qu'ils éprouvent, peuvent seules les forcer à habiter un rocher sauvage, où l'on ne trouve aucune des choses nécessaires à la vie, où l'horizon est borné, de toutes parts, par des côtes effroyables, & d'où l'on n'aperçoit le ciel que perpendiculairement sur sa tête. Hé bien ! ces infortunés attachés à leur prison y traînent une vie misérable, sans songer à chercher ailleurs une habitation plus heureuse ; tant l'amour de la patrie est profondément gravé dans le cœur de l'homme !

Nous avons débouqué le canal étroit qui sépare l'Isle du Continent. Nous côtoyons le rivage à la distance de deux lieues. Notre Capitaine ne veut plus se risquer en pleine mer. Il aime la vue de la terre. Cette navigation seroit plus amusante, si la côte nous offroit des habitations, des forêts, des riens payfages. Mais elle est déserte ; on n'y

découvre pas une seule bourgade; le soleil a brûlé le peu de verdure qu'elle produit au printems, & l'œil n'apperçoit que des rocs entassés, contre lesquels les flots vont se briser avec fracas. Dans le lointain, les hauts sommets des montagnes terminent l'horizon. Dépouillés de leurs pins antiques, ils paroissent sans ornement. Les ombrages, les bosquets Lyciens, chéris autrefois d'Apollon Pataréen, (a) ont disparu de la terre. N'en foyez point étonnée, Madame, les Turcs abattent sans cesse les bois de ces contrées pour les vendre aux étrangers ou pour leurs usages, & n'y plantent jamais un seul arbre.

Toutes nos voiles sont dehors. Le vaisseau fend avec vitesse le sein des ondes qui blanchifient sa proue. Nous desirons ardemment arriver à Rhodes, pour y prendre des rafraichissemens. Le Capitaine accoutumé à vivre, comme son équipage, de fromage, de poisson salé, de figues seches, & d'une espèce de biscuit extrêmement dur, que l'on fait en Egypte, n'avoit pris des provisions fraîches que pour dix ou douze jours. En voilà dix-sept que nous sommes en mer. L'ancienne Phœnice n'a pu rien nous fournir, & nous commençons à sentir la famine, comme si nous venions de faire le tour du monde. Il ne nous

---

(a) Qui Lyciæ tenet  
Dumeta, nataemque sylvam  
Delius, & Patareus Apoll). *Horace, livre 3, ode 4.*

reste plus qu'un peu d'eau & de pain noir aussi dur que la pierre; mais la vue de Rhodes, dont nous découvrons les montagnes, nous console. Si le vent ne change pas, nous y ferons mouillés demain matin, & là nous trouverons de quoi satisfaire nos besoins pressans.

Quel nouveau spectacle s'offre à nos regards! Quelle multitude innombrable de cignes & de grues naviguent sur les eaux! Ils sont rangés par files, comme des soldats en ordre de bataille. Chacune de ces files a plus d'un quart de lieue de long, & nous en avons compté trente voguant parallèlement. La tête de cette armée se termine en pointe & forme comme la proue d'un vaisseau. Tous gardent leurs postes, malgré le mouvement des vagues qui les élèvent & les abaissent tour-à-tour. Ils en suivent l'impulsion, & paroissent balancés sur le dos de la plaine liquide; leur plumage d'une blancheur éblouissante, contraste admirablement avec le verd transparent des eaux. Plus loin voici encore une nouvelle troupe semblablement disposée, tous ont la tête tournée vers l'Afrique, où ils voguent de concert.

Ces oiseaux, chassés par les neiges & les glaces du nord, descendent, aux approches de l'hiver, dans des climats plus doux. Ils gagnent d'abord la mer Noire, où ils trouvent de la nourriture. Lorsque le froid commence à s'y faire sentir, ils partent avec le vent de nord, traversent l'Asie mineure & viennent se reposer sur les bords de

la Méditerranée. Ils la passent ensuite tantôt en nageant, tantôt en volant. C'est ainsi qu'ils gagnent les rivages d'Afrique, & surtout de l'Égypte, où les grands lacs de Menzalé & de Bourlos leur fournissent une pâture abondante. Ils y demeurent tout l'hiver; mais les cicognes, qui apparemment aiment une température plus chaude, quittent ces lacs au mois de Novembre, remontent vers le Saïd & s'établissent sur le Mœris & le canal de Joseph. Elles purgent cette contrée des grenouilles innombrables, des insectes & des reptiles qui vivent dans les marais. Telle est la marche que suivent ces oiseaux. Mais j'entends des cris multipliés. Les chefs ont donné le signal. Voilà ces navigateurs ailés qui s'élèvent dans les airs & qui volent ensemble du côté du midi. Pour fendre avec plus de facilité cet autre élément, ils s'ordonnent en triangle & l'angle le plus aigu forme la tête de l'armée. Quelle sagesse dans les actions des êtres qui nous semblent dépourvus de raisonnement! Heureux peut-être de n'avoir pas cette liberté dont l'homme abuse si souvent, ils ne contrarient point les vues de la Nature, & jouissent sans trouble de la portion de bonheur qu'elle leur a assignée.

L'isle de Rhodes se découvre à plein devant nous. Elle présente des collines formées en amphithéâtre, & terminées par une haute montagne. Nous allons au plus près, & forçons de voiles pour gagner le port. Mais nous ne l'atteindrons

pas avant la nuit. Déjà le soleil s'abaisse derrière les montagnes. Elles nous ont dérobé son globe radieux qui se peint encore dans les nuages. Comme il borde leurs contours d'or & de pourpre ! Que leurs couleurs sont éclatantes ! Quelques-uns concentrant dans leur sein des milliers de rayons, les réfléchissent de ce foyer ardent, & paroissent des globes de feu qui voyagent dans les airs. D'autres dont la partie basse est privée de lumière, ressemblent à des montagnes ténébreuses diversement figurées, & lancent de leurs pointes lumineuses, ou les éclairs du Rubis, ou les feux de la Topase. Celui-ci entr'ouvrant son sein, dont les bords sont vivement colorés, laisse voir l'azur du ciel enchassé dans l'or. Ceux-là formés en bandes fatiguées, sont légèrement lisérés d'une bordure aurore. Que ce spectacle est merveilleux ! Qu'il donne une idée sublime de celui qui dit : *Que la lumière se fasse, & la lumière se fit.* La nuit vient d'abaisser un voile noir devant ces tableaux magnifiques, & les regards restent encore attachés vers les cieux, & l'ame reste encore profondément pénétrée de sentimens d'admiration & de reconnaissance. Elle dit intérieurement, qu'ils sont grands les ouvrages du Créateur ! Et que l'homme est foible dans ses conceptions ! J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

## L E T T R E X I.

A M. L. M.

Nous nous flattions, Madame, d'entrer hier dans le port de Rhodes; c'étoit trop compter sur la constance du vent. Il changea tout-à-coup pendant la nuit, & nous força de courir des bordées devant l'isle. Nous en avons été fort proches. Quelques bosquets d'une verdure charmante nous offroient des ombrages contre l'ardeur du soleil. La ville dont nous découvrions les tours élevées, nous promettoit les provisions dont nous avons besoin. Tout irritoit nos desirs; mais semblables à Tantale, nous ne pûmes satisfaire que nos regards. Le vent d'ouest qui nous a tant contrarié, vient encore de tromper notre espérance. Après avoir louvoyé pendant un jour & une nuit, le Capitaine qui ne s'opiniâtre point contre la fortune, a tourné une seconde fois la proue vers la côte d'Asie, & est venu se réfugier dans le golfe de Macri, où nous avons jetté l'ancre ce matin.

Le golfe de Macri, autrefois nommé Glaucus, s'avance environ deux lieues dans les terres. Il se prolonge entre deux côtes fort élevées qui le bornent au levant & au couchant, se retrécit peu-à-peu, & aboutit à une jolie vallée, à l'entrée  
de

de laquelle se trouve un petit village habité par des Grecs. Nous nous sommes hâtés d'y descendre , afin de nous procurer des rafraîchissemens. Malheureusement une caravelle Turque, qui mouilloit dans le port , avoit tout enlevé. Nous n'avons pas trouvé un seul morceau de pain. On a promis d'en cuire , & nous espérons déjeuner ce soir de grand appétit. En attendant, je suis allé visiter la vallée & ses restes d'antiquité. Tandis que je suivois les détours d'un ruisseau qui l'arrose , & qui porta autrefois le nom de fleuve Glaucus , j'ai aperçu sur ses bords un figuier fort grand & couvert de fruits. Plusieurs ceps de vigne plantés au pied l'embrassoient étroitement, & mêloient à son feuillage , des pampres verts , à travers lesquels on distinguoit des grappes couleur de pourpre , & des figues qui commencent à jaunir. Combien ce bel arbre a charmé mes regards ! Que j'ai béni le destin qui avoit dirigé mes pas vers cet endroit ! Vite je me suis élancé sur ses branches. Que les figues & les raisins font un excellent régal , quand , pendant vingt-quatre heures , on a eu pour nourriture un peu de pain noir dur comme la pierre , & de l'eau-de-vie pour se désaltérer ! Jamais je n'ai fait un aussi bon repas. Les fruits étoient délicieux. Je ne pouvois m'en rassasier. Lorsque la faim a été calmée , je me suis souvenu du ruisseau qui baignoit le pied de mon bienfaiteur , je me suis désaltéré avec délices. Son eau pure & limpide

m'a semblé préférable aux vins les plus exquis. Cette aventure m'a fait songer qu'il se trouve des êtres malheureux qui meurent de besoin, tandis que leurs freres nagent dans l'abondance. Ah ! que ceux qui me liront, s'attendrissent lorsque la pauvreté, les yeux baissés, le teint pâle, leur dira d'une voix étouffée : j'ai faim ; car la faim est un cruel tourment.

Telmiffus étoit bâtie au pied de la colline qui borne la vallée à l'orient (a). Les Anciens, d'accord sur la situation de cette ville, la font dépendre, les uns de la Carie, les autres de la Lycie, sans doute parce qu'elle étoit limitrophe de ces deux provinces. Il me semble que l'on peut s'en rapporter au sentiment de Strabon, dont l'exactitude est reconnue (b).

„ Au-delà du mont Dædale qui appartient à la  
 „ Lycie, on trouve, dans la même province,  
 „ la petite ville de Telmiffus, avec un promon-  
 „ toire de même nom, où la nature a formé  
 „ un port..... Vient ensuite le mont Cragus

(a) *Cicéron de Divinatione*, livre premier, dit : *Thelmiffus* est une ville de Carie.

*Etienne de Byzance de Urbibus* : *Te'miffus* est une ville de Carie ; mais *Philon & Strabon* la-placent dans la Lycie. En effet, elle suit le mont Dédale, & est limitrophe de l'une & de l'autre province.

*Pomtonius Mela de la Lycie* : *Telmiffus* termine la Lycie du côté de l'occident.

(b) *Strabon*, livre 14.

„ remarquable par ses huit sommets. Il a donné  
 „ naissance à la fable de la chimère. Au pied de  
 „ cette montagne on voit une colline qui s'élève  
 „ brusquement de la mer, & qui s'appelle encore  
 „ chimere." Cette colline, suivant Pline (c),  
 vomissoit des flâmes pendant la nuit. Voilà l'ori-  
 gine de cette fable.

Telmiffus n'étoit pas une ville considérable. Strabon ne la compte point parmi celles qui avoient droit de donner trois suffrages dans les assemblées nationales. Mais elle étoit renommée pour ses devins. C'est là, dit Cicéron (d), que florissoit la science des aruspices. Son port est à l'abri de tous les vents. Il est défendu à l'ouest par le mont Dædale, à l'est par le promontoire de Telmiffus, au nord par les collines élevées qui font la base du Cragus, & au midi par de petites Isles qui, se trouvant en travers du golfe, rompent la violence des flots. Encore de nos jours les vaisseaux battus de la tempête y peuvent mouiller en sûreté. Cet avantage, le plus précieux des villes maritimes, rendit Telmiffus commerçante, & y fit fleurir les arts, comme l'atteste le beau théâtre qu'on y admire. Il est construit en face du port dans la colline qui le domine du côté de l'orient. Ce théâtre forme un demi-cercle, & a

---

(c) Pline, chapitre 27: le mont Chimère, situé dans la Lycie, jette des flammes pendant la nuit.

(d) Cicéron de Divinatione, livre premier.

vingt-quatre rangs de gradins. On entre dans l'arène par trois portes d'une architecture très-simple. La partie droite, adossée contre la montagne, est éboulée, & les gradins sortis de leurs places, sont entassés sans ordre. Le reste est assez bien conservé. Ce théâtre a beaucoup moins de grandeur, de majesté, de magnificence, que celui de Patare. Il n'a pas aussi bien résisté aux injures du tems. Sans doute que ces monumens étoient proportionnés à l'étendue & à la puissance des villes qui les avoient fait construire; j'ai vu le nom de M. de Choiseul-Gouffier écrit sur les pierres du théâtre de Telmissus, qu'il a fait graver avec beaucoup de soin.

A quelque distance de-là, & en suivant la même colline du côté du nord, on apperçoit un grand nombre de tombeaux taillés dans le rocher. Ils sont construits dans le goût de ceux de Patare, mais avec moins de noblesse. Un péristyle, soutenu par des colonnes, précède les plus remarquables. La soif de l'or n'a pas plus épargné les uns que les autres; presque tous ont été violés. On a arraché la pierre qui les fermoit, & les corps qu'ils contenoient. Un grand nombre ne présente que de simples sarcophages creusés dans la pierre. Au-dessus, on voit les ruines d'un château qui servoit peut-être de citadelle à Telmissus. (e)

(e) On peut voir ces antiques monumens gravés avec de grands détails & beaucoup d'exactitude, dans le Voyage pittoresque de la Grece, par M. de Choiseul-Gouffier.

Voilà tout ce qui reste de cette ancienne ville. La mousse & les ronces couvrent en partie ses mausolées. J'ai remarqué, aux environs, de jeunes platanes & des touffes de myrthes couverts de fleurs, qui m'ont un peu consolé du triste spectacle que j'avois sous les yeux. Harassé d'avoir gravi les rochers pendant une partie du jour, brûlé par l'ardeur du soleil, je suis revenu sur les bords du charmant ruisseau, au pied de mon figuier chéri. J'y ai trouvé un ombrage frais, des fruits exquis, & les douceurs du repos. Rien ne trouble le calme que l'on goûte en ce lieu. Point de bruit de voiture, point de tumulte, pas même les sons de la voix humaine. Tout y est paisible & silencieux. A peine le zéphyr agitoit le feuillage. A peine il faisoit plier le roseau fragile. De hautes montagnes semblent vous séparer du reste de l'univers. C'est l'asyle de la paix & du silence.

Le soleil continue d'éclairer cette belle vallée, comme aux siècles passés. Il l'échauffe de ses feux créateurs. La terre y pousse de toutes parts des plantes vigoureuses, des buissons touffus, & des herbes dont les eaux entretiennent la fraîcheur. Mais la main de l'homme manque à la nature. Elle y est agreste & sauvage. Les épines y croissent à la place des arbres utiles. Les joncs viennent là, où l'on verroit des campagnes couvertes de blés. Pour peu que l'art voulût enrichir ces lieux, ils offrieroient bientôt des bosquets de myrthes, d'oran-

gers, de grenadiers, & tous les trésors de Cérès & de Pomone.

Les Grecs qui habitent cette vallée, la laissent en friche. On n'y trouve pas un seul arpent cultivé. Ils sont sans courage, sans énergie. Et que pourroient-ils entreprendre? S'ils semoient, s'ils plantoient, on les croiroit riches, & l'Aga viendrait dévorer leurs possessions. Le cultivateur n'arrose la terre de ses sueurs, que pour en recueillir les fruits. Si cet espoir lui manque, il tombe dans le découragement. Tel est l'état actuel des Grecs soumis à l'empire Ottoman.

Affis près des ruines de Telmissus, mes idées erroient ainsi sur les objets qui se présentoient à mes regards, lorsque la fraîcheur & les ombres font venu m'avertir qu'il falloit quitter la peloufe, où je reposois agréablement. J'ai dit adieu au ruisseau qui m'avoit désaltéré, au figuier qui m'avoit nourri, & je suis allé rejoindre à bord mes compagnons de voyage qui me croyoient perdu.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E XII.

A M. L. M. A Rhodes.

**L**A FORTUNE, Madame, nous a poursuivis jusqu'au bout. Nous étions prêts d'entrer dans le

port de Rhodes, lorsqu'un coup de vent a chassé le vaisseau au large. Il a eu beaucoup de peine à regagner la terre. Enfin nous avons jetté l'ancre une lieue, au midi de la ville, dans un petit enfoncement que forme la côte (a). Aussi-tôt après mon débarquement, je suis allé visiter M. Potonier, Consul de France, qui m'a reçu fort honnêtement, & m'a logé chez lui. C'est de sa maison, c'est de Néocorio (b) que je vous entretiendrai de l'ancienne Rhodes, la plus orientale, la plus belle des Cyclades. En vous offrant ensuite le tableau de son état actuel, vous aurez un terme de comparaison, & pourrez vous former une juste idée de cette Isle; permettez, Madame, que je remonte dans l'antiquité, & que j'expose brièvement à vos regards les principaux traits de son histoire. Ces tems reculés, où l'homme imitateur gravoit des images pour se rappeler des faits, font le règne de la fable; mais souvenez-vous qu'elle cache presque toujours la vérité sous le voile des allégories.

Plusieurs anciens Auteurs assurent que Rhodes

---

(a) Cet enfoncement, qui paroît avoir été pris sur la côte, est probablement le Port que Démétrius fit creuser pendant le siège de Rhodes, pour mettre ses vaisseaux à l'abri de la tempête & des entreprises de l'ennemi. Il est au midi de la Ville, précisément à la distance que marque Diodore de Sicile.

(b) Village près de Rhodes, où réside le Consul de France.

fut autrefois couverte par la mer; qu'elle éleva sa tête humide au-dessus des eaux & devint une Isle. Ils n'en marquent pas l'époque, qui se perd dans la nuit des siècles; mais la tradition en a conservé le souvenir, & les plus graves Ecrivains de l'antiquité l'ont admise comme certaine. Délos & Rhodes, dit Pline, (c) célèbres depuis longtemps, naquirent autrefois de la mer. Tant d'autres témoignages attestent le même fait, que l'on ne peut guères le révoquer en doute. Philon (d) attribue cet événement à la diminution des eaux de la mer. Si cette opinion avoit quelque fondement, la plupart des Isles de l'Archipel, étant plus basses

(c) *Pline, livre 2, ch. 87.* Cet Auteur cite plusieurs autres Isles de la Méditerranée, telles qu'*Anaphé, Nea*, entre Lemnos & l'Hellepont, & la 4e. année de la 135e. Olympiade, *Therasia*, & *Thera*, aujourd'hui *Santorin*.

*Bindare, Oly. ode 7.* Les fables antiques attestent qu'au tems où Jupiter & les immortels partageoient la terre, Rhodes ne paroissoit pas encore au milieu de la mer, mais qu'elle étoit cachée dans ses profonds abîmes.

*Aristides in Rhodiaca, Ammien, liv. 17,* disent de même que l'Isle de Rhodes fut autrefois couverte par les eaux de la mer.

(d) *Philon de mundo:* la mer, dit-on, a certainement diminué, ainsi que l'attestent Rhodes & Délos, car elles étoient autrefois couvertes des eaux de la mer. Dans la suite des tems, ces eaux ayant baissé peu à-peu, ces deux Isles célèbres se sont élevées au-dessus de leur surface.

que Rhodes, auroient une pareille origine. Or l'histoire ne dit rien de semblable. Il est bien plus naturel de penser que les feux volcaniques qui, la quatrième année de la cent trente-cinquième Olympiade, firent sortir des abîmes de la mer *Therasia & Thera*, aujourd'hui Santorin, qui depuis, & de nos jours même, ont élevé dans les environs plusieurs îlots, donnerent autrefois naissance à Rhodes. & à Délos (e).

Les premiers habitans de l'Isle furent les Telchins que la fable appelle enfans de la mer (f). Strabon (g) les fait sortir de Crète, & dit qu'on les regarda comme des enchanteurs, parce qu'ils possédoient diverses connoissances. Ils furent les premiers qui enseignèrent l'usage du fer & de l'airain, & qui firent une faux à Saturne.

Hélius ou le Soleil, épris d'amour pour une nymphe, nommée Rhodes, donna à l'Isle le nom de son amante (h). Ses fils, nommés Héliades,

(e) *Strabon, livre premier*: une Isle étant née tout-à-coup entre Thera & Therasia, les Rhodiens, qui possédoient alors l'empire de la mer, osèrent s'en approcher avec leurs vaisseaux, & y consacrerent un Temple à Neptune. *Asphalius*.

(f) *Diodore de Sicile, l. 5.*

(g) *Strabon, livre 14.*

(h) Cette allégorie signifie, dit Diodore, que l'Isle étant humide & marécageuse, la chaleur du soleil fit évaporer les eaux surabondantes, & rendit le sol très-fécond. Elle semble confirmer aussi l'opinion des Anciens

succéderent aux Telchins. Instruits dans l'astronomie, ils partagerent l'année en saisons, & firent une science de la navigation. Cercaphus, l'un d'eux, ayant épousé Cydippe, en eut trois fils, *Lindus*, *Talifus* & *Canirus*. Après la mort de leur pere ils partagerent l'empire, & chacun d'eux bâtit une ville de son nom (i).

(k) Vers ce tems Danaüs, fuyant d'Égypte avec ses filles, aborda à Linde. Ayant été favorablement reçu par les habitans, il y éleva un temple à Minerve, dans lequel il consacra la statue de cette déesse. Trois de ses filles moururent dans l'Isle, & les autres le suivirent à Argos.

(l) Après le départ de Danaüs, Cadmus fils d'Agenor, cherchant Europe par l'ordre de son pere, essuya une affreuse tempête, pendant laquelle il promit de consacrer un temple à Neptune, s'il échappoit à la mort. Etant débarqué à Linde, il

---

sur la naissance de cette Isle. En effet, puisque Rhodes étoit sortie du sein des eaux, la terre dut, pendant longtems, être humide & marécageuse. L'astre bienfaisant, qui la dessécha & la rendit féconde, reçut les adorations des habitans, & ils se dévouerent à son culte.

(i) *Strabon*, liv. 14; *Diodore de Sicile*, l. 5. D'autres disent que ces Villes furent bâties par Télépolème, fils d'Hercule, qui leur donna les noms des trois filles de Danaüs qui moururent dans l'Isle. D'autres enfin en attribuent la fondation à Althemène, petit-fils d'Hercule.

(k) *Diodore de Sicile*, l. 5.

(l) *Ibid.*

exécuta son vœu, & laissa des prêtres pour desservir le temple. Il offrit à Minerve Lindienne, un bassin d'or, avec une inscription en caractères phœniciens. Athénée nous représente cette descente comme une expédition militaire; il dit que Cadmus s'empara d'une partie de l'Isle, en chassa les Héliades & y établit les Phœniciens.

(m) Dans la suite, l'Isle se remplit de serpens & reçut le nom d'*Ophiusa*. Quelques-uns d'une grandeur effroyable dévoroient les habitans. L'oracle de Délos ayant été consulté, déclara qu'il falloit y amener Phorbas. Ce guerrier étoit dans la Theffalie à la tête d'un corps de troupes. Il se rendit à l'invitation des Rhodiens, détruisit les monstres qui ravageoient l'Isle, & s'y établit. Ses services importans lui firent décerner, après sa mort, les honneurs héroïques. Conon assure qu'il chassa les Phœniciens de Rhodes.

(n) Peu de tems avant la guerre de Troye, Tlépolème, fils d'Hercule, aborda dans l'Isle de Rhodes avec ses compagnons. Ayant été favorablement accueilli, il y fixa son séjour; devenu Roi de l'Isle, il partagea les terres entre les habitans, & les soumit à des loix équitables. A son départ pour la guerre de Troye, il laissa le gouvernement à Butès, un de ses compagnons; il se distingua pendant le siège & mourut dans la Troade.

---

(m) Diodore de Sicile, l. 5.

(n) *Ibid.*

Les Rhodiens, dès ces tems reculés, étoient déjà recommandables par leur marine. L'Isle leur fournissoit des bois de construction, & leur situation les invitoit à profiter des avantages du commerce (o). Ils naviguoient jusqu'en Espagne. Ils fonderent Partheſope, aujourd'hui Naples, en Campanie, & bâtirent après le ſiège de Troye Maïorque & Minorque. L'Isle étoit divifée entre les habitans de Linde, d'Ialyſe, & de Camire (p). C'eſt ce qu'Homère donne à entendre, lorsqu'il dit, en parlant des Rhodiens : ils ont trois villes, trois tribus ; Jupiter qui gouverne les immortels, & qui aime les humains, les a comblés de richesses.

J'ai paſſé rapidement ſur les ſiècles, & omettant nombre de traits que rapportent les Mythologiſtes, je viens au tems où les Rhodiens raffemblés par l'intérêt commun, ne formerent qu'un corps de nation, & fonderent la ville qu'ils appellerent Rhodes, du nom de l'Isle. Cette grande entrepriſe arriva pendant la guerre du Péloponèſe (q). „ Vous ſavez preſque tous, dit Ariſti-  
 „ des, qu'avant l'expédition navale de Lyſandre  
 „ le Lacédémonien, la ville que vous occupez  
 „ n'étoit pas bâtie. L'Isle s'appelloit Rhodes,

---

(o) *Strabon*, liv. 14.

(p) *Iliade*, livre 6. Homère nomme ces Villes au même chant : *Linae*, *Ialyſe*, & *l'Argilleuſe Camire*.

(q) *Ariſtides in Rhodiaca*;

„ mais la cité de ce nom ne subsistoit pas encore.  
 „ Les Rhodiens habitoient alors les trois villes  
 „ qu'Homère a comptées.”

(r) Rhodes eut pour Architecte Hippodamus de Millet, qui éleva les superbes murs du Pirée, détruits bientôt après par les Lacédémoniens (f).

Les habitans de Linde, d'Ialyse & de Comire, se réunirent dans ses murs & ne composèrent qu'une seule République. Elle avoit environ trois lieues de circuit (t) & pouvoit contenir un peuple immense. Elle étoit placée à la pointe d'un promontoire qui s'avance vers l'Orient, au même endroit où se trouve la ville moderne. Le terrain étant en pente, l'Architecte y conforma son plan, & perça les rues avec tant d'habileté, que ce défaut devint une beauté. (u) „ Rhodes, dit „ Diodore, s'élevant en amphitéâtre, tous les „ yeux étoient frappés par la vue des vaisseaux, „ par l'éclat des armes, & l'on concevoit une „ haute idée de sa puissance.” Strabon, qui avoit

(r) *Strabon, livre 14.* La ville de Rhodes, qui subsiste actuellement, fut construite, pendant la guerre du Péloponèse, par l'Architecte qui bâtit les murs du Pirée.

(f) *Strabon, liv. 14.* D'abord les Habitans de Linde, d'Ialyse & de Camire, formerent des Républiques particulières. Ils se réunirent ensuite pour habiter Rhodes.

(t) *Strabon, liv. 14,* lui donne 80 stades de circuit, qui font environ trois lieues.

(u) *Diodore de Sicile, l. 20.*

beaucoup voyagé, & qui connoissoit Rome, Alexandrie, Memphis, & les cités les plus fameuses de l'Asie, ne peut s'empêcher de leur préférer Rhodes. (x) „ La beauté de ses ports, dit-il, „ de ses rues, de ses murs, la magnificence de „ ses monumens, l'élèvent si fort au-dessus des „ autres villes, qu'il n'en est aucune qu'on puisse „ lui comparer. Aristides (y) l'a décrite plus en „ détail, & le tableau qu'il nous en a laissé, frappe „ d'étonnement & d'admiration.

„ Dans l'intérieur de Rhodes, on ne voyoit „ point une petite maison à côté d'une grande. „ Toutes étoient d'égale hauteur, & offroient le „ même ordre d'architecture; de manière que la „ ville entière ne sembloit former qu'un seul „ édifice. Des rues fort larges la traversoient dans „ toute son étendue. Elles étoient percées avec „ tant d'art que, de chaque côté que l'on portât „ ses regards, l'intérieur paroissoit superbement „ décoré. Les murs, dont la vaste enceinte étoit „ entrecoupée de tours d'une hauteur & d'une „ beauté surprenantes, excitoient surtout l'admiration. Leurs sommets élevés servoient de phare „ aux navigateurs. Telle étoit la magnificence de „ Rhodes, qu'à moins de l'avoir vue, l'imagination ne pouvoit en concevoir l'idée. Toutes „ les parties de cette immense cité liées entr'elles

---

(x) *Strabon, liv. 14.*

(y) *Aristides in Rhodiaca.*

„ par les plus belles proportions , composoient  
 „ un ensemble parfait, dont les murs étoient la  
 „ couronne. C'étoit la seule ville dont on pût  
 „ dire, qu'elle étoit fortifiée comme une place  
 „ de guerre, & ornée comme un palais.”

Ajoutez à cette description des temples superbes, dont les portiques étoient enrichis de tableaux des plus grands peintres, une foule de colosses, & de statues d'un travail merveilleux, un magnifique théâtre, des arsenaux d'une vaste étendue, des flottes qui venoient de toutes les parties du monde payer aux arts le tribut que leur doivent les richesses : ajoutez - y un peuple libre, courageux, savant, fortuné, & vous aurez l'idée de la plus belle ville de l'univers. Je ne puis m'empêcher, Madame, de présenter à vos regards quelques-uns de ses chefs-d'œuvre. Pline, après avoir fait l'énumération des colosses les plus fameux, ajoute : „ mais (z) aucun d'eux n'approche de „ celui que les Rhodiens consacrerent au soleil. „ Il fut l'ouvrage de Carès de Linde (a), Elève „ de Lyssippe (b). Ce colosse avoit soixante-dix „ coudées de haut, (environ cent cinq pieds (c).

---

(z) Pline, livre 34, chapitre 7.

(a) Une des Villes de l'île de Rhodes.

(b) Ce Lyssippe, célèbre Statuaire, avoit fondé à Tarente un colosse de 40 coudées.

(c) Simonides, dans l'Anthologie, lui donne 80 coudées de hauteur. *Strabon*, livre 14; *Isidore Ori.* liv. 14, ch. 6, & *Festus*, s'accordent tous avec Pline, & disent qu'il n'avoit que 70 coudées.

„ Un tremblement de terre le renversa 56 ans  
 „ après son érection (d) : dans cet état il paroît  
 „ encore une merveille. Peu d'hommes peuvent  
 „ embrasser son pouce ; ses doigts sont plus grands  
 „ que la plupart des statues ; ses membres fra-  
 „ cassés laissent appercevoir dans son intérieur de  
 „ profondes cavités remplies d'énormes pierres ,  
 „ que l'artiste y avoit fait entrer pour l'affermir  
 „ sur sa base. On dit qu'il employa douze années  
 „ à l'achever , qu'il coûta 300 talens, somme que  
 „ les Rhodiens retirèrent des machines de guerre  
 „ que Démétrius avoit laissées devant leurs murs ,  
 „ lorsqu'il en leva le siège. On voit dans cette ville  
 „ cent autres colosses moins grands à la vérité ,  
 „ mais assez superbes pour que chacun d'eux  
 „ illustrât la place où il seroit érigé. Ajoutez à  
 „ cela cinq statues colossales des Dieux, ouvra-  
 „ ges précieux de Bryaxis.”

(e) Quelques historiens modernes voulant ajou-  
 ter du merveilleux à l'histoire du colosse , ont pré-  
 tendu qu'il avoit les pieds posés sur deux rochers  
 situés à l'entrée du port , & que les vaisseaux  
 passaient à pleines voiles entre ses jambes. Cette  
 fable ne mérite aucune croyance. Elle est démentie

---

(d) *Polybe*, liv. 5. *Orose*, liv. 4. *Paulus Diaconus*. *H'fl.*  
*misc.* s'accordent tous à dire que, dans ce tems-là,  
 l'Isle de Rhodes & la Carie furent agitées par un violent  
 tremblement de terre, qui y causa de grands ravages &  
 renversa le fameux colosse.

(e) *Rollin*, *Histoire ancienne*.

sié par le silence de l'antiquité, qui certainement n'auroit pas oublié un fait aussi remarquable. Au contraire, les historiens qui parlent de la chute du colosse, ceux qui l'ont vu, attestent qu'il étoit couché par terre (*f*). S'il avoit été placé à l'entrée du port, il seroit tombé dans la mer, & ils n'auroient pas manqué de nous l'apprendre. Il étoit encore renversé du tems de Pline. Il le fut jusqu'à la (*g*) douzième année du règne de l'Empereur Constats. A cette époque Maubias, Lieutenant d'Othman, s'étant emparé de Rhodes, détruisit cette statue colossale, qui avoit mérité d'être mise au nombre des sept merveilles du monde. (*h*) Il la vendit à un Juif qui en emporta les débris à Emèse, sur 900 chameaux, (*i*) 932 ans après son érection.

Tous les arts s'empressoient de concourir à l'em-

(*f*) *Strabon, liv. 14*; le colosse de Rhodes, renversé par un violent tremblement de terre, & maintenant couché par terre, a les genoux brisés. Certain Oracle a empêché les Rhodiens de le relever. Cette statue colossale, la plus belle que les hommes aient offerte aux Dieux, a été mise au nombre des sept merveilles du monde.

(*g*) *Paulus Diaconus, Hist. misc.*

(*h*) *Constantin Porphyrogenete* dit qu'il fut vendu à un Juif d'Edesse, & augmente prodigieusement le nombre des chameaux qui en emportèrent les débris, & qu'il fait monter à 30,000.

(*i*) *Murtius, Dissertation sur l'île de Rhodes.*

bellissement de Rhodes. La peinture y disputa le prix à la sculpture. Les temples renfermoient une foule de chefs-d'œuvre, parmi lesquels, on admiroit, dit Strabon, (k) deux tableaux de Protogènes, qui représentoient, l'un, Ialyfus, l'autre, un Satyre debout sur une colonne, avec une perdrix à ses pieds; ce dernier ayant été exposé aux regards du public, l'oiseau causa une admiration universelle, au point que l'on négligea le Satyre, à la perfection duquel l'artiste avoit employé toutes les ressources de l'art. L'enthousiasme augmenta bien davantage, lorsque l'on eut apporté devant ce tableau des perdrix apprivoisées; & en effet on les entendoit chanter, dès qu'elles l'apercevoient, ce qui réjouissoit beaucoup la multitude. (l) Protogènes indigné que l'on donnât tant de prix à ce qui n'étoit qu'un ornement, obtint du Préfet du temple la permission d'effacer l'oiseau, & l'effaça.

(m) Pline décrit ainsi la tableau d'Ialyfus dont parle Strabon: „ le plus beau des ouvrages de Protogènes, est le tableau d'Ialyfus que l'on voit de nos jours, consacré dans le temple de la paix à Rome. Pour le prémunir, s'il étoit possible, contre les injures du tems, & les

---

(k) Strabon, livre 14.

(l) Protogènes étoit de Canne, ville de Carie, soumise aux Rhodiens.

(m) Pline, liv. 35, chap. 10.

„ atteintes de la vétusté, le peintre le composa  
 „ de quatre couches de couleur ajoutées l'une  
 „ sur l'autre, espérant que si la première s'effa-  
 „ çoit, elle seroit remplacée par les suivantes.  
 „ On voit, dans ce tableau, un chien admirably  
 „ blement bien peint. Le hasard & l'art concou-  
 „ rurent à sa perfection. L'artiste, après avoir  
 „ exécuté toutes les parties de l'animal, & vain-  
 „ cu, à force de talens, les difficultés qu'elles  
 „ offroient, étoit content de son ouvrage; mais  
 „ il restoit un objet qu'il désespéroit de pouvoir  
 „ exprimer d'une manière parfaite; c'étoit l'écu-  
 „ me qui blanchit la gueule du chien haletant;  
 „ il ne pouvoit attraper la nuance convenable;  
 „ toujours outré, il s'écartoit de plus en plus de  
 „ la nature. Enfin l'écume lui sembloit peinte &  
 „ non produite naturellement. Ces observations  
 „ le tourmentoient d'autant plus, qu'il ne se con-  
 „ tentoit pas de la vraisemblance dans un ta-  
 „ bleau; il y vouloit voir la vérité. Souvent il  
 „ effaçait, souvent il changea de pinceaux, sans  
 „ parvenir au point qu'il s'étoit proposé. Irrité  
 „ contre l'impuissance de l'art, il jeta de dépit  
 „ l'éponge contre le tableau pour l'effacer. Elle  
 „ frappa au but, & y disposa les couleurs au gré  
 „ de ses desirs. Le hasard, cette fois, rendit la  
 „ nature (n).”

---

(n) C. Cassius, qui s'empara de Rhodes, & qui en enleva toutes les offrandes, excepté le char du soleil,

J'ai rapporté ces deux exemples pour faire voir combien les Anciens excelloient dans la peinture. Protogènes & Apelles, son contemporain, imiterent si parfaitement la nature, que leurs tableaux présentoient des êtres vivans, animés. L'illusion étoit telle, que les animaux, les hommes mêmes y furent souvent trompés. Que l'on ne s'imagine pas que l'artiste né avec le plus de talent puisse, sans des efforts prodigieux, parvenir à ce haut degré de perfection. Il faut qu'un travail opiniâtre, & des connoissances approfondies de toutes les parties de l'art, secondent le génie; sans cela il ne crée rien pour l'immortalité. Protogènes (o) employa sept années à finir le tableau d'Ialysus, & s'il faut en croire Pline, (p) il ne se nourrit pendant tout ce tems, que de lupins, de peur qu'une nourriture trop succulente n'émoûfât

emporta ce beau tableau, *Dion Cassius*. Il subsista jusqu'au tems de Commode, sous l'Empire duquel le Temple de la Paix fut brûlé, c'est-à-dire, 450 ans. *Hérodien, livre premier.*

(o) *Plutarque, vie de Démétrius*: Protogènes peignoit, pour les Rhodiens, le tableau d'Ialysus. Démétrius l'enleva dans une maison des fauxbourgs, lorsqu'il n'étoit pas encore achevé. Les Rhodiens lui envoyèrent un Héraut pour le conjurer d'épargner cet ouvrage. Le Prince répondit qu'il brûleroit plutôt les images de son pere, qu'un tableau d'un art aussi merveilleux. On dit que le Peintre employa sept années à le perfectionner.

(p) *Pline, liv. 35, ch. 19.*

la sensibilité de ses organes. Rien ne prouve mieux l'idée sublime que ces anciens Artistes avoient de la perfection, & combien ils étoient enflammés de l'amour de la gloire, puisqu'ils lui faisoient de pareils sacrifices.

Ne croyez pas, Madame, que Rhodes ne possédât qu'un petit nombre de tableaux excellens. Les portiques de ses temples étoient ornés de peintures d'un prix infini; la possession d'un seul de ces ouvrages immortels, dit Aristides, (q) eût suffi pour rendre une ville illustre. Voici ce qu'en dit Lucien, (r) qui n'est pas flatteur. Il parle de son séjour à Rhodes: „ J'étois logé dans le quar-  
 „ tier du temple de Bacchus, & dans mes mo-  
 „ mens de loisir, je parcourois la ville pour en  
 „ examiner les monumens. De tems en tems je  
 „ goûtois un plaisir exquis en me promenant sous  
 „ les portiques du temple, & en contemplant les  
 „ peintures admirables qui les décoroient. Le  
 „ spectacle avoit d'autant plus d'attrait pour moi  
 „ que je comprenois les sujets, & que je repas-  
 „ sois dans ma mémoire les fables héroïques  
 „ qu'ils représentoient.”

Les sciences & les lettres marchent toujours de pair avec les beaux-arts, dont elles font le guide & le flambeau. Les Rhodiens s'y distinguèrent. Leurs écoles parvinrent à un si haut point de cé-

---

(q) *Aristides in Rhodiaca*

(r) *Lucien in amoribus.*

lébrité, que les premiers perfonnages de la république romaine en devinrent les difciples. De ce nombre furent, Caton, (f) Marcus-Brutus, (t) Cicéron, Caffius (u), Céfár (x), Pompée (y), &c. Ces hommes nés pour commander ne bornoient pas leur éducation à des connoiffances frivoles ; ils apprenoient tous le Grec, qui étoit alors la langue univerfelle, étudioient avec foin leurs loix & celles des autres nations. Ils s'efforçoient furtout de fe rendre recommandables dans l'art de la parole. Devant traiter en préfence d'un peuple éclairé les intérêts du monde entier, il falloît que l'éloquence frappât les efprits, préfentât aux uns des images vives, aux autres des raifonnemens frappans, & portât la perfuafion dans tous les cœurs. L'éloquence étoit auffi néceffaire aux Romains d'alors, que le génie de la guerre.

A quoi doit-on attribuer cet état floriffant de

(f) *Aurelius Victor, vie des Hommes Illuftrés.*

(t) *Cicéron in Bruto.*

(u) *Appien, guerre civile, liv. 4.* Caffius partit pour Rhodes. Il y fut instruit aux beaux-arts & aux délicatesses de la langue grecque.

(x) *Plutarque, vie de Céfár :* il fit voile vers Rhodes pour y étudier l'éloquence sous Apollonius Milon, dont Cicéron avoit été le Difciple.

(y) *Plutarque, vie de Pompée :* il fe rendit à Rhodes, y étudia l'éloquence sous les Sophiftes qui l'enfeignoient, & leur donna à chacun un talent.

la république Rhodienne? Est-ce à la fertilité de son terroir, à la beauté de son climat, à la bonté de sa position? Ces avantages y contribuèrent sans doute; mais ils ne furent point la source de ses richesses & de sa puissance. Elle les dut à la bonté de ses loix, & à la sagesse de son gouvernement, seules bases solides sur lesquelles est fondée la gloire des empires. „ On ne faut  
 „ roit trop admirer, dit Strabon, (z) le soin  
 „ avec lequel les Rhodiens ont conservé le  
 „ code excellent de leurs loix (a), la sagesse qui  
 „ brille dans les diverses parties de la Républi-  
 „ que, & principalement dans l'administration de  
 „ la marine. Ces moyens puissans leur ont assuré,  
 „ pendant longtems, l'empire de la mer, la de-  
 „ struction des pirates & l'amitié des Romains.”  
 Alliés de toutes les Puissances, ils ménageoient avec adresse leurs divers intérêts, & évitoient d'entrer dans leurs querelles particulières. Cette

---

(z) Strabon, livre 14.

(a) Les Empereurs Romains adoptèrent le code naval des Rhodiens. *Volusius Marcius de lege Rhodiaca*, nous a conservé cette déclaration de l'Empereur Antonin: „ Moi le maître du monde: que les affaires qui  
 „ concernent la marine, soient jugées par le code naval  
 „ des Rhodiens, toutes les fois que nos loix ne le con-  
 „ trediront point.”

M. Palforet, dans une excellente Dissertation couronnée par l'Académie des Inscriptions, a démontré l'importance de ces loix sur la marine des Romains.

sage politique leur procura une longue paix, & fit fleurir leur commerce qui s'étendoit d'un bout à l'autre de la Méditerranée. Rhodes étoit l'entrepôt de toutes les nations commerçantes. „ Le „ navigateur qui y abordoit, dit Aristides, (b) „ voyoit avec étonnement plusieurs ports formés „ par des murs de pierre jettés bien avant dans „ la mer. L'un recevoit les vaisseaux d'Ionie, „ l'autre ceux de Carie. Celui-ci offroit son „ abri aux flottes d'Egypte, de Chypre & de „ Phœnicie, comme si chacun d'eux eût été fait „ exprès pour telle ville. Près de ces ports s'éle- „ voient des arsenaux, dont l'imposante majesté „ étonnoit les regards. Si l'on considéroit l'im- „ mensité de leurs toits d'un lieu élevé, ils res- „ sembloient à un vaste champ, dont le terrain „ est incliné.”

Les forêts du mont Atabyre (c), entretenues avec soin, fournissoient aux Rhodiens d'excellens bois de construction. Leurs vaisseaux étoient les meilleurs voiliers du monde, & leurs marins les plus expérimentés dans la navigation. C'est ce qui fait dire à Aristides (d): „ ô Rhodiens! „ si jamais la tourmente vous avertit de songer „ à votre sûreté, si vous avez à lutter contre la „ fureur

---

(b) *Aristides in Rhodiaca.*

(c) Atabyre, la plus haute montagne de l'île de Rhodes, produisoit d'excellens pins.

(d) *Aristides in Rhodiaca.*

„ futeur des flots , rappelez - vous le bon mot  
 „ d'un de vos marins. La tempête avoit affailli  
 „ son vaisseau. Il voyoit l'abîme prêt à l'enfermer  
 „ lir dans son sein. Alors , levant la voix , il  
 „ s'écria : ô Neptune ! apprends que je n'aban-  
 „ donnerai point le gouvernail , & que s'il faut  
 „ être englouti , je dirigerai mon navire jusqu'au  
 „ fond de ton empire. ” Telles furent , Madame , les sources de la puissance & de la gloire des Rhodiens. Alexandre (e) , qui regardoit leur ville comme la première de l'univers , la choisit pour y déposer son testament.

Les Rhodiens méritoient de l'habiter. Leurs mœurs étoient douces & aimables & leurs manières polies sans fadeur (f). Lorsqu'ils paroissent en public , la décence accompagnoit leurs pas. On ne les voyoit point courir dans les rues , & ils reprenoient avec douceur , les étrangers qui marchaient d'une manière inconsidérée. Au spectacle , lorsqu'une pièce méritoit des applaudissemens , tous les spectateurs gardoient un profond silence. C'étoit l'hommage dont ils croyoient devoir honorer les talens. A table , l'honnêteté & l'urbanité présidoient à leurs festins. L'ivrognerie en étoit bannie ils s'entretenoient amicalement avec leurs convives , & jamais ne leur faisoient sentir le faste d'un maître. „ Ce sont ces vertus , dit

(e) Diodore de Sicile , l. 20.

(f) Dion Chrysostome , ora. 31.

» Ariftides (g), qui rendent votre ville vénéra-  
 » ble. Ce font elles qui vous élèvent au-deffus  
 » des autres peuples, & vous attirent leur amour  
 » & leur admiration. Vos mœurs antiques & vrai-  
 » ment Grecques, vous illuftrent bien davantage  
 » que vos ports, vos murs, vos arfenaux."

Un pareil peuple étoit humain. J'ignore fi les hommes ont le droit de faire mourir leurs femblables, même coupables. Au moins les Rhodiens épargnoient à leurs concitoyens, l'horreur de ces fanglantes tragédies qui déshonorent nos cités. Loin que des échafauds fuffent dressés dans les places publiques, loin que des mercénaires allaissent publier dans les rues des arrêts qui dévoient aux flâmes, ou à la roue, des infortunés, la loi avoit interdit aux bourreaux l'entrée de Rhodes (h). La peine de mort étoit prononcée hors les portes de la ville (i). Et ils euffent regardé comme une impiété de la fouiller du fang humain.

Cependant les Anciens reprochent aux Rhodiens les défauts qu'amènent les grandes richesses, le luxe & la volupté. Ils bâtiffent, dit Stratonique, comme s'ils étoient immortels; & ils fervent leurs tables avec autant de profusion, que s'ils n'avoient que quelques jours à vivre. Les vases dont ils ufoient dans leurs repas, étoient

---

(g) *Aristides in Rhodiaca.*

(h) *Dion Chrysofome.*

(i) *Aristides in Rhodiaca.*

d'une recherche infinie (k), & très-renommés pour le plaisir qu'on trouvoit à y boire. Ils faisoient entrer, dans leur composition, de la mirrhe, de la fleur d'un jonc odorant, du safran, du baume, de l'amome & du cinname cuits ensemble. Anacréon faisant le dénombrement de ses maîtresses, dit: au nom de Rhodes écrivez deux mille amantes; aussi les Anciens l'appellèrent la ville galante (l).

Le gouvernement de Rhodes fut toujours républicain. D'abord le pouvoir étoit entre les mains du peuple. Dans la suite les nobles s'en emparèrent, & formerent une aristocratie (m). Ils n'abusèrent point de leur puissance. L'humanité les portoit à secourir leurs concitoyens. La politique leur fit sentir que ce sont les classes indigentes de la société qui fournissent les bras, sans lesquels un état ne peut subsister. Ils eurent donc soin de prévenir la misère qui éteint les hommes, (n) & créèrent des magistrats dont l'unique emploi étoit de veiller aux besoins des pauvres; de leur fournir une nourriture saine, & de les employer aux travaux publics. Cette administration éclairée assura la tranquillité au sein de la République. Elle n'éprouva point ces agitations violentes, dont les

---

(k) Athénée, livre 7.

(l) Athénée, liv. 8.

(m) Aristote Polit. l. 5.

(n) Strabon, l. 14.

secouffes réitérées renverferent celles d'Athènes & de Rome. A la vérité, elle effaya des orages paffagers. Alcibiades, à la tête d'une flotte nombreufe, la foumit aux Athéniens; mais ayant fait un traité d'alliance avec les habitans de Byfance & de Chio, elle fecoua le joug (o). Maufole s'empara de Rhodes par rufe, & y établit la tyrannie. Artémife, fon époufe, ufant du même stratagème, en fit périr les principaux habitans. Mais les Rhodiens chaffèrent leurs tyrans, & recouvrent leur liberté.

Cette République jouiffoit des fruits heureux de fa fageffe, lorsqu'Antigone (p), jaloux de n'avoir pu la détacher de l'alliance de Ptolemée, Roi d'Egypte, lui déclara la guerre. Il fit contre elle d'immenfes préparatifs, & envoya Démétrius, fon fils, pour la foumettre. Ce Prince, favant dans l'art de prendre les villes, affiégea Rhodes par terre & par mer. Il inventa, pour la réduire, de nouvelles machines. Il fit rouler, au pied de fes murailles, une citadelle de bois recouverte en fer. Cet édifice, d'une grandeur prodigieufe, avoit neuf étages, & fe mouvoit en tout fens. On y faifoit jouer des catapultes qui lançoient des quartiers de rochers & des pieux ferrés d'une grandeur prodigieufe. Tandis que

---

(o) *Libanius de Rhodiorum libertate.*

(p) *Diodore de Sicile, livre 20, décrit ce fiège fort en détail.*

dés béliers, longs de deux cens pieds, & poussés par mille hommes à-la-fois, sapoient les murailles, une foule d'archers, placés sur les sommets de cette tour ambulante, plongeoiēt sur les assiégés, & les perçoiēt de leurs traits. Trente mille soldats étoient occupés à mouvoir cette hélepole, à en faire jouer les machines, & combattre sous son abri. La plus forte tour de Rhodes, & une grande partie du mur, furent renversées. Mais le courage d'un peuple libre triompha des flottes de Démétrius, d'une armée nombreuse qu'il avoit à sa solde, & des talens guerriers que ce grand Capitaine déploya pendant une année d'attaques. Au moment où les assiégés étoient le plus vivement pressés, quelques Sénateurs proposerent de renverser les statues élevées dans des tems plus heureux à Antigone & à Démétrius. Le peuple rejetta ce lâche conseil, & le reprocha comme un crime. Cette générosité envers un ennemi fit honneur aux Rhodiens dans l'esprit de toute la Grèce, & l'histoire en a conservé le souvenir (g).

---

(g) Ptolémée leur avoit rendu de grands services pendant cette guerre en leur faisant passer des troupes & des flottes chargées de bled. Animés par la reconnaissance, ils envoyerent consulter l'Oracle d'Ammon. & sur sa réponse, ils consacrerent, dans l'enceinte de leurs murailles, un monument magnifique, auquel ils donnerent le nom de Ptolémée: c'étoit une place-quarrée, qui avoit sur chaque côté un portique d'un stade de long (600 pieds). *Diodore de Sicile, livre 20.*

(r) Mitridates, qui balança longtems la fortune des Romains, qui foumit à son empire la Grèce & les Isles de l'Archipel, vint échouer devant Rhodes (s). C. Cassius la prit pendant la guerre civile, & la dépouilla d'une partie de ses trésors. Malgré cet échec, elle se releva avec gloire, & les services qu'elle rendit aux Romains, lui firent obtenir, & sa liberté, & des villes nouvelles dans la Carie. Enfin, fidèle aux loix qui la gouvernoient, & au commerce qui entretenoit sa puissance, elle demeura libre jusques sous l'empire de Vespasien, (t) qui, le premier, la réduisit en province romaine. Depuis ce moment Rhodes n'a été qu'une des belles Isles de l'Archipel. Sa fortune & ses richesses se sont évanouies. Il semble qu'en la privant de sa liberté, on ait éteint son génie, ce feu sacré qui lui avoit fait produire tant de merveilles. Les sciences, les lettres, les arts ensevelis avec elle n'y ont plus reparu.

Sous Constantin elle demeura dans le partage d'orient. Cette division avoit affoibli l'empire. La lâcheté & les vices des Princes qui lui succédèrent, l'ébranlerent jusques dans ses fondemens. Les Arabes, conduits par l'enthousiasme que Mahomet leur avoit inspiré, marchant & combattant au nom de l'Eternel, conquirent les plus belles

---

(r) *Aurelius Victor de viris illustribus.*

(s) *Diodore de Sicile, livre 20.*

(t) *Suetone, vie de Vespasien, chap. 8.*

provinces. La douzième année du règne de Constantin (u), Mauhias, Lieutenant d'Othman, se rendit maître de Rhodes. Dans la suite, les Empereurs Grecs en chassèrent les infidèles, & la gardèrent jusqu'au tems où Baudouin, devenu Souverain de Constantinople, envoya un Préfet à Rhodes (x). Quelque tems après, Jean Ducas en fit la conquête. Les braves guerriers, connus alors sous le nom de Chevaliers de Saint-Jean, conduits par leur Grand-Maître, Foulques de Villaret, l'attaquèrent & la prirent après un sanglant combat, où l'héroïne triompha du nombre & de la valeur (y). Mahomet second, qui sembloit avoir enchaîné la victoire à son char, & qui fit trembler la chrétienté, vint ternir l'éclat de ses lauriers devant cette place défendue par un petit nombre de héros. En 1522, Soliman vit périr une armée nombreuse sous ses murailles. Si ce redoutable conquérant de la Perse & de la Hongrie soumit Rhodes attaquée par toutes les forces des Ottomans; c'est à la honte des Princes chrétiens, qui n'envoyèrent pas un seul vaisseau au secours de ses intrépides défenseurs. Plutôt détruits que vaincus, presque tous furent ensevelis sous les débris de leurs forts. Soliman n'entra dans la ville qu'à travers des ruisseaux du sang de ses sujets. Il n'y trouva que des

---

(u) Zonaras *Annales* 3.

(x) Nicephore Gregoras, *livre* 2.

(y) Paulus Langius *in chronico* *Citizens*.

monceaux de ruines, & un petit nombre de Chevaliers couverts de blessures. A leur tête paroissoit Villiers de l'Isle-Adam, vieillard célèbre qui réunissoit au sang froid de son âge, le courage d'un héros, & la grandeur d'ame d'un sage.

Je viens d'exposer à vos regards, Madame, un court abrégé de l'histoire de Rhodes, depuis l'antiquité jusqu'au tems où elle passa sous la domination des Turcs; il me reste à vous entretenir sur son état actuel.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E XIII.

A Rhodes.

A M. L. M.

J'E N'AI PLUS à vous offrir, Madame, la description d'une ville magnifique, le tableau d'un sage gouvernement la gloire d'une nation libre. L'ambition des Romains, la corruption des Monarques du Bas-empire, le fanatisme des Arabes, les tremblemens de terre ont, tour-à-tour, dévasté l'Isle de Rhodes. Le despotisme des Turcs, succédant à ces fléaux, y a causé des maux non moins funestes. Monumens, sciences, arts, il a achevé de tout détruire.

La ville moderne, bâtie sur les ruines de l'an-

cienne, n'occupe pas le quart de son étendue. Elle ne possède aucun monument remarquable. On n'y retrouve pas même les vestiges du théâtre, des temples, des portiques. Statues, colosses, tableaux, tout a été enlevé ou détruit. A ces rues larges & percées avec art, à ces édifices parfaitement alignés, & dont les façades présentoient le même ordre d'architecture, ont succédé des rues étroites & tortueuses, des maisons sans goût, sans ordre, sans décoration. Je vous assure, Madame, que si un Rhodien du siècle d'Alexandre revenoit de nos jours dans sa ville natale, il y seroit absolument étranger, n'y reconnoitroit aucun monument, & se croiroit transporté dans un pays habité par des barbares.

Les Chevaliers de Rhodes y ont laissé des traces de leur séjour. Leurs armoiries & quelques bustes des grands-maîtres, sculptés en relief sur le marbre, décorent les façades de plusieurs bâtimens. Les murs, les tours qu'ils éleverent, subsistent encore, & portent les marques glorieuses de leur défense opiniâtre. L'église de Saint-Jean a été convertie en mosquée. Le vaste hôpital, où la charité chrétienne recevoit les fidèles de toutes les parties du monde, & leur fournissoit des secours, sert actuellement de grenier aux Turcs. Ces barbares le laissent dépérir, ainsi que la maison du gouvernement, où l'on voit des marbres & des colonnes antiques.

Rhodes n'a plus que deux ports. Le plus petit

regarde l'orient, & se nomme *Darca*. Des rochers que la nature a placés en avant, à peu de distance l'un de l'autre, en défendent l'entrée, & n'y laissent que le passage d'un vaisseau. Des moles élevés sur les côtés, le mettent à l'abri de tous les vents. Les Turcs qui, depuis la conquête de l'Isle, n'en ont pas ôté un grain de sable, le laissent combler peu-à-peu. Il n'a plus de fond que pour des bâtimens marchands, encore font-ils obligés de décharger une partie de leur cargaison avant d'y entrer. C'est-là que les navires vont carener, & que l'on construit des caravelles pour le Grand-Seigneur. On rendroit ce joli bassin propre à recevoir de gros vaisseaux, si l'on employoit, pour le creuser, les moyens dont on se sert à Marseille & ailleurs.

L'autre port est plus grand; il porte le nom de Rhodes. Les frégates de trente canons peuvent y mouiller. Elles y sont défendues des vents d'ouest qui, dans ces parages, règnent neuf mois de l'année. Ceux du nord & du nord-est y donnent à plein, & lorsqu'ils souffient avec force, les vaisseaux courent risque d'être brisés contre les murs de la ville ou les rochers. Quoique Rhodes n'ait rien conservé de son antique splendeur, l'avantage de sa situation à la pointe d'un promontoire, ses maisons disposées en amphithéâtre, ses murailles solidement construites, ses tours placées en avant sur des écueils, lui donnent un air de force & de puissance qui, de loin, en imposent aux yeux des

navigateurs. (a) Mais il n'y a point de troupes dans l'Isle. Ses forts sont sans défenseurs, & deviendront la conquête de la première nation qui les attaquera.

Le Pacha est le Gouverneur-général de l'Isle. Il jouit d'un pouvoir absolu. Il préside à la justice civile & à la discipline militaire. Il nomme aux emplois qui viennent à vaquer, prononce la peine de mort, & est chargé d'entretenir le bon ordre dans toute l'étendue de son gouvernement. Ce premier Officier, ne trouvant personne qui ose résister à ses volontés, peut s'abandonner sans crainte à tous les excès de la tyrannie.

Toutes les affaires contentieuses ressortent au tribunal d'un juge que l'on appelle Cadi. Ses décisions sont des arrêts irrévocables. Il partage aussi la justice ecclésiastique avec le Muphti. Ce dernier est l'interprète du Coran. Il préside à la religion, explique la loi divine, & le Pacha ne peut faire mourir un homme sans qu'il ait prononcé sur la justice de la peine.

Les Grecs & les Juifs ont un chef, qu'on nom-

(a) Les Rhodiens n'ont point de troupes dans leur Isle. Ils ne sont point guerriers. Se sentant incapables de résister au moindre ennemi qui les attaqueroit, ils sont venir, en tems de guerre, des soldats de la Caramanie, pour défendre leur Ville. Ce sont des troupes indisciplinées, qui s'abandonnent à tous les excès d'une aveugle férocité, & qui sont plus à craindre aux habitans qu'aux ennemis.

me *Mouteveli*. C'est leur Intendant-général. Il a l'inspection sur le droit de (*b*) *carach* (capitation imposée par le Grand-Seigneur sur ses sujets qui ne sont pas Musulmans, & que les hommes seuls paient). Il juge les différends nés parmi eux, sans avoir besoin de recourir aux autres puissances. Lorsque le Cadi a condamné au paiement un débiteur Grec ou Juif, il envoie sa sentence au *Mouteveli*, qui la fait exécuter, s'il le juge à propos. Tels sont les principaux officiers de l'Isle. Ils semblent tous conspirer sa ruine. Je vous en citerai quelques traits, dont je puis vous garantir la vérité.

Le sol de Rhodes est sec & sablonneux. Mais les sources nombreuses qui l'arrosent, fertilisent la terre, & la rendent abondante. Le blé y croît à merveille. Son grain jaune, pesant & rempli d'une farine blanche comme la neige, fait d'excellent pain. Si l'on cultivoit la moitié des campagnes qui peuvent en produire, les Rhodiens en auroient beaucoup au-delà de leur consommation, & en porteroient à l'étranger. Mais les Turcs ne sont point cultivateurs, & les Grecs, accablés par les corvées que le *Mouteveli* leur impose à son profit, découragés d'ailleurs par la crainte de ne pas jouir du fruit de leurs peines, laissent en friche des plaines superbes. Vous jugez bien, Madame, que le Pacha pourroit d'un mot couvrir

---

(b) Ce mot est arabe; il signifie tribut, imposition.

la terre des trésors de l'agriculture. Il est Roi; il lui suffiroit de commander, & d'assurer sa protection au laboureur; mais il ignore si demain il fera en place, & craindroit de travailler pour son successeur. Une raison plus puissante le détermine à n'en rien faire. La misère du pays fait sa richesse. Rhodes ne fournissant pas à la nourriture de ses habitans, il envoie acheter à bon compte les bleds de la Caramanie, qui sont d'une qualité inférieure. Il les fait transporter au marché, en petite quantité, afin d'en hausser le prix. Ce qui révolte davantage, c'est que le taux mis au premier boisseau de la nouvelle récolte, sert de règle à tous ceux qui seront vendus pendant le reste de l'année. Cette loi est immuable, dût-elle faire périr une partie du peuple. Cet infâme monopole, qui enrichit promptement ceux qui l'exercent, a les suites les plus funestes. Il tarit les sources du commerce & de l'agriculture. Il étouffe l'industrie des habitans. Que peut une nation qui manque des premiers besoins de la vie? Quels échanges fera-t-elle avec les étrangers, si son sol ne peut la nourrir, si elle n'a ni arts, ni manufactures? Aussi le malheur public, & une dépopulation effrayante, accusent cette administration coupable. Le tableau suivant va vous en convaincre.

L'Isle de Rhodes contient deux villes; la capitale dont je viens de parler, & l'ancienne

Linde. La première est habitée par des Turcs & un petit nombre de Juifs.

Cinq villages occupés par des Musulmans.

Cinq bourgs & quarante & un villages habités par des Grecs.

*Nombre des Familles.*

Les Turcs.....	4700 familles.
Les Grecs.....	2700
Les Juifs....	100
	<hr/>
Total.....	7500 familles.

En supposant cinq personnes par famille, nous aurons 37500 habitans. Or l'Isle a plus de quarante lieues de circuit. Voilà donc une surface immense, occupée par moins de monde que n'en contient une ville médiocre de France. Ne droit-on pas qu'à Rhodes la terre dévore ses habitans? Point du tout, elle est féconde, elle produiroit abondamment, comme autrefois, des blés, des huiles, des vins excellens, de la cire, & même des bois de construction. C'est le despotisme, c'est le monopole des grands qui empêchent les hommes d'y naître, & qui les étouffent en naissant. Le tableau des revenus de l'Isle, répond parfaitement au nombre & à la pauvreté des Rhodiens. Permettez-moi, Madame, de vous l'offrir. Sans ces détails, les faits que je raconte pourroient paroître incroyables.

Tableau des Revenus de l'Isle de Rhodes.

Droits de <i>carach</i> ou de capitation.	42500	} Piaftres ou écus de 3 <sup>ff</sup>
De la dîme fur les récoltes....	23050	
De douane. ....	3500	
Sur les maifons.....	6250	
Sur la ferme de la cire.....	10300	
Sur le bétail.....	800	
Aux portes.....	200	
Sur la ferme des bains.....	1200	
Sur le fel.....	700	
Sur les vignobles.....	600	
Nouveau droit fur la tête de chaque Grec & Juif.....	900	}
	900	
<hr/>		
Total.....	90000	

Voilà donc 90000 piaftres que l'Isle produit au Grand-Seigneur. Il faut retrancher de cette somme celle de..... 55,500 piaftres, qui font employées à payer les Gardiens de la Ville, des Villages, les Inspecteurs des biens de la campagne, l'entretien des Mofquées, le pain & la soupe que le Sultan fait distribuer aux pauvres. Ainsi, il n'entre réellement dans ses coffres que..... 34,500 piaftres.

D'après ce calcul, à l'exaftitude duquel vous pouvez croire, Madame, cette grande Isle produit moins aux Empereurs Ottomans, que des

terres de quelques lieues en France ne rappor-  
tent à leurs possesseurs. Ne me demandez pas  
ce qu'est devenu ce peuple puissant qui, profi-  
tant de sa situation avantageuse, de ses forêts, de  
ses ports, des richesses de son sol, couvrit la  
Méditerranée de ses flottes victorieuses. Je vous  
l'ai dit; il perdit sa liberté, & avec elle ses scien-  
ces & son génie. Le gouvernement des Turcs a  
mis le comble à ses maux; & un petit nombre  
de misérables, sans commerce, sans arts, sans  
industrie, parce qu'ils n'ont point de propriétés,  
errent çà & là sur les plaines désolées de leur  
antique patrie.

Des trois villes fondées, suivant la fable, par  
les enfans du Soleil, Linde seule a laissé des  
vestiges remarquables. Camire & Yalife sont ab-  
solument détruites (c). „ En quittant Rhodes, dit  
„ Strabon, & en naviguant le long de la côte qu'on  
„ laisse à droite, la première ville que l'on ren-  
„ contre est Linde. Elle est située sur une mon-  
„ tagne au midi de l'île, & en face d'Alexan-  
„ drie. On y admire le temple fameux de Mi-  
„ nerve Lindienne, bâti par les filles de Da-  
„ naüs.” (d) Cadmus l'enrichit de superbes of-  
frandes. Les habitans y consacrerent la septième  
ode

---

(c) Strabon, liv. 14.

(d) Diodore de Sicile, livre 5, dit qu'il fut bâti par  
Danaüs lui-même.

ode des olympiques de Pindare , écrite en lettres d'or (e). Les ruines de ce grand édifice se voient encore sur une colline élevée qui domine la mer. Les débris de ses murs , composés d'énormes pierres , y décèlent le goût Egyptien. Les colonnes & les autres ornemens ont été enlevés. Sur la cime la plus élevée du rocher , on remarque les ruines du château qui servoit de forteresse à la ville. Son enceinte est vaste & remplie de décombres.

La nouvelle Linde est située au pied de ce mont. Une baie profonde , qui s'avance dans les terres , lui sert de port. Les vaisseaux y trouvent un bon mouillage par huit & douze brasses. Ils y sont à l'abri des vents de Sud-ouest , qui regnent dans la plus rude saison de l'année. Au commencement de l'hiver , on jette l'ancre du côté d'un petit village , appelé Massary. Avant la construction de Rhodes , Linde recevoit les flottes d'Egypte & de Tyr. Son commerce l'avoit enrichie. Un gouvernement éclairé , profitant de son port & de sa situation , pourroit encore la rendre florissante.

Vers le milieu de Rhodes s'élève une haute montagne qui domine toute l'île. On la nomme *Artemira*. Je crois que c'est le mont Atabyris dont parle Strabon (f). On y avoit consacré un tem-

---

(e) Démétrius Triclinius.

(f) On trouve ensuite Atabyris , mont le plus élevé du pays , sur le sommet duquel est un Temple de Jupiter. Strabon , liv. 14.

ple à Jupiter. Cet ancien monument ne subsiste plus. Il a été remplacé par une petite chapelle, où les Grecs vont en pèlerinage. Artemira est fort escarpée. On ne peut y monter à cheval. Il faut la gravir à pied pendant quatre heures de marche pour arriver à sa cime. Lorsqu'on y est parvenu, on jouit d'un coup-d'œil magnifique. On découvre aux bords de l'horizon vers le nord-est, les sommets du Cragus, au nord la côte élevée de la Caramanie, au nord-ouest de petites Isles semées dans l'Archipel, qui paroissent comme des points lumineux, au sud-ouest la tête du mont Ida couronnée de nuages, au midi & au sud-est la vaste étendue des eaux qui baignent les côtes de l'Afrique: cette perspective éloignée varie à chaque instant, suivant qu'elle est plus ou moins éclairée par les rayons du soleil, & produit des scènes mobiles qui captivent les regards. L'observateur, après avoir joui de ce grand tableau, les rabaisse avec plaisir sur l'Isle qu'il voit s'arrondir à ses pieds. Il apperçoit çà & là sur les monts les plus élevés des pins antiques que la Nature y a placés. Ils formoient autrefois d'épaisses forêts, que les Rhodiens conservoient avec soin pour entretenir leur marine. Aujourd'hui ces beaux arbres sont clair-semés, parce que les Turcs les emploient à la construction des caravelles du Grand-Seigneur, & qu'ils coupent sans jamais replanter. Ces lieux solitaires servent d'asyle à des ânes sauvages, qui sont d'une grande légèreté à la course.

Au-delà de ces premières hauteurs, le terrain s'abaisse, & forme divers amphitéâtres de collines qui descendent jusqu'à la mer. Dans la plus grande partie de l'Isle, la côte s'incline insensiblement & se prolonge en pente douce jusque sous les eaux. Aussi, presque par-tout les vaisseaux peuvent mouiller à une encablure du rivage. La plupart des côteaux sont couverts de buissons épineux ou de stériles bruyères. Quelques-uns offrent des vignobles, qui produisent encore ce vin parfumé (g) que recherchoient les Anciens. Il est d'un goût fort agréable, & laisse dans la bouche un bouquet exquis. Les Rhodiens y ajoutoient le plaisir de le boire dans des coupes voluptueuses. Il seroit aisé de le multiplier, & d'en couvrir des collines d'une grande étendue, qui restent sans culture.

Des sommets ombragés du mont Arténira, découlent un grand nombre de sources qui fertilisent les plaines & les vallées. On voit à l'entour des villages, quelques champs cultivés, & des vergers, où les figuiers, les grenadiers, les orangers, quoique plantés sans ordre, & sans goût, n'en forment pas moins de riants ombrages. Les pêchers qui, du tems de Pline (h), ne donnoient point de fruits

(g) Pline. Le vin de Rhodes est semblable à celui de Cos. *Théodore ajoute*: les uns louent le vin de Rhodes, à cause de son parfum exquis & de son goût agréable.

(h) Les pêchers nous furent transmis tard, & avec difficulté. Ils ne donnent point de fruit à Rhodes, qui

à Rhodes, sont plus féconds aujourd'hui, mais les pêches qu'ils produisent, n'ont ni le goût, ni l'eau délicieuse des nôtres, parce que, dans ce pays, on ne fait point greffer les arbres. Le palmier y fleurit comme aux jours de Théophraste (i), sans rapporter de fruits. Il existe sur le globe, une ligne fixée par la Nature à chaque espèce d'arbres. Au-delà de cette barrière, les uns ne croissent plus, les autres ne peuvent produire.

En parcourant l'Isle, on traverse à regret de jolies vallées, où l'on ne trouve point de hameaux, point de cabanes, pas même des traces de culture. Les roses sauvages y tapissent le pied des rochers. Les myrthes fleuris y parfument l'air de leurs suaves émanations. Des touffes de laurier-rose y bordent les ruisseaux de leurs fleurs éclatantes. Le colon y laisse la terre pousser une foule de plantes inutiles, sans daigner diriger sa fécondité, & jouir de ses faveurs.

N'accusons point les Grecs de cette coupable indolence. Ils sont dans l'impuissance de rien tenter pour leur avantage, & pour le bien public. Le monopole destructeur du Pacha, leur lie les mains.

est le premier lieu où on les ait transplantés d'Egypte. Plin., liv. 15, ch. 13.

(i) La nature des lieux contribue infiniment à la fécondité ou à la stérilité. C'est ce que l'on voit dans le pêcher & le palmier. Ce dernier arbre porte des fruits en Egypte & dans les lieux voisins. A Rhodes, il fleurit seulement.

Les corvées continuelles que leur impose le Nazir, les accable de travaux. Cet Intendant de la marine les emploie, la plus grande partie de l'année, à couper les bois dont il se sert pour construire les caravelles. Ils sont obligés de les amener avec des peines infinies jusqu'à Rhodes. Savez-vous, Madame, ce qu'il donne pour le transport d'un grand arbre, qui a occupé plusieurs hommes pendant un tems considérable? Quinze sols. Savez-vous maintenant combien chacune de ces poutres rendue à l'arsenal, est payée par le Grand-Seigneur? Soixante livres tournois.

Le Nazir actuel ne sachant ni lire, ni écrire, est forcé d'employer pour ses comptes, des écrivains Grecs, qui ne cachent point ses prévarications. La paie des constructeurs qui travaillent dans les chantiers, est fixée par la Porte. Il la diminue de moitié. S'il vient à tomber de la pluie seulement une heure, le travail de la journée n'est point compté. Ajoutez à cela qu'il double dans ses mémoires le nombre des ouvriers. Aussi les caravelles que l'on fait à Rhodes, sont de très-mauvais vaisseaux. Elles restent si long-tems sur le chantier, que les membrures pourrissent quelquefois avant qu'elles soient achevées; ce qui n'empêche pas de continuer l'ouvrage. C'est ainsi que le Nazir s'enrichit promptement. De toutes parts les cris du désespoir s'élèvent contre ses injustices. Ils ne sont point entendus. L'infâme Ministre les a d'avance payés avec de

l'or. Il a acheté par des bourses remplies, la faveur du Capitan-Pacha, & le fruit même de ses crimes lui en assure l'impunité.

Il est affreux, Madame, d'arrêter ses regards sur de semblables injustices, & de songer que tous les chefs du gouvernement en sont coupables. Ces malheureux aveuglés par l'ambition, ne songent qu'à amasser des trésors pour se procurer des emplois importants à la Cour. Ignorent-ils donc qu'ils deviennent alors la proie du Grand-Seigneur, qui les trouve criminels pour jouir de leur dépouille? Telle est, Madame, la manière dont sont administrées les provinces Ottomannes. Tout l'or qu'elles possèdent vient s'engloutir à Constantinople, & tandis que la capitale regorge de richesses, elles languissent dans la pauvreté. Aussi les peuples désespérés se révoltent de toutes parts, & agitent le trône par de violentes secousses. Aussi l'Empire ébranlé jusque dans ses fondemens est sur le penchant de sa ruine. Voilà les effets du despotisme. Puissent les Souverains se rappeler sans cesse qu'à mesure qu'ils rendent leur autorité plus absolue, ils perdent réellement de leur puissance, & que, quand tout un peuple tremble devant eux, c'est alors qu'ils sont plus près de leur chute.

Je finirai, Madame, cette longue lettre, en vous disant un mot du caractère national des Rhodiens. Il est ainsi que celui des autres Nations, modifié par le climat, le gouvernement & la

religion. L'Isle jouit d'une température délicieuse. L'air y est pur & salubre. On n'y voit point d'épidémies, à moins qu'elles ne soient apportées du dehors. Les vents d'ouest, qui règnent pendant neuf mois, y temperent les chaleurs de l'été. L'hiver n'y paroît jamais accompagné de neiges, de glaces, de frimats. Dans les jours les plus nébuleux, le soleil dissipe les nuages, & s'y montre au moins quelques heures. Le reste de l'année, il l'éclaire de ses rayons bienfaisans, il féconde la terre, & purifie l'air naturellement humide. Tibere, dit Suétone (k), s'arrêta à Rhodes enchanté de la beauté du pays & de sa salubrité. Ce beau ciel, cette charmante température ont une influence marquée sur les habitans. Les Turcs nés dans l'Isle, ont plus de douceur, plus de politesse, plus d'urbanité que dans les autres provinces de l'Empire. Moins exposés que les Grecs à la rapacité des Grands, jouissant paisiblement de leurs propriétés, ils y mènent une vie heureuse au sein de leurs familles. Aussi l'on rencontre parmi eux des mœurs, de la bonne foi, de la sociabilité. Les Grecs vivent sous le même Ciel, mais accoutumés à plier sans cesse sous le sceptre de fer qui les écrase, ils deviennent faux, fourbes, menteurs. Les plus superbes des hommes dans la prospérité, ils sont vils & rampans dans le malheur. Ils ont tous les vices qui naissent de

---

(k) Suétone in Tiber. ch. II.

la nature du climat, ils se livrent par accès à la joie, mais ce n'est point cette joie pure & tranquille des Turcs, c'est une ivresse bruyante, ce sont des esclaves, qui, oubliant un moment leur condition, dansent au milieu de leurs fers.

Je ne suis pas demeuré assez long-tems à Rhodes pour avoir pu faire moi-même toutes les observations recueillies dans cette lettre. Elles m'ont été fournies par M. Potonier, mon Hôte, qui a passé cinq ans dans le pays, & qui le connoît parfaitement. J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

## L E T T R E XIV.

A Symé.

A M. L. M.

J'AVOIS QUITTÉ avec regret, Madame, l'Isle de Rhodes, où tant de faits mémorables se retraçoient à ma mémoire. Tandis que le vaisseau nous emportoit lo'n de ses bords, mes regards s'attachoient encore sur cette ancienne patrie des arts, & je plaignoïis sa destinée. Ne reviendront-ils jamais ces tems heureux, où tous les peuples policés lui rendoient des hommages, où les talens de ses artistes, l'éloquence de ses orateurs attiroient une foule d'étrangers? Lorsque le flambeau des sciences s'est éteint dans une contrée, est-elle donc

donc dévouée pour jamais aux ténèbres de l'ignorance? Non. J'aime mieux croire que les beaux jours de la Grèce renaîtront, qu'un peuple ennemi du despotisme, y établissant un sage gouvernement, lui rendra ses arts & son génie. Telles étoient les réflexions qui m'occupaient, tandis que le vent nous faisoit voguer à travers le détroit qui sépare Rhodes du continent d'Asie. Si cette Ile avoit une marine, elle se rendroit maîtresse de ce passage, & pourroit fermer à son gré l'entrée de l'Archipel du côté de l'Orient. Ce poste entre les mains d'une autre Nation que les Turcs, seroit d'une grande importance.

Nous avançons lentement. Le vent arrêté par des côtes élevées, enflait à peine nos voiles. Il cessa de souffler, & nous laissa, pendant deux jours, en calme. La mer étoit parfaitement tranquille. Elle ressembloit à une glace polie, & réfléchissoit par milliers les rayons du soleil. Le vaisseau immobile paroissoit cloué à sa surface. La première fois que l'on navigue dans ces parages, on se croit au milieu d'un grand lac. On est toujours environné par des Iles, ou par le Continent. La terre se découvre vers tous les points de l'horizon. Partout des rochers taillés à pic, ou des écueils menaçans s'offrent aux regards. Mais cette vue n'a rien d'effrayant pour les navigateurs. Ils savent que des ports nombreux leur fourniront des asyles contre la tempête.

Profitant d'une brise favorable, nous avions dé-

passé *Symé*, renommée pour ses éponges. Nous laissons du côté du midi *Telos* dont nous apercevions le sommet au bord de l'horizon. Nous allions entrer dans le golfe de *Cos*, vulgairement nommée *Starcho*.

Je desirois ardemment voir la patrie d'Hypocrates & d'Appelles, lorsque le vent nous manqua tout à-coup, & nous laissa à la vue de *Nisiros*, que Neptune (a), suivant la fable, fit sortir de la mer d'un coup de trident.

Le calme dont nous jouissions, étoit trompeur. Il cachoit la tempête. L'occident se couvrit de nuages sombres, & le vent ne tarda pas à souffler de ce point du ciel, par raffales violentes. Le Capitaine tourna sur-le-champ la proue du navire, & loin de chercher à gagner le port de *Nisiros*, il s'enfuit vent arrière, & alla se réfugier dans une anse profonde de l'Isle de *Symé*. Ainsi, nous perdîmes dans quelques heures le chemin que nous avions fait en plusieurs jours.

Cette Isle, qui reçut son nom de *Symé* (b), fille d'Yalifus, est dans la dépendance de Rhodes. Ce n'est qu'un rocher de peu d'étendue. Le sol extrêmement pierreux, & brûlé par l'ardeur du soleil, ne produit ni grains ni fruits. Quelques vignobles plantés parmi les rochers, y donnent de bon vin. Le reste du terrain est stérile. On n'y

---

(a) Etienne de Byzance.

(b) *Idem*, *ibidem*.

trouve que de la bruyère, des amandiers sauvages, des épines & des touffes de myrthes dans les endroits humides. Les éponges qui croissent en abondance autour de l'Isle, sont l'unique ressource des habitans Hommes, femmes, enfans, tous savent plonger. Tous vont sous les eaux chercher le seul patrimoine que la Nature leur ait laissé. Les hommes surtout excellent dans cet art dangereux. Ils se précipitent dans la mer, & descendent à une très-grande profondeur. Souvent ils se font violence pour retenir longtems leur haleine, & au sortir de l'eau, ils vomissent le sang à pleine bouche. D'autres fois ils courent risque d'être dévorés par des monstres marins. Le couteau qu'ils portent à la main, seroit une arme si suffisante pour leur défense: Distinguant parfaitement les objets à travers cet élément diaphane, aussitôt qu'ils apperçoivent des poissons voraces, ils s'élancent avec rapidité du fond de l'abîme, & dans un instant ils sont dans leur nacelle. Je tiens ces particularités d'un plongeur du pays. Il se plaignoit de grandes douleurs de reins, de la dureté de son état, du peu de profit qu'il en retiroit, &, en vérité, je crois qu'il n'avoit pas tort. Un fils, âgé de dix ans, étoit dans sa barque. Il lui apprenoit son métier, seul héritage qu'il pût lui laisser.

Le mauvais tems nous ayant retenu quelques jours dans le port de Symé, j'ai parcouru l'Isle, & suis allé visiter le village qu'habitent les plon-

geurs. Tout y annonce la pauvreté & la misère. Les rues sont étroites & sales. Les maisons ressembloient à de misérables cabanes, où la lumière du jour entre à peine. Le peuple, l'air triste & silencieux, paroît absorbé dans le malheur. Il ne montre point cette curiosité vive, qu'inspirent ordinairement des étrangers. Les hommes & les femmes y sont vêtus de la même manière. Tous portent également la longue robe, la ceinture, & le chapeau autour de la tête. On ne peut les reconnoître qu'à la différence des traits. Une maladie cruelle les désole. La lèpre, le plus hideux des fléaux qui affligent l'humanité, est très-commune à Symé. On voit les malheureuses victimes qui en sont atteintes, tendre de loin la main aux passans, & leur demander l'aumône d'une voix étouffée. Elles sont isolées, & traitent, dans les tourmens, les restes d'une vie affreuse. Affligé du spectacle que j'avois sous les yeux, je songeois à retourner au vaisseau, lorsqu'un Prêtre Grec m'a forcé, par ses instances, d'entrer chez lui. Il m'a fait asseoir sur un petit siège de bois, le seul qu'il eût dans sa maison, & s'est accroupi sur une mauvaise natte. Il m'a conté comme il étoit allé à Rome, comme il avoit fait ses études au Séminaire de la Propagande, comme on l'avoit choisi pour être le pasteur de Symé, & comme il préféroit sa patrie à tous les charmes de l'Italie. Je l'ai félicité sur son goût & ses voyages, & je me demandois

intérieurement, comment il étoit possible qu'on aimât un pareil séjour? Ce bon papas étoit très-âgé. Une longue barbe blanche lui descendoit sur la poitrine. Son air étoit vénérable, & soit qu'il se crût heureux à la place où le ciel l'avoit mis, soit qu'il trouvât quelque satisfaction à parler avec un Européen la langue italienne qu'il avoit presque oubliée depuis quarante ans d'absence de Rome, le plaisir étinceloit dans ses yeux, & il m'accabloit de complimens. Il m'a quitté un instant, s'est enfoncé dans un réduit obscur qu'il nomme sa cave, en est revenu avec une grosse cruche de vin. Il en a versé plein une petite écuelle de bois, y a trempé les lèvres, & m'a prié de boire. La vue du vase me caufoit beaucoup de répugnance. J'aurois voulu refuser. Les droits de l'hospitalité me le défendoient. Il ne falloit pas mécontenter mon hôte. J'ai pris la coupe de sa main. J'ai bu à sa santé. Il a bu à la mienne, & m'a offert de recommencer. Je l'ai remercié. Je me rappellois que Philémon & Baucis n'occupoient qu'une étroite chaumière, que leur table n'avoit que trois pieds, mais leurs vases, dans leur simplicité, étoient nets & luisans, & par-tout la propreté servoit de voile à l'indigence. Mon bon Vieillard étoit aussi pauvre que ce couple vertueux. Il recevoit ses hôtes avec autant de plaisir, mais sa natte en lambeaux, son toit enfumé, sa coupe couleur de suie, n'avoient rien qui recréât l'odorat & les yeux. Je l'ai quitté,

en le remerciant de sa politesse. Il a fait des vœux pour notre heureux voyage, & nous nous sommes séparés bons amis. J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

---

## L E T T R E X V.

A M. L. M.

A PRÈS trois jours de station dans le port de Symé, nous avons mis à la voile. Nous comptions remonter le golfe de Cos, nous élever au nord de l'Isle, & de-là voguer vers Candie. Dans cette position, les vents d'ouest auroient cessé de nous être contraires. Mais un génie malfaisant nous attendoit à l'ouverture du détroit. Deux fois il nous en a défendu l'entrée, deux fois il nous a repouffés vers *Nisiros*. Le Capitaine a regardé cette opposition comme un arrêt du destin, & passant à la pointe méridionale de *Starco*, a porté droit vers l'Isle de Crète. Le vent souffloit avec force de la partie du nord-ouest. Les vagues battoient violemment le flanc du navire, & quelquefois brisoient sur le pont avec fracas. Pendant la nuit nous avons eu une alarme. Une grosse lame est entrée dans la chambre du Capitaine, où je couchois. Mon domestique, qui avoit son lit à la porte, en a été inondé; il s'est éveillé en sursaut, s'est cru abîmé dans la mer, & a

pouffé un cri épouvantable. Je me suis levé avec effroi ; & , voyant la chambre pleine d'eau , j'ai pensé que le vaisseau s'entr'ouvroit Bientôt nous avons été rassurés L'écoutille ou erte avoit laissé entrer la vague. On l'a fermée , & nous sommes demeurés tranquilles.

Au point du jour , nous avons découvert l'Isle de *Dia* , vulgairement appelée *Stardié*. C'est-là qu'abordent les vaisseaux destinés pour Candie. Ils sont obligés d'y décharger une partie de leurs marchandises , parce que le port de la capitale , presque comblé depuis la conquête des Ottomans , ne peut pas recevoir des bâtimens de deux cens tonneaux en pleine charge. Nous voguions avec vitesse , & nous espérions enfin arriver au terme de nos desirs. Tout le monde étoit dans la joie , & l'on se félicitoit d'avance. Nous n'avions pas pour une heure de route , lorsque tout à-coup le vent a passé dans l'ouest , & est devenu très-violent. Le navire a commencé à dériver , & au doux espoir a succédé la tristesse. Le Capitaine a fait des efforts pour se maintenir à cette hauteur. Il a couru des bordées , pendant lesquelles nous approchions assez de l'Isle de Crète , pour découvrir la verdure qui descendoit du sommet des côteaux jusqu'au bord de la mer Cette vue charmante ne faisoit qu'irriter nos desirs. Pendant deux jours & deux nuits , nous avons louvoyé devant *Stardié* , sans pouvoir atteindre le port.

Le vent ayant renforcé , la mer est devenue

furieuse. Les flots rouloient sur le pont. Le navire trop chargé, gouvernoit mal, & sembloit prêt à être engloui; il disparoissoit quelquefois au milieu des montagnes liquides qui le couvroient de toutes parts. Le Capitaine cédant à la fortune, a tourné vent arrière & a dirigé vers l'Isle de Cafos. Alors nous avons marché avec beaucoup de vitesse, &, dans peu d'heures, les rochers, qui forment la rade, se sont découverts à nos regards. La mer y brisoit avec un bruit horrible, & des flots d'écume s'élevoient à une grande hauteur. A mesure que nous avançons, le spectacle paroît plus effrayant. Aucun des gens de l'équipage ne connoît cette rade, de manière qu'en entrant ils ne favoient où mouiller. Ils ont voulu jeter l'ancre en-dedans de l'écueil situé à l'Occident, & ont failli de nous faire périr. Nous nous sommes trouvés en un instant au milieu de brisans presque à fleur d'eau. Tout l'équipage a pâli. Sur le champ on a changé la barre du gouvernail, & nous n'avons évité le naufrage que de la longueur du navire. S'il n'eût pas obéi à la manœuvre, il se précipitoit sur des rocs aigus qui l'auroient brisé en mille pièces. Une grosse barque qui étoit à l'ancre, derrière un islot placé au nord de la rade, nous a sauvés en nous indiquant le vrai mouillage.

Voilà quarante-cinq jours, Madame, que nous tenons la mer. Toujours ballottés par les vents, chassés d'Isle en Isle, de contrée en contrée,

nous cherchons Candie, comme Ulysse cherchoit Itaque. De jour en jour ses voyages acquièrent plus de vraisemblance dans mon esprit. Il est vrai que nos marins sont dignes des jours d'Homère. Au moindre mauvais tems ils courent se cacher dans un port. Depuis notre départ d'Alexandrie, un Capitaine François auroit fait six fois le voyage de Crète.

La superstition de ces Grecs égale leur ignorance. Réellement ils croient leur navire enchanté. Ils me voient de mauvais œil, & je crains qu'ils ne me regardent comme l'auteur du charme. Fanatiques à l'excès, ils peuvent s'imaginer qu'un hérétique cause toutes leurs disgrâces, & qu'en le jettant à la mer, le ciel cessera d'être courroucé contre eux. Quoi qu'il en soit, ils sont allés chercher, en bateau, un papas Grec pour détruire l'enchantement. Il vient d'aborder en habit de cérémonie. Il tient d'une main un encensoir, & de l'autre un goupillon. Une longue étole pend sur sa robe noire. Sa longue barbe, ses sourcils froncés, son bonnet qui s'élève en pointe, lui donnent l'air un peu magicien. Un jeune enfant marche devant lui avec un bassin rempli d'eau bénite. Le grave papas a commencé par asperger notre chambre sans épargner aucun des assistans. Il a béni, nous, les ponts, les mâts, les cordages. Il a récité force oraisons où il conjure satan. Ensuite il a parcouru tout le navire, l'encensoir à la main, & en brûlant des parfums. Chacun de

nous en a eu sa part, car il a fallu se laisser encenser. Après que la cérémonie a été finie, le Prêtre nous a présenté un petit bassin, où l'on a mis quelques pièces de monnoie. Il s'en est retourné en nous promettant un voyage heureux & beaucoup de prospérités. Les matelots se croyant défensorcelés paroissent satisfaits. Ne voient-ils donc pas que leur inexpérience dans l'art de la navigation, est le seul charme qui les empêche d'avancer? Non, sans doute: un pareil jugement suppose des connoissances qu'ils n'ont pas. La superstition est la fille de l'ignorance. Elle naquit avec le genre-humain, & ne s'éteindra qu'avec lui. Les Grecs, doués d'une imagination vive & sensible, paroissent y avoir été plus sujets que les autres peuples, comme l'attestent une foule de temples élevés à Neptune, dans les Isles de l'Archipel, & le sacrifice d'Iphigénie immolée pour obtenir des vents favorables. J'ai l'honneur d'être, &c.

---

## L E T T R E XVI.

A Casos.

A M. L. M.

**I**L NE FAUT PAS toujours, Madame, regarder comme un malheur les contrariétés que l'on éprouve en mer. Quelquefois les rigueurs de la

fortune nous fervent mieux que les faveurs. Après avoir vu, pendant deux jours, les rians rivages de Crète, fans pouvoir y descendre; après avoir contemplé d'un œil d'envie leur verdure, leurs payfages, je murmurois contre le vent qui nous avoit forcés d'y renoncer, & notre relâche dans la rade de Cafos me sembloit une infortune. Depuis que j'ai fait connoiffance avec les habitans, j'ai changé de langage, & le vent peut nous retenir ici long-temps, avant que je forme le moindre vœu pour qu'il change.

„ (a) Cafos est une des Cyclades.... Elle  
 „ reçut son nom de Cafo, pere de Cléomaque.  
 „ Cette petite Isle envoya une colonie sur le  
 „ mont Cafius, dépendant de la Syrie. (b) Cafos,  
 „ dit Strabon, est éloignée de Carpato (aujourd'hui  
 „ d'hui Scarpanto) de deux lieues & demie, &  
 „ de neuf de Samonium (c), promontoire de  
 „ Crète. Elle a trois lieues de circuit, avec une  
 „ ville de même nom, & plusieurs iflots dans  
 „ les environs.” Pline (d) donne des distances  
 bien différentes, mais il se trompe. J'ai vu les  
 lieux, & je crois devoir prononcer en faveur de  
 l'exaétitude de Strabon.

---

(a) *Etienne de Byfance*. Les Capitaines françois, qui ont corrompu son nom, l'appellent l'Isle du Gaze.

(b) *Strabon*, livre 10.

(c) Ce promontoire, situé à l'orient de l'Isle de Crète, s'appelle aujourd'hui le Cap Salomon.

(d) *Pline*, livre 4, chapitre 12.

L'Isle de Cafos a subi le sort de l'Archipel. Elle est sous la domination de l'Empire Ottoman. Mais les Turcs n'osent l'habiter, parce qu'elle n'a point de fort. Ils craindroient d'être enlevés par les corsaires Maltois; disgrâce qu'ils ont éprouvée plus d'une fois à Antiparos, & dans d'autres lieux dépourvus de forteresses. Cette crainte fait le bonheur des habitans. Ils lui doivent la tranquillité, l'aïssance, & la liberté dont ils jouissent.

Le lendemain de notre mouillage, j'étois impatient de visiter l'Isle. On mit la chaloupe à la mer, & nous voguâmes vers les rochers qui l'entourent. Nous ne savions où descendre. Tout le circuit étoit hérissé de pointes menaçantes, que les flots mugissans blanchissoient de leur écume. De quelque côté que nous portassions les regards, Cafos paroïssoit inabordable. Un habitant aperçut notre embarras. Il descendit du village, en nous indiquant, avec un mouchoir, le lieu vers lequel nous devons diriger notre course. Nous y parvinmes, après avoir côtoyé le rivage l'espace d'une lieue. En cet endroit, le terrain s'abaisse & forme un vallon, à l'extrémité duquel on a creusé un petit bassin propre à recevoir des bateaux. L'entrée n'a que douze pieds de largeur & est d'un très-difficile accès. Il faut passer droit au milieu avec beaucoup de justesse. Si la barque touche les bords composés de rocs anguleux, elle court risque de voler en éclats. Ajoutez à cela que, lorsque nous nous présentâmes devant l'ou-

verture, une houle violente y refouloit. Le Casiote appella un de ses compatriotes, ils se mirent chacun d'un côté, & nous firent signe de forcer de rames. Au moment où la Chaloupe entroit dans la passe dangereuse, ils l'empêcherent avec de longues perches, de heurter contre les rochers, & la conduisirent dans le port. Ce passage est le seul, par où l'on puisse descendre dans l'Isle. Les habitans pourroient l'élargir, mais ils aiment mieux courir quelques dangers, & avoir moins à craindre de leurs ennemis.

Le Casiote, qui nous avoit enseigné le port, nous invita poliment à monter au village. Nous le suivîmes avec plaisir. J'étois habillé à la françoise, portant épée, chapeau & tout l'habillement national. La nouvelle se répandit bientôt qu'il arrivoit des étrangers. Les femmes, les enfans sortirent de leurs maisons, & vinrent nous attendre au haut de la colline. Elles montroient beaucoup de curiosité, & nous examinoient avec attention. Lorsque nous passâmes devant elles, toutes baissèrent modestement les yeux. Parmi la foule, il s'en trouvoit de très-jolies. Quelques-unes nous saluerent, en nous souhaitant le bon jour, & en nous disant : soyez les bien arrivés. Nous leur répondîmes à l'orientale : que ce jour soit heureux pour vous & pour vos hôtes !

Le guide, qui nous avoit amenés, étoit un des principaux habitans de l'Isle. Il me pressa d'entrer chez lui, & m'introduisit dans une salle,

qui, sans être magnifiquement meublée, annonçoit par-tout la propreté & l'aifance. Un fopha régnoit à l'entour. Il me fit affeoir fur une estrade élevée, & se plaça au bas, tandis que l'on préparoit le déjeûner. Bientôt fon épouse & fa fille parurent, portant à la main des œufs frais, des figues & du raifin. La jeune Cafote rougiffoit devant un étranger, qui, fans doute, lui paroiffoit vêtu d'une manière extraordinaire. Tandis que nous déjeûnions de bon appétit, & que mon hôte me verfoit d'excellent vin dans un large verre, la plupart des femmes du village vinrent lui faire vifite, nous faluerent, & s'affirent fans façon autour de l'appartement. La curiosité les conduifoit. Elles commencerent bientôt à chuchoter enfemble, & à détailler toutes les parties du vêtement françois. Rarement il aborde des Européens dans cette Ifle folitaire. Des yeux accoutumés à voir des têtes rafes entourées d'un chale, de longues robes relevées d'une ceinture, des mentons barbus, regardoient, avec étonnement, de longs cheveux treffés, un vifage fans mouftache, un chapeau cornu, & des habits courts qui ne descendent qu'au genou. Ce contrafte paroiffoit les frapper beaucoup. Le fourire qui échappoit quelquefois de leurs lèvres, annonçoit vraisemblablement des remarques plaifantes. De mon côté, je ne les obfervois pas avec moins de plaifir. Je diftinguai fur-tout deux jeunes perfonnes, qui auroient été belles, même à Paris.

La moins grande avoit des yeux pleins de feu , couronnés de fourcils noirs également arqués. Son teint étoit un peu brun , mais très-animé. Ses joues gracieusement arrondies , se couvroient à chaque instant de roses nouvelles. Sa bouche mignonne sembloit faite pour dire des choses charmantes. Quand elle sourioit , des dents blanches comme la neige contraisoient agréablement avec le vermillon de ses lèvres. Elle paroissoit pétiller d'esprit. Une vivacité brillante animoit tous ses traits. Des cheveux d'ébène attachés au sommet de sa tête , retomboient négligemment sur un col qui unissoit l'éclat & le poli de l'ivoire. Ce col moulé par la Nature , se prolongeoit mollement avec de belles proportions , & formoit , en s'arrondissant , une gorge superbe. Un corset sans manches , s'entr'ouvrant vers le haut , en laissoit entrevoir les contours voluptueux. Une robe d'un coton très-fin , & d'une blancheur éclatante , descendoit jusqu'à ses talons. Elle étoit liférée d'une bordure de pourpre large de quatre doigts , & artistement brodée. Une ceinture la ferroit mollement , & flottoit à l'entour. Telle étoit cette jeune Grecque qui fixoit mon attention.

La seconde lui disputoit la palme. Sa taille avoit plus d'élégance , son port plus de noblesse. Ses yeux brilloient d'une douce langueur , & respiroient la volupté. De longues paupières modestement baissées , en voiloient l'éclat , comme si elle eût craint de trahir les secrets de son ame. Son

teint avoit plus de blancheur ; ses joues moins colorées , paroïssent un lys légèrement teint en rose. Ses traits sans être aussi faillants , offroient plus de régularité. C'étoit un assemblage de proportions merveilleuses. Au premier coup-d'œil , on la croyoit moins belle. En la considérant , la perfection de cet ensemble ravissoit d'admiration. La vue de la première inspiroit la gaieté. On ne pouvoit la regarder sans plaisir. Celle-ci frappoit moins d'abord , mais quand on l'avoit fixée , un attrait irrésistible attachoit à sa personne , & le cœur recevoit des impressions profondes.

Toutes les femmes , qui nous honoroient de leur présence , étoient semblablement vêtues. Toutes portoient le corset , la ceinture , la longue robe de coton. La seule différence consistoit dans la broderie , qui varioit suivant les goûts , & dans la manière d'attacher les cheveux. Les unes les laissoient flotter sur leurs épaules en une ou plusieurs tresses ; les autres les attachoient au sommet de la tête , & ils retomboient sur le col. Celles dont je vous ai offert la peinture , ne sont pas les seules qui me parussent jolies , mais elles m'ont frappé davantage. Peut-être penserez-vous , Madame , qu'après les tristes spectacles qui ont affligé mes regards , mon imagination s'est enflammée à la vue de ces jeunes personnes , & que j'ai pris plaisir à les embellir. Cela est possible. Mais au moins l'illusion a duré quelque tems. J'ai passé huit jours dans l'Isle , & je ne voudrois pas chan-  
ger

per un seul trait aux tableaux que je vous ai offerts. J'ai peint ce que j'ai vu, ce que j'ai senti. Je vous avouerai que ma surprise a égalé ma joie. Je m'attendois à trouver sur ce rocher de malheureux esclaves gémissans sous le despotisme des Turcs, & j'y ai vu une peuplade gaie, heureuse & libre au milieu de leur empire. Mais revenons à nos Belles.

Lorsque le déjeuner a été fini, elles se sont retirées. Mon Hôte m'a conduit dans un autre appartement, & pour me donner de la confiance dans les Cassiotes, & surtout dans sa personne, il a tiré d'un coffre un certificat signé par deux Capitaines Provençaux, & m'a prié de le lire.

L'un disoit: „ François, que la tempête jettera „ dans cette Isle, fiez-vous à ses habitans. J'ai „ fait naufrage sur ces rochers, & ils m'ont „ fourni tous les secours que des hommes se „ doivent dans un semblable malheur.”

L'autre disoit: „ j'avertis mes compatriotes „ que le hasard fera aborder dans l'Isle du Gaze, „ d'être sur leurs gardes, & de se défier des „ habitans. Ce sont des frippons, des voleurs, „ & les étrangers ont tout à craindre de leur „ méchanceté.”

Je remis ce singulier écrit à mon Hôte d'un air satisfait, & lui dis que je n'avois pas besoin de ces témoignages pour croire à son honnêteté. Il le ferra précieusement, croyant posséder un trésor, & cette assurance me fit bien juger de lui. Il est

vrai qu'il en ignoroit le contenu , & que le second Capitaine l'avoit trompé. Je ne voulus pas détruire une erreur qui lui paroïssoit chère. D'ailleurs ce certificat ne pouvoit qu'occasionner une défiance utile à ceux qui le liroient. Pour moi, je m'en tins au premier témoignage, & continuai de vivre familièrement avec les Castotes. Ma seule précaution fut de ne paroître au milieu d'eux, que suivi d'un domestique, & bien armé. Ces soins étoient inutiles. Je n'éprouvai, de leur part, que de bons traitemens.

Desirant connoître l'Isle, je partis du village, & dirigeai ma course vers la plus haute montagne. J'y parvins après une heure de marche. On découvre de-là Carpatho, qui paroît fort peu éloignée, & dont la côte se prolonge de l'est à l'ouest. En face du village, trois îlots situés à l'orient, à l'occident & au nord, forment cette rade immense, où nous étions mouillés. Ils sont incultes, & ne produisent que des broussailles. Au-dessous de la hauteur où j'observois, est une petite chapelle entourée de quelques figuiers. De cet endroit part une chaîne de collines, qui, se recourbant en demi-cercle, laissent au milieu une plaine d'une lieue de circuit. Elle a été défrichée par les habitans, avec des peines infinies. Ils en ont arraché des quartiers de rocher, & des monceaux de pierres qui forment des murs de clôture. Tout cet espace est divisé en compartimens partagés entre les Castotes. Ils y sement de l'orge & de

blé au commencement de la saison pluvieuse, qui dure depuis Octobre jusqu'en Février. Les pluies ne sont pas continuelles, mais il n'en tombe que pendant ces mois. Le reste de l'année, l'air est pur & serein. Tous les jours y sont beaux, toutes les nuits étoilées. Les vents de mer y temperent les chaleurs, & sous un si beau ciel, on jouit d'une température délicieuse, & d'une santé presque inaltérable. La pente des côteaux est couverte de vignobles, qui donnent un vin fort agréable. J'admiraï comment ces industrieux colons avoient pu cultiver des rochers, à peine recouverts de quelques pouces de terre, & je me réjouissois en songeant qu'ils étoient payés de leurs travaux, & que l'Isle fournissoit à leur subsistance.

Lorsque j'eus satisfait ma curiosité, je revins à mon Hôtel. On m'attendoit pour dîner. Une poule au riz, des œufs frais, des pigeons excellens, du fromage & de bon vin, me dédommèrent des mauvais repas que j'avois faits à bord. Les hommes dînèrent ensemble, assis en rond sur le tapis. Les femmes étoient dans un appartement séparé. C'est l'usage, & quoiqu'il ne fût pas du goût François, il falloit s'y soumettre. Vers la fin du repas, on fit passer la coupe de main en main. On but à mon bon voyage, & je bus à la prospérité des Castotes. La gaieté s'emparoit des convives, lorsqu'un bruit d'instrumens nous fit lever de table.

Une vingtaine de jeunes filles, toutes vêtues

en blanc, la robe flottante, les cheveux tressés, entrèrent dans l'appartement. Elles conduisoient un jeune homme qui jouoit de la lyre, & s'accompagnoit de la voix. Plusieurs avoient des graces, toutes de la fraîcheur, & quelques-unes le disputoient aux deux belles dont je vous ai entretenu. Je vous avouerai, Madame, que ce coup-d'œil me parut charmant. La parure uniforme de ces Nymphes, la modestie qui relevoit leurs charmes, la pudeur qui brilloit sur leur front, leur enjouement modéré par la décence, tout cela me fit croire que j'étois transporté dans l'Isle de Calipso. Elles commencerent à se ranger en rond, & m'inviterent à danser. Je ne me fis point prier. Le cercle que nous formâmes, est singulier par la manière dont il est entrelacé. Le danseur ne donne point la main aux deux personnes qui sont les plus près de lui, mais aux deux suivantes, de sorte que l'on a les bras croisés devant, & derrière ses voisins, qui se trouvent enlacés dans les anneaux d'une double chaîne. Cet entrelacement n'est pas sans plaisir, & l'on doit sentir pourquoi. Au milieu du rond, se tenoit le Musicien. Il jouoit & chantoit en même tems. Tout le monde suivoit exactement la mesure, soit en avançant, soit en reculant, ou en tournant autour de lui. Pour moi, je me laissois conduire, & mon esprit étoit moins occupé de la danse, que des personnes qui la composoient.

Le lendemain je parcourus le village; il est

composé d'une centaine de maisons habitées chacune par une famille. Toutes sont construites en pierre, & solidement bâties. Elles contiennent ordinairement deux ou trois salles basses, avec un couple de chambres au-dessus; chacune a son four & sa citerne taillée dans le roc à la pointe du ciseau. On les remplit pendant la saison pluvieuse, & l'eau s'y conserve pure & limpide. Outre cela, cent pas au-dessous de l'habitation on trouve une belle source, qui coule toute l'année.

J'entrai dans plusieurs maisons, où je trouvai des femmes occupées à filer, à broder, & d'autres à faire ces belles toiles dont elles se vêtissent. Leurs métiers sont petits, mais bien entendus. Elles travaillent avec beaucoup d'adresse. Partout je vis l'activité, l'industrie, & une propreté charmante; ayant été favorablement accueilli par quelques-unes de mes danseuses, je liai conversation avec elles, & leur demandai pourquoi on voyoit tant de jolies personnes dans leur Isle & si peu d'hommes (je n'en avois rencontré que cinq ou six): elles me répondirent que pendant le printems, l'été, & une partie de l'automne, les castotes naviguoient. „ Ils commercent, ajoutent-elles, dans l'Archipel, viennent de tems en tems apporter les provisions dont leurs familles ont besoin, mais ils ne passent que l'hiver avec elles. Ils ensèment les campagnes au mois de Novembre, font la récolte en Mars, & aussitôt après ils retournent en mer.

„ Les productions que l'Isle fournit n'étant pas  
„ assez abondantes pour nourrir ses habitans, ils  
„ sont forcés d'en tirer d'ailleurs. Avec ce secours,  
„ si nous ne sommes pas riches, au moins nous  
„ vivons dans une douce médiocrité. Les garçons  
„ accompagnent leurs peres & deviennent marins.  
„ Durant leur absence, nous filons le coton que  
„ vous voyez, & nous tissons une partie de leurs  
„ vêtemens & des nôtres.”

Pendant mes visites, j'admirois l'ordre & la sagesse de cette petite république, la paix & l'union qui règnent entre ses membres, & sur-tout cette joie douce, ce contentement qui paroissent sur leurs visages : heureux peuple, me disois-je : l'ambition & l'intrigue ne troublent point ta tranquillité ! la soif de l'or n'a point corrompu tes mœurs ! les querelles, les dissentions, les crimes dont elle remplit la terre, te sont inconnus. On ne voit point dans ton Isle le citoyen enorgueilli de ses titres ou de ses richesses, fouler aux pieds son humble compatriote. On n'y voit point un bas-valet encenser les vices de son maître. L'homme y est égal à l'homme ; le castote ne rougit ni ne s'abaisse devant le castote. Le respect & l'estime mutuelle les unissent ; les plaisirs purs que la Nature offre à tous les mortels sont leurs jouissances ; la médiocrité & l'égalité forment les bases durables de leur bonheur.

Cependant pour la vérité de l'histoire, je suis obligé de convenir qu'ayant eu des entretiens par-

ticuliers avec quelques-unes de ces jolies castotes, je leur fis un portrait flatteur du sort des françoises. Je les représentai élégamment vêtues, souvent couvertes d'or, de soie, & de diamans, portées dans des chars superbes, volant de fêtes en fêtes, de spectacles en spectacles, entourées d'adorateurs qui ne songeoient qu'à leur plaire, uniquement occupées de leurs plaisirs, & passant sans cesse à de nouvelles jouissances. Je ne leur avois point que les roses d'une vie si délicieuse. Elles en parurent enchantées, soupirerent sur elles-mêmes, regarderent leur Isle en pitié, & auroient voulu se voir tout-à-coop transportées en France: tant le cœur humain est porté à quitter le bonheur dont il jouit, pour se livrer aux brillantes chimères que l'imagination lui présente.

Un autre jour, je visitai deux sœurs qu'on disoit très-aimables. La tristesse régnoit dans leur maison; au milieu de leurs occupations, elles laissoient échapper des soupirs. L'ainée, âgée d'environ dix-huit ans, étoit grande, bien faite & d'une figure très-intéressante. Elle ne s'étoit point trouvée au bal; une mélancolie profonde voiloit sa beauté; le coloris de ses joues étoit presque effacé; une flamme mourante brilloit dans ses regards; des larmes échappoient à travers ses longues paupières: qu'elle étoit touchante! Sa jeune sœur partageoit sa douleur & ressembloit à la fleur qui placée à l'ombre n'est point réchauffée par les doux rayons du soleil, & languit à son aurore.

J'aurois voulu consoler ces belles affligées, mais je n'avois aucun droit sur leur cœur, & ne pouvois leur inspirer en si peu de tems assez d'intérêt pour mériter d'essuyer leurs pleurs. Je fus que l'une d'elles venoit de perdre l'époux qu'elle aimoit. On disoit que c'étoit le plus beau couple de l'Isle, que l'amour les avoit unis, & qu'après un mois de mariage l'infortuné jeune homme avoit fait naufrage. „ La mer, ajoutoit-on, l'a dévoré „ en naissant, car il n'avoit pas atteint sa ving- „ tième année. La cadette tendrement attachée à „ sa sœur, pleure avec elle. Ce n'est pas le seul „ chagrin qui l'occupe; elle a seize ans & elle „ n'est pas mariée, & dans ce pays les hommes „ sont rares; la mer en consomme une grande „ partie. Aussi plusieurs de filles restent sans époux.”

Ce raisonnement m'a expliqué pourquoi à Candie & dans plusieurs villes, on trouve des castotes qui se font volontairement expatriées. Ces jeunes personnes n'ayant ni patrons, ni parens, ni amis, sont obligées de servir; leur innocence court de grands dangers; souvent entraînés par l'exemple, ou séduites par de riches négocians, elles menent une vie licencieuse. J'en ai vu plusieurs qui avoient oublié les mœurs de leur patrie; elles avoient perdu cette ingénuité, cette candeur qui fait le charme de leurs compatriotes.

Pendant mon séjour à Cafos, il arriva une barque chargée de riz, de melons, de grenades & de fruits divers. Presque toutes les femmes des-  
cend-

cendirent la montagne; elles vinrent avec empressement recevoir, les unes un époux, les autres un pere; celle-là un frere, un ami. Je n'ai jamais vu mieux exprimer le plaisir, la tendresse; elles les embrassoient avec transport; les serroient dans leurs bras, & bénissoient le ciel qui les rendoit à leurs vœux. Tous les signes de la joie, toutes les expressions de l'amour, étoient prodiguées de part & d'autre. Ce spectacle étoit vraiment attendrissant. Voilà, dis-je en moi-même, les anciens Grecs! voilà leur imagination vive toujours prête à s'enflammer! voilà cette sensibilité exquise qui les distingua de tous les peuples de la terre! ce rocher les a sauvés du joug des Turcs, & ils ont conservé leur antique caractère.

L'après-dîner de ce jour mémorable fut consacré au plaisir. Le Capitaine castote donna un petit bal. Je m'y rendis à son invitation. La salle étoit entourée de danseuses: les cheveux étoient parfumés; on avoit mis les plus jolis corsets, les ceintures les mieux brodées, les robes les plus blanches. On forma diverses rondes, les bras enlacés à la manière accoutumée. Deux lyres, & des chanteurs placés sur une estrade animoient les mouvemens; la gaieté brilloit dans tous les yeux; les jeunes gens qui venoient d'arriver, s'étoient placés près de leurs compagnes ou de leurs amantes; ils les entouroient de leurs bras en dansant; ils sentoient les battemens de leur cœur; aussi la joie paroissoit sur tous les visages: les jeunes

grecques, le regard baissé, la laissoient moins éclater, mais leur rougeur, la palpitation de leur sein annonçoient qu'elles se trouvoient auprès d'objets chéris; que ce simple divertissement caufoit de plaisir! chaque mouvement étoit une jouissance; nos danses recherchées ont infiniment plus de grace, d'élégance, de majesté; mais qu'elles sont froides auprès de cette simple ronde! Dans les unes la vanité seule jouit, dans l'autre le cœur y parle au cœur, par un regard, un sourire, & sur-tout par le toucher. La sage Nature a mis le bonheur en nous-mêmes. Le riche croit l'arrêter au sein des compagnies brillantes qu'il rassemble, en étalant le faste & la magnificence, il veut l'acheter avec de l'or; ignore-t-il donc que le bonheur fuit la pompe importune, que ce Dieu volontaire se communique de lui-même, & qu'il ne se vend pas?

Les vents d'ouest nous ont retenus pendant huit jours dans la rade de Casos, & j'ai remercié le ciel de leur persévérance. J'ai parcouru des contrées, auxquelles la Nature libérale prodiguoit tous ses trésors; j'en ai vu d'autres où des tyrans la forçoient à garder ses bienfaits, & par-tout j'ai rencontré des peuples malheureux, non par leur faute, non par la stérilité du sol, mais par le crime du gouvernement auquel ils sont soumis. Au milieu des esclaves courbés sous le joug des Ottomans, j'ai trouvé un rocher de trois lieues de circuit, où le Turc n'ose aborder, & où vit

une peuplade fortunée. Là chaque père de famille est souverain dans sa maison ; il juge les différends qui y naissent, & ses arrêts sont des loix ; ils ne fauroient être injustes ; c'est la tendresse paternelle qui les prononce. Lorsqu'il s'éleve quelques débats entre les hommes, les Papas & les vieillards s'assemblent & les terminent ; ils sont très-rares parmi des citoyens qui sont tous égaux, & qui ne connoissent ni la pauvreté ni les richesses ; tous les membres de cette petite société sont occupés. J'ai vu les plus jolies personnes descendre dans la vallée, & laver, comme aux jours d'Homère, leur linge à la fontaine qui y coule ; cette occupation ne les humilioit point, elles égayoient leurs travaux par des chansons. Ce n'est que dans les pays où le riche peut acheter les bras du pauvre, qu'il rougit d'employer les siens.

Les voyageurs qui ont observé les Grecs soumis aux Ottomans, leur reprochent avec raison la fourberie, la perfidie & la bassesse. Ces vices ne sont point inhérens à leur nature, ils les doivent à la servitude où ils vivent. Les habitans de Casos sont Grecs ; un rayon de liberté les éclaire ; ils ont de l'industrie, de la bonne foi, de la sensibilité & des mœurs. Envoyez-leur un Cadi, un Mouevelli, un Pacha, ils deviendront aussi fourbes, aussi corrompus que le reste de leur nation. De cette observation résulte une vérité constante, qui devrait servir de base à toute administration. En général, l'homme est bon en proportion de sa

qu'il conserve de ses droits naturels, la liberté, la propriété; à mesure qu'on les lui ravit, il se détériore. J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E X V I I .

A Candie.

A. M. L. M.

N O T R E R E L A C H E dans la rade de Cafos est finie. Le Capitaine impatient de partir, a levé l'ancre au premier beau tems. Il semble qu'ennuyé de le trouver sur les mers, le vent cette fois ait voulu le conduire à sa destination; il a soufflé droit en poupe & l'a poussé rapidement vers *Standié*; dans moins d'un jour nous avons dépassé la pointe de l'île, & sommes venus mouiller dans le port. Il étoit tems d'arriver. A peine avoit-on jetté l'ancre, que le vent d'ouest a repris son empire, & que la mer est devenue furieuse. Un quart-d'heure plus tard nous retournions à Cafos, dont le souvenir restera long-tems gravé dans ma mémoire.

*Dia*, aujourd'hui *Standié*, est éloignée de quatre lieues de la ville de Candie; elle est absolument stérile; on n'y trouve ni village, ni habitans; les ronces, les buissons, les broussailles qui tapissent les rochers, servent de pâture aux

chèvres sauvages qui y sont en grand nombre. Elles courent avec tant de vitesse à-travers les précipices , qu'il est presque impossible de les approcher. Nous leur avons donné la chasse plusieurs fois sans aucun succès.

Standié a trois ports , où abordent les vaisseaux chargés pour Candie. Du sommet de la montagne nous découvrions la ville , mais la mer étoit si mauvaise qu'aucun bateau n'osoit sortir pour nous tirer de cette prison ; cependant le second jour de notre arrivée un Turc intrépide nous a abordés dans un petit canot ; il nous a dit qu'on attendoit depuis long-tems notre navire , qu'on l'avoit déjà vu louvoyer dans ces parages , & qu'on craignoit qu'il ne fût péri. Le gros tems continuoit toujours & nous retenoit sur les rochers déserts de Standié. Enfin le quatrième jour , une barque nous est venu prendre & nous a conduits à la capitale , environ deux mois après notre départ d'Alexandrie. J'ai l'honneur d'être , &c.

## L E T T R E XVIII.

A Candier.

A. M. L. M.

**T**OUTES LES FOIS, Madame, qu'entraîné par le desir de connoître, le curieux veut remon-

ter à l'origine des nations anciennes, la mythologie vient arrêter ses recherches, en lui présentant des dieux & des héros la plupart emblématiques. Leur histoire fabuleuse précède celle de tous les peuples célèbres; elle est moins intéressante pour nous, qui, avec bien des travaux, ne pouvons que conjecturer la vérité à travers le voile des allégories; mais elle avoit un intérêt puissant pour les Anciens. Si le peuple n'y voyoit qu'une théologie sacrée, à laquelle il étoit obligé de soumettre sa raison, les philosophes initiés à ses mystères, y reconnoissoient les opinions des Savans sur la formation de l'Univers, l'Astronomie, la Physique & l'Histoire naturelle.

Avant que nous parcourions l'Isle de Candie, souffrez, Madame, que nous visitions l'ancienne Crète. Les connoissances qu'elle nous procurera, éclaireront nos pas pendant le voyage, & serviront à expliquer nombre de faits dont l'origine sans cela nous seroit inconnue. Ce n'est qu'en rapprochant le passé du présent, que nous pourrons concevoir une idée juste de cette contrée fameuse. Je fais, Madame, que c'est presque un ridicule de parler des Anciens; qu'il faut, ou les élever jusqu'aux nues ou les déprimer à l'excès; mais la raison tient un juste milieu, & pèse les actions des hommes dans une égale balance; elle ne fait acception ni des siècles ni des personnes, & admire ou condamne avec impartialité ce qui mérite les éloges ou le blâme.

Les Mythologiftes Crétois, cités par Diodore de Sicile (a), difent que les premiers habitans de leur Ifle, furent les Daçtyles Idéens, qui vivoient autour du Mont-Ida (b); on les regarda comme des magiciens, parce qu'ils poffédoient diverfes connoiffances, & fur-tout la science des myftères facrés (c). Orphée, qui fe rendit fi célèbre dans la poëfie & la mufique, fut leur difciple. Ils découvrirent l'ufage du feu, du fer & du cuivre. & trouverent l'art de travailler ces métaux dans le mont Bérécynthe, près d'Aptere (d). Ces découvertes précieufes leur méritèrent les

(a) Diodore de Sicile, l. 5.

(b) D'autres Ecrivains les font venir du Mont-Ida de Phrygie. Ils ne s'accordent point fur le nom de Daçtyles. Dionnède, le Grammairien, dit qu'il leur fut donné à caufe de l'art avec lequel ils remuoient leurs doigts, ou parce qu'ils inventerent les fons cadencés du Daçtyle, ou parce qu'ils étoient au nombre de dix, &c.

(c) Dans l'antiquité, le nom de Magicien n'étoit point odieux. Il n'emportoit point avec lui l'idée de fourberie & de charlatanifme qui depuis lui a été imprimée. On appelloit ainfi ceux qui, instruits des myftères facrés, connoiffoient le fens des allégories, & qui voyoient des découvertes phyfiques cachées fous l'emblème de la fable. Les Telchins, à Rhodes, les Daçtyles, en Crète, les Prêtres d'Egypte, & Moïfe lui-même, paffoient pour des Magiciens.

(d) Strabon, qui fait paffer les Telchins de Crète dans l'Ifle de Rhodes, dit qu'ils y apporterent les premiers l'art de travailler les métaux.

honneurs divins. L'un d'eux, appelé Herculé, se rendit fameux par son courage & ses grandes actions. Il institua les jeux olympiques, & ce n'est que par une équivoque de nom que la postérité attribua cette institution au fils d'Alcmène, qui, à la vérité, marcha sur les traces de son prédécesseur, & s'immortalisa comme lui.

(e) Les Dactyles Idéens donnerent naissance aux Curètes. Ceux-ci habiterent d'abord les forêts & les antres des montagnes. Dans la suite, ils établirent la vie domestique, & contribuèrent par leurs institutions, à civiliser les hommes. Ils leur enseignèrent à rassembler des troupeaux de moutons, à dompter la férocité des animaux sauvages pour les faire servir à leurs besoins, à profiter du travail des abeilles, en les réunissant dans des ruches. Ils leur apprirent l'usage de l'arc, & les formerent à la chasse. Ils forgerent l'épée, & furent les inventeurs des danses militaires. Le bruit qu'ils faisoient en dansant armés, empêcha Saturne d'entendre les cris de Jupiter, dont Rhéa leur avoit confié l'éducation. Ce fut dans un antre du Mont-Ida qu'ils éleverent ce Dieu avec le secours des Nymphes, le lait de la chèvre Amalthee (f), & le miel des abeilles.

---

(e) D'autres les regardent comme enfans de la terre. Strabon dit qu'on leur donna le nom de Curètes à cause du soin qu'ils prirent de la jeunesse de Jupiter, *livre 10* :

(f) *Laïance, livre premier, ch. 22*, - dit : „ Didyme

Ici la Mythologie crétoise place la naissance des Titans, leur habitation près de Cnosse, où l'on voyoit le palais de Rhéa, leurs courses par toute la terre, leur guerre contre Ammon, & sa défense par Bacchus, les noces de Jupiter & de Junon, célébrées près du fleuve Therène en Crète, les Dieux, les Déeses, les Héros auxquels ils donnerent le jour.

Les plus illustres de ces héros furent Minos & Rhadamante. (g) On les dit fils de Jupiter & d'Europe transportée dans l'Isle sur un taureau. Minos, devenu Roi, bâtit plusieurs villes, dont les plus considérables sont Cnosse sur la côte qui regarde l'Asie, Phœstus sur le rivage du midi, & Cydon vers l'occident, en face du Peloponèse. Il donna à ses sujets les loix admirables qu'il feignit avoir reçues de Jupiter, son pere, dans la grotte du Mont Ida.

Rhadamanthe se distingua par la souveraine équité de ses jugemens, & par les châtimens irrémisibles dont il punissoit les impies & les malfaiteurs. Il tenoit sous sa domination de grandes

---

„ raconte que Mélissée, Roi de Crète, fut le premier  
 „ qui sacrifia aux Dieux; qu'il introduisit des rites nou-  
 „ veaux & la pompe des cérémonies; qu'il eut deux  
 „ filles, Amalthée & Mélisse, & qu'elles nourrirent  
 „ Jupiter, enfant, de lait de chèvre & de miel.”  
 Voilà peut-être ce qui a fait dire aux Poëtes que la  
 chèvre Amalthée avoit nourri Jupiter.

(g) Diodore de Sicile, l. 5.

Isles, & presque toutes les côtes de l'Asie qui s'étoient données à lui sur la réputation de sa probité. Les Mythologistes l'ont établi juge des enfers; pour prononcer sur le sort des bons & des méchans. Ils lui ont décerné les mêmes honneurs qu'à Minos, le plus juste des Rois (h).

Jusqu'ici j'ai suivi les traditions crétoises rapportées par Diodore; mais les Historiens ne s'accordent point entre eux. Il existe une foule d'opinions diverses sur les premiers habitans de Crète. (i) Strabon, qui les a savamment discutées, dit après plusieurs pages: „ Je n'aime point les „ fables, cependant j'ai donné de longs détails „ sur celles-ci, parce qu'elles tiennent à la théo- „ logie. Toute dissertation sur les dieux doit „ peser les opinions antiques, & les distinguer „ de la fable. Les anciens se plurent à couvrir „ d'un voile leurs connoissances sur la Nature. „ Il n'est pas possible d'expliquer toutes leurs „ énigmes. Mais, en exposant au grand jour les „ allégories nombreuses qu'ils nous ont laissées, „ en examinant avec attention leurs rapports, „ leurs différences, l'esprit peut, à l'aide de „ la comparaison, découvrir la vérité.”

---

(h) Rhadamante étoit un homme juste, instruit par Minos, non pas dans l'art entier de régner, mais dans la partie du ministère royal qui regarde la justice; ce qui lui fit donner le nom de Juge équitable. *Platon, sur Minos.*

(i) *Strabon, livre 10.*

Quittons la Mythologie, & recherchons ce que l'histoire nous a laissé de moins incertain sur les divers peuples de Crète. Cette Isle célèbre reçut son nom de Crès, le premier de ses Rois (k). Il étoit l'auteur de plusieurs découvertes utiles, qui avoient contribué au bonheur de ses peuples (l). Animés par la reconnoissance, ils voulurent conserver le souvenir de ses bienfaits, & immortaliser son nom, en le donnant à l'Isle (m).

(n) Pour distinguer les vrais Crétois des étrangers, on les appella Eteocrètes. Une foule de peuplades vinrent s'établir dans l'Isle, de toutes les parties de la Grèce. La beauté de son climat, la fertilité de son terroir les invitoient à y former des habitations. Les Lacédémoniens, les Argiens, les

(k) *Eusèbe in Chro.* Crès Indigène fut le premier qui régna en Crète, & qui lui donna son nom. On dit qu'il fut un des Curètes qui cachèrent Jupiter.

*Isidore Orig. l. 14, ch. 6.* Cette Isle appelée Crète, du nom d'un certain Crètes, un de ses habitans.

*Cedrenus.* Crète reçut son nom de Crètes, qui en fut Roi, & la gouverna.

(l) *Diodore de Sicile, l. 5.*

(m) Etienne de Byfance, qui rapporte les opinions des Anciens au sujet de cette Isle, dit qu'elle reçut son nom de *Cores*, ou de *Crète*, fils de Jupiter & de la Nympe *Ida*, ou de *Creta*, une des Hespérides, &c. Mais il ajoute qu'il vaut mieux faire dériver ce nom de *Crès*, un de ses habitans. Elle eut beaucoup d'autres noms, qu'il seroit inutile de détailler ici.

(n) *Eusebius, sur l'Iliado.*

Athéniens furent les principaux peuples qui y conduisirent des colonies (o). C'est ce qui fait dire à Homère: (p) „ Crète est une grande Isle au milieu d'une mer orageuse. Le sol y est gras & abondant. Elle contient un peuple innombrable. Cent villes la-décorent. Ses habitans parlent des langues diverses. On y trouve des Achéens, des Etéocrètes courageux, des Cydoniens, des Doriens & des divins Pelasges.” Les Etéocrètes occupoient la partie méridionale; ils y avoient fondé la ville de Præsus, & élevé un temple à Jupiter Dictoé (q).

Crès ne fut pas le seul Monarque qui gouverna l'Isle de Crète. Il eut des successeurs. L'Histoire est stérile à leur sujet. Elle a simplement conservé les noms de quelques-uns de ces Rois, & un petit nombre de faits, mêlés de fables, arrivés sous l'empire des autres. (r) Parmi ces Souverains,

(o) Scylax in Periplo. Dicaarchus de yta Græcia.

(p) Odissee, livre 19.

(q) Strabon, livre 10.

(r) Voici les noms de ces Rois, tels que Murtius les a rassemblés dans une savante Dissertation sur l'Isle de Crète:

JUPITER, premier.

CRÈS, Celui qui donna son nom à l'Isle.

AMMON, } Qui, après avoir régné en Libye, vint en Crète, & épousa la fille de Crès. C'est lui que Bacchus défendit contre les Titans.

MÉLISSÉZ, Dont les filles-nourrirent Jupiter.

on trouve deux Jupiter, deux Minos. Cependant la plupart des Ecrivains les confondent, & attribuent à un seul des actions qui devraient être partagées entre chacun d'eux. Cette réflexion regarde surtout Minos, que l'antiquité a jugé le plus sage des Législateurs. La place qu'elle lui a assigné dans les enfers, est un témoignage non

- JUPITER 2d. } Celui qui fut élevé par les Curètes. Il se  
 trouve ici une grande lacune.
- CECROPS.
- CYDON.
- APTÈRE, } Qui bâtit la Ville de ce nom.
- LAPÈS,
- TEUTAMUS, } Il s'empara de l'Isle avec les Doliens &  
 les Pélasgiens.
- ASTÉRIUS, } Il épousa Europe, enlevée par Jupiter, &  
 adopta ses enfans.
- MINOS 1er. } Fils adoptif d'Astérius, mort sans enfans.  
 Il épousa Itone, fille de Lycaste, & eut  
 d'elle Lycaste.
- LYCASTE, } Il épousa Ida, fille d'un Coribante, & eut  
 d'elle Minos second.
- MINOS 2d. } Il épousa Pasiphaé, fille du Soleil. Il eut  
 d'autres épouses & plusieurs enfans.
- DEUCALION, } Fils & successeur du second Minos, &  
 différent du fils de Prométhée. Il épousa  
 Phædre, sœur de Thésée.
- CATRÉE, } Frere de Deucalion. Il bâtit la ville de  
 Catrée.
- IDOMÉNÉE, } Petit-Fils de Minos. Il conduisit, de con-  
 cert avec Méridon, 80 vaisseaux au siège  
 de Troye. Ici finit cette liste incomplète.

équivoque de la réputation glorieuse qu'il s'étoit acquise par sa justice. Ce n'est pas sans raison, dit Platon, que la Grèce a adopté les loix de Crète, puisqu'elles sont fondées sur des bases solides, qu'elles rendent heureux, & comblent de biens les peuples qui leur sont soumis (f). Une de ces loix étoit conçue en ces termes: *que jamais les Crétois ne boivent entre eux jusqu'à l'ivresse*. La suivante étoit bien propre à arrêter l'effervescence présumptueuse de la jeunesse (t). „ Que les jeunes gens „ ne portent point sur les loix une indiscrete „ curiosité; qu'ils n'examinent pas si le Légis- „ lateur a eu tort ou raison de les publier; qu'ils „ s'écrient d'une voix unanime; *elles sont bonnes,* „ *puisque elles viennent des Dieux*. Si quelqu'un des „ vieillards y trouve des abus à réformer, qu'il „ en parle au Magistrat, ou qu'il en raisonne „ avec ses égaux, mais jamais en présence des „ jeunes gens (u).” Ce code excellent étoit gravé sur des tables d'airain, & Talos, Ministre de Minos, parcouroit trois fois par an les villes & les bourgs pour en surveiller l'exécution (x). Le Roi de Crète, sachant que le peuple a be-

---

(f) Platon, livre premier des Loix.

(t) Platon, sur Minos.

(u) Cicéron, Tusc. l. 2, dit: les loix de Crète, données par Minos, ou Jupiter, ou comme des Poëtes le veulent, d'après son conseil, sont une source d'instruction pour la jeunesse.

(x) Platon, sur Minos.

soin du merveilleux pour croire, prétendit qu'il l'avoit reçu de Jupiter, son pere, dans la grotte du Mont-Ida. C'est ainsi que Lycurgues avant de donner ses loix, se rendit à Delphes, & publia qu'il les tenoit d'Appollon. C'est ainsi que Numa attribua les siennes à la Nymphé Egerie, & Mahomet à l'Archange Gabriel.

D'un autre côté, les anciens nous peignent Minos comme un Prince livré à ses passions, & un conquérant barbare. Amoureux de la Nymphé Dictynne, qui résistoit à ses desirs, il la poursuivit jusqu'à l'extrémité de l'Isle, & la força de se précipiter dans la mer, où elle fut sauvée par des pêcheurs qui la reçurent dans leurs filets. Il fut le premier des Grecs (y) qui parut sur la Méditerranée, à la tête d'une armée navale. Il conquit les Cyclades, en chassa les Cariens, y fonda des colonies & en donna le gouvernement à ses fils (z).

Ayant appris, tandis qu'il étoit à Paros, (a)

(y) Strabon, l. 10. Aristote Poli. l. 2. Dio. oré de Sicile, l. 5. Plîne, l 7, ch. 56.

(z) Thucydide, livre premier.

(a) Appollodore, l. 3. Il apprit la mort de son fils à Paros, tandis qu'il sacrifioit aux Graces. Il ôta la couronne de son front, & quitta la flûte. Il acheva cependant le sacrifice. Ce fut pour conserver le souvenir de cet événement, que les habitans de Paros sacrifient pendant long-tems aux Graces, sans couronne & sans flûte.

que son fils Androgée venoit d'être tué à Athènes, il déclara la guerre à Egée, & lui imposa le honteux tribut dont Thésée délivra son peuple. Il prit les armes contre Nifus, Roi de Mégare, le fit prisonnier par la trahison de sa fille Scylla, & le mit à mort, ainsi que Mégare, fils d'Hypomène, qui lui avoit apporté du secours. Dædale, contre lequel il étoit irrité, désespérant de fléchir un Prince implacable, employa toutes les ressources de son génie pour échapper à son ressentiment. Il s'enfuit en Sicile, gagna la protection du Roi Cocale, & obtint un asyle à sa cour. Valérius Flaccus (b) a peint cette fuite d'une manière brillante & pittoresque. „ C'est ainsi  
 „ que Dædale, devenu oiseau, se précipita du  
 „ Mont Ida, retentissant comme l'airain. Près  
 „ de lui voloit son compagnon avec des ailes plus  
 „ courtes. Ils sembloient un nuage nouveau qui  
 „ s'élève dans les airs. Minos voyant sa ven-  
 „ geance trompée, frémit de colere. Ses regards  
 „ se lassèrent vainement à suivre sa proie dans  
 „ l'immensité de l'espace. Les Satellites retour-  
 „ nerent à Gortyne avec leurs carquois remplis  
 „ de flèches.” Le Roi de Crète n'abandon-  
 „ noit pas ainsi sa proie. Il arma une flotte, pour-  
 „ suivit le fugitif en Sicile, (c) & périt devant les  
 „ murs de Camicun. II

---

(b) *Valerius Flaccus, livre premier.*

(c) *Hygin. fable 44. Pausanias in Achaëis.*

Il est évident que ces actions ne peuvent convenir au Monarque juste qui mérita de décider, dans les enfers, du sort éternel des bons & des méchans. On peut donc croire avec fondement que Minos, le Législateur, est différent du conquérant; que l'ancien fut celui qui s'acquît une réputation immortelle de sagesse & de justice; que le second soumit à sa puissance une grande partie des Isles de l'Archipel; mais qu'emporté par ses passions, il ternit sa gloire par la cruauté & la vengeance.

Je ne parlerai point ici, Madame, de Pasiphaé, de Thésée, d'Ariadne & du Minotaure. Leur histoire est liée à celle du Labyrinthe. Elle viendra naturellement, lorsque je ferai mention de cette prison fameuse, qui fut l'ouvrage de Dædale, & qui faillit d'être son tombeau. J'ajouterai, avant de finir cette lettre, quelques mots sur Idoménée, le dernier Roi de Crète.

Je vous ai dit, Madame, que ce Prince avoit conduit, de concert avec Mérion (d), quatre-vingts vaisseaux au secours d'Agamemnon. Homère vous a appris les exploits éclatants par lesquels il s'étoit distingué devant les murs de Troye. Avant de partir, il laissa le gouvernement de ses Etats à Leucus (e), son fils adoptif, & lui promit la main de sa fille Clisithère, s'il gouvernoit avec sagesse.

---

(d) Ce Mérion étoit fils de Molus, oncle d'Idoménée.

(e) *Quintus Smyrnæus.*

se pendant son absence. Ce jeune ambitieux ne conserva pas longtems le souvenir des bienfaits dont il avoit été comblé. S'étant fait un grand nombre de partisans, il aspira bientôt à la Couronne. Son impatience ne put attendre qu'un hymen légitime la lui mit sur la tête. Voyant que le Roi tarδοit à revenir, & se flattant peut-être qu'il périroit en combattant, il résolut de monter sur le trône. Mida, (f) épouse d'Idomenée, & la Princesse Clisithère étoient un obstacle à ses desirs. Mais l'ambition ne connoît point de frein, & foule aux pieds les loix les plus sacrées. Ce barbare ayant séduit le peuple & captivé les grands, immola dans le temple ces victimes infortunées. Lorsque Idomenée chargé de lauriers, aborda sur la côte de Crète, Leucus qui faisoit tout trembler sous sa puissance, le poursuivit à main armée, & le força de remonter sur ses vaisseaux. Je fais qu'on raconte diversément la fuite d'Idomenée. Servius (g) dit qu'il avoit promis dans une récompense, de sacrifier aux dieux le premier qui s'offriroit à ses regards, en abordant au rivage; que son fils s'étant présenté, il l'immola (h); que là peste étant survenue, les habitans regarderent ce fléau comme un effet de la vengeance divine,

(f) *Joannes Tzetzi.*

(g) *Servius, sur l'Eneide, l. 3.*

(h) Fénelon a suivi cette tradition dans l'immortel ouvrage, dont il a enrichi la France.

& chasserent ce pere homicide, qui alla fonder Salente sur la côte de Messapie (i). Cette opinion me semble dépourvue de fondement. L'histoire ne dit point qu'Idomenée eût un fils. S'il avoit eu un rejetton de son sang, pourquoi auroit-il adopté Leucus? Pourquoi lui auroit-il confié le Gouvernement de l'Isle, en lui promettant la main de sa fille? Je croirois bien plutôt qu'il apporta la peste sur ses vaisseaux, en revenant du siege de Troye, comme l'assure Hérodote (k), & que Leucus se servit adroitement de ce prétexte pour écarter de l'Isle son légitime Souverain. Au reste, il paroît que l'usurpateur ne jouit pas long-tems du fruit de ses crimes. Aussitôt après le départ d'Idomenée, on voit la Monarchie éteinte, & l'Etat devenir républicain. J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E XIX.

A M. L. M.

**I**L ME RESTE, Madame, à vous entretenir de la République de Crète, qui mérita les éloges

(i) *Virgile, Eneide, l. 3.* Le bruit se répand que le Héros Idomenée, chassé du trône de ses peres, s'étoit ensui loin de sa patrie. Idomenée de Lyctos (Ville de Crète) couvre de ses soldats les campagnes de Salente.

(k) *Hérodote, l. 7.*

de Platon, que Lycurgues prit pour modèle (a) de celle qu'il établit à Lacédémone, & qui se couvrit de gloire aux yeux de toute la Grèce. Strabon l'a jugée digne de son pinceau, & a consacré, dans son immortel ouvrage, les traits principaux qui la caractérisent. Leur singularité vous frappera sans doute. Vous trouverez une différence prodigieuse entre les principes de cette ancienne République, & ceux de la plupart des Gouvernemens actuels. Mais vous verrez avec plaisir une législation, dont l'unique but fut de faire éclore dans le cœur de l'enfance, le germe des vertus, de le développer dans l'adolescence, d'inspirer à l'homme fait, l'amour de la patrie, de la gloire, de la liberté, & de consoler la vieillesse par la considération & l'estime attachées à la

(a) „ Lycurgues s'étant retiré en Crète, rechercha  
 „ l'amitié de Thalès, Poëte & Législateur. Il apprit de  
 „ lui le rythme, dont Rhadamante & Minos s'étoient  
 „ servi pour promulguer les loix qu'ils prétendoient  
 „ avoir reçues de Jupiter. Il voyagea ensuite en Egypte,  
 „ & étudia les institutions de cette nation. Quelques-  
 „ uns ajoutent qu'il se rendit à Chio, & qu'il y con-  
 „ versa avec Homère. De retour dans sa patrie, il  
 „ trouva son neveu Charilaus sur le trône. Ce fut alors  
 „ qu'il s'occupa à former son code; mais, avant de le  
 „ publier, il alla passer quelque tems à Delphes, &  
 „ dit qu'il le tenoit d'Apollon. . . . Les loix de Lycur-  
 „ gues sont absolument semblables à celles de Crète.  
 Strabon, l. 10.

sagesse de ses conseils. Vous la trouverez occupée à former des amis tendres, des citoyens zélés, & d'excellens administrateurs. Ne pensez pas qu'elle employât beaucoup d'ordonnances pour produire ces avantages inestimables. Ils découlerent naturellement d'une seule source, l'éducation publique sagement administrée. Les exemples qu'y recevoit la jeunesse, les vertus dont elle étoit témoin, les faits mémorables dont elle entendoit le récit, les applaudissemens qui le suivoient, les distinctions accordées au courage, aux belles actions, l'opprobre imprimé au vice, voilà les seuls ressorts qu'employa le législateur Crétois, pour former une nation sensible, guerrière & vertueuse. J'ose dire que ces ressorts puisés dans la connoissance du cœur humain suffiroient pour faire fleurir les mœurs dans toute espèce d'Etat; mais les mœurs sont la chose dont les Gouvernemens s'occupent le moins. La froide politique les regarde en petit. Elle condamne la plume hardie qui ose en proclamer l'empire. Elle affecte des subsides sur leur dépravation, & au lieu de s'occuper de la prospérité des peuples, elle calcule les intérêts des Rois, leur or & leur puissance.

Le Gouvernement Crétois, aussi-tôt après la fuite d'Idomenée, devint Aristocratique. Sa forme mixte (b) étoit composée de la volonté du pea-

---

(b) *Plutarque in Diene.*

ple, & de celle des chefs. Cependant, comme les Grands occupoient les premiers emplois, ils avoient la principale part à l'administration. Chaque année, dans une assemblée nationale, dix Magistrats étoient élus à la pluralité des voix. On les nommoit *Cosmoi*, & ils remplissoient les mêmes fonctions (c) que les Ephores à Sparte. Ils présidoient à la guerre, & régloient les affaires les plus importantes (a). Ils avoient le droit de choisir des vieillards pour Conseillers. Ces vieillards, au nombre de vingt-huit, composoient le Sénat de Crète (e). On les prenoit parmi ceux qui avoient exercé la charge de *Cosmoi* (f), ou qui se distinguoient par un mérite éminent, & une probité sans tache. Ces Sénateurs étant perpétuels, jouissoient d'une haute considération, & l'on ne décidoit rien sans les avoir consultés. C'étoit une barrière que la sagesse du Législateur opposoit à l'ambition de ces dix Chefs. Il avoit encore borné

---

(c) *Aristote Polit. l. 2.* Les Ephores ont la même puissance que les Magistrats crétois nommés *Cosmoi*. Seulement les premiers sont au nombre de cinq, & les *Cosmoi* de dix.

(d) *Aristote Polit. l. 2.*

(e) *Hesychius.* „ A Lacédémone, à Carthage & en Crète, le Collège des vieillards est appelé *Geronia*.” On le nommoit ainsi, parce qu'il étoit composé de 28 Sénateurs.

(f) *Strabon, livre 10.*

leur puissance, en fixant à une année la durée de leur administration. Sa prévoyance s'étoit étendue plus loin. Il est possible que la séduction détermine les suffrages du peuple. Ainsi, son choix pouvoit quelquefois tomber sur un sujet indigne d'un poste honorable. Si cet événement arrivoit, celui qui deshonoroit la dignité de *Cyfini*, étoit destitué dans une assemblée de la Nation, ou simplement de ses collègues (g). Voilà sans doute ce qui fait dire à Platon (h) : „ La République „ qui s'approche trop de l'État monarchique, & „ celle qui affecte une liberté trop étendue „ n'ont point pour base une juste modération. O „ Crétois! O Lacédémoniens! Vous avez évité „ ces deux écueils, en établissant les vôtres sur „ des fondemens plus solides.”

Je viens d'exposer à vos yeux, Madame, ce qui a rapport à l'administration Crétoise. Vous voyez combien elle est simple. Un peuple libre, mais trop peu éclairé pour se conduire lui-même, nomme des Magistrats, aux mains desquels il remet son autorité. Ces Chefs revêtus de la puissance royale, élisent des Sénateurs pour les éclairer de leurs conseils. Ces Conseillers ne peuvent rien décider par eux-mêmes, mais ils sont perpétuels, & cette stabilité assure leur crédit, & étend leurs

---

(g) Aristote.

(h) Platon, des Loix, livre 3.

lumières. Un intérêt puissant engage les Chefs de la République à parcourir glorieusement leur carrière. D'un côté, la crainte du deshonneur les arrête; de l'autre, l'espoir de devenir un jour membres du Conseil national les excite.

Examinons maintenant les moyens employés, par le Législateur, pour former des Citoyens. Tous les Crétois étoient soumis à leurs Magistrats, & divisés en deux classes, celle de l'âge viril, & celle de la jeunesse (i). Les hommes faits entroient dans la première. Les jeunes gens parvenus à leur dix-septième année composoient la seconde (i). La société des hommes dans des édifices publics prenoit ses repas en commun. Là le chef, le magistrat, le pauvre, le riche assis ensemble, avoient le même breuvage, la même nourriture. Un vase rempli de vin mêlé d'eau (i) que l'on passoit à la ronde, étoit l'unique boisson des

---

(i) La première classe se nommoit *Andreia*, & répondoit aux *Pheidicia* des Lacédémoniens. Ces deux noms servoient à désigner les lieux publics, où les Crétois & les Spartiates réunis prenoient leurs repas en commun, & où ils discouroient sur les affaires de l'Etat. Anciennement même on appelloit à Lacédémone ces assemblées *Andreia*. *Aristote*.

(k) La seconde classe s'appelloit *Azelas*, troupeau assemblé. On donna aussi ce nom aux édifices, où la jeunesse réunie prenoit ses repas en public.

(l) *Dofiadas*, sur la Crète.

des convives. Les vieillards seuls avoient le droit de demander un surcroît de vin. Ce peuple, si sage, connoissoit sans doute l'empire de la beauté, puisqu'il avoit établi une femme pour présider à chaque table (m). Elle prenoit publiquement les mets les meilleurs, & les présentoit à ceux qui s'étoient illustrés par leur valeur dans les combats, ou leur sagesse dans les conseils. Cette distinction méritée, loin de faire des jaloux, excitoit tout le monde à s'en rendre digne. Près du lieu où les Citoyens étoient rassemblés (n), on dresse deux tables appellées hospitalières; tous les voyageurs & les étrangers qui se présentent, y étoient admis; ils avoient aussi une maison particulière, où ils pouvoient passer la nuit.

Pour fournir aux dépenses publiques, chaque citoyen étoit obligé d'apporter en commun, la dixième partie de ses revenus. Les Préfets des villes se chargeoient de la distribution générale. En Crète, dit Aristote, une partie des fruits de la terre, des troupeaux, des revenus de l'Etat, des impôts, est consacrée aux dieux; l'autre, aux classes qui partagent la société, de manière que les hommes, les femmes, les enfans sont nourris aux dépens du public.

(o) Après le dîner, les chefs avoient coutume

(m) *Dosiadas.*

(n) *Dosiadas. Eufatkius.*

(o) *Dosiadas, sur les affaires de Crète.*

de s'entretenir ensemble, & de consulter sur les affaires de la République; ils racontotent ensuite les belles actions faites dans les combats; ils exaltoient le courage des plus illustres guerriers, & exhortoient les jeunes gens à la vaillance (p). Ces assemblées étoient la première école de l'enfance. A sept ans, on mettoit l'arc à la main du Crétois; dès-lors il étoit reçu dans la société des hommes, & il n'en fortoit qu'à l'âge de dix-sept. Là assis par terre, & vêtu d'un habit simple qu'il gardoit toute l'année, il serroit les vieillards, & écouitoit en silence leurs avis; son jeune cœur s'enflammoit au récit des hauts faits d'armes, & il brilloit de les imiter (q). Il se faisoit une habitude de la sobriété & de la tempérance; ayant sans cesse devant les yeux des exemples de modération, de sagesse, de patriotisme, il recevoit le germe des vertus, avant même d'avoir l'usage de raison.

On l'accoutumoit de bonne heure aux armes & à la fatigue (r), afin qu'il pût endurer la chaleur, le froid, franchir les monts & leurs

---

(p) *Eustathius, sur l'Odyssée*, dit : Les Crétois consultoient, après le dîner, sur les affaires publiques. Ils parloient ensuite de la guerre, louoient les exploits des Guerriers, & exhortoient les jeunes gens à les imiter.

(q) *Strabon, livre 10.*

(r) *Strabon, livre 10.* Les loix de Crète, dit Cicéron, instruisent la jeunesse à la chasse, à la course, à supporter la soif, la soif, le froid & la chaleur.

précipices, & supporter courageusement les coups qu'il recevoit dans les gymnases & les combats. Son éducation ne se bornoit pas aux exercices gymnastiques; on l'instruisoit à chanter avec une forte de mélodie (*f*) les loix écrites en vers, afin que le plaisir de la musique les lui gravât plus facilement dans l'esprit, & que s'il péchoit contr'elles, il ne pût s'excuser sur son ignorance. Il apprenoit ensuite des hymnes en l'honneur des dieux, & des poëmes faits à la louange des héros. Parvenu à sa dix-septième année, il quittoit la société des hommes, & entroit dans celle de la jeunesse.

Là continuoit son éducation; il s'exerçoit à la chasse, à la lutte, & à combattre avec ses compagnons. La lyre jouoit des airs dont le rythme étoit usité à la (*t*) guerre, & il falloit en suivre exactement la mesure. Ces jeux n'étoient pas toujours sans danger, puisqu'on s'y servoit quelquefois d'armes de fer (*u*); une danse, où la jeunesse tâchoit surtout d'exceller, étoit la pyrrhique inventée en Crète (*x*); les danseurs por-

(*f*) *Strabon*, livre 10. Cet Auteur dit que les loix de Crète étoient écrites en vers, & que le rythme en étoit fort ferré.

(*t*) *Athènes*, livre 12. Les Lacédémoniens fondent sur l'ennemi au son de la flûte, les Crétois au son de la lyre.

(*u*) *Strabon*, livre 10.

(*x*) *Diodore*, livre 5. *Denis d'Halicarnasse*, liv. 7. *Plin*,

toient l'habit de guerre; c'étoit une casaque courte & légère, qui ne descendoit qu'au genou, & qui étoit ferrée par une ceinture à double tour; un brodequin formoit leur chaussure; ils étoient couverts de leurs armes, & figuroient au son des instrumens diverses évolutions militaires. „ Les „ Lacédémoniens, & les Crétois, dit Liba- „ nius (y), cultivoient la danse avec un zèle „ étonnant; ils la regardoient comme un exercice „ nécessaire ordonné par la loi, & il étoit pref- „ que aussi deshonorant de l'abandonner, que de „ quitter son poste pendant la bataille.”

(z) Il étoit permis aux Crétois riches & d'une illustre naissance, de former des sociétés de jeunes gens de leur âge. C'étoit à qui auroit la plus nombreuse; pour l'ordinaire, le pere de celui qui l'avoit rassemblée y présidoit; il avoit droit d'instruire cette jeunesse guerrière, de l'exercer à la course, à la chasse, & de décerner des peines ou des récompenses.

L'amitié étoit en grand honneur parmi les Crétois; mais, dit Strabon (a), leur manière d'ai-

L 7, chapitre 56. Strabon, l. 10, disent que cette danse fut inventée en Crète. Nicolas Damascène dit que Pyrrhicus de Cydon en fut l'inventeur.

(y) Libanius, dans son oraison pour les Danseurs.

(z) Strabon, livre 10. Ces sociétés, comme je l'ai dit, se nommoient *Agelas*.

(a) Strabon, livre 10.

mer est fort extraordinaire ; au lieu de la douce persuasion, ils emploient le rapt pour gagner des amis. Celui qui chérit secrètement un jeune homme de son âge, & qui desire se l'attacher, par des liens indissolubles, forme le projet de l'enlever ; il en fait part à ses compagnons trois jours avant l'exécution ; ceux-ci ne peuvent ni le cacher ni l'empêcher de sortir, parce qu'ils sembleroient avouer qu'il ne mérite pas un tel excès d'amour. Au jour marqué ils se réunissent ; si le ravisseur leur paroît d'un mérite égal ou supérieur à son ami, ils font semblant de s'opposer à l'enlèvement pour satisfaire la loi, & le favorisent ensuite avec joie ; si au contraire, ils ne le jugent pas digne du choix qu'il a fait, ils l'empêchent d'exécuter son dessein. La résistance simulée dure jusqu'à ce que le jeune-homme ait conduit sa proie à l'assemblée dont il est membre. Ils ne regardent pas comme le plus aimable, celui qui surpasse les autres en beauté, mais celui qui se distingue par sa bravoure & sa modestie.

Le ravisseur comble de bienfaits son jeune ami, & le mène partout où il desire ; il marche accompagné de ceux qui ont favorisé son larcin ; il le conduit de fête en fête, lui procure les plaisirs de la chasse, de la bonne chère ; &, après s'être efforcé pendant deux mois de gagner son cœur, il le ramène à la ville, & est obligé de le rendre à ses parens. Auparavant il lui fait présent de l'habillement guerrier, d'un bœuf &

d'un vase : ce sont les dons accoutumés & légitimes ; quelquefois sa générosité s'étend au-delà & il lui offre des présens somptueux, à la dépense desquels ses compagnons contribuent. Le jeune-homme immole le bœuf à Jupiter, & donne un festin à ceux qui ont assisté à son enlèvement. Il prononce alors sur ses liaisons avec son ravisseur, & déclare si elles lui sont agréables ou non. S'il avoit à se plaindre de sa conduite, la loi lui permet de quitter un ami indigne de ce nom, & d'exiger qu'il soit puni.

Il seroit honteux, ajoute Strabon, pour un jeune-homme beau & d'une illustre naissance, de n'avoir point d'ami, parce qu'on en rejetteroit la faute sur ses mœurs. Ceux qui ont été enlevés, reçoivent des honneurs publics. Ils ont les premières places à la course & dans les assemblées : il leur est permis de porter le reste de leur vie le vêtement qu'ils doivent à la tendresse, & cette marque distinctive annonce à tout le monde qu'ils ont joui d'une amitié distinguée.

Lorsque les jeunes gens avoient fini leurs exercices, & atteint l'âge fixé par la loi, ils entroient dans la classe des hommes faits ; alors devenus membres de la société, ils avoient leurs voix dans les assemblées nationales, & pouvoient parvenir à toutes les charges de la République. Dès-lors ils étoient forcés de se marier, mais ils attendoient, pour conduire chez eux leurs épouses, qu'elles se fussent rendu capables de

l'administration domestique. Tels sont, Madame, les principaux caractères du gouvernement Crétois: „ Le Législateur, dit Strabon, avoit „ considéré la liberté comme le plus grand bien „ dont les villes puissent jouir. En effet, elle „ seule assure la propriété des citoyens. La fer- „ vitude, au contraire, la détruit. L'esclave n'a „ rien en propre, pas même sa personne. Il „ importe donc aux hommes de conserver leur „ liberté; la concorde cimente son empire, & „ on la voit fleurir partout où l'on a éteint le „ germe des dissentions. Presque toutes ont leur „ source dans la soif des richesses & dans l'amour „ du luxe. Opposez à ces passions la frugalité, „ la modération, l'égalité, & vous détruirez „ l'envie, la haine, l'injustice & les mépris qui „ affligent le genre-humain.” Voilà précisément ce que le Législateur de Crète exécuta; aussi la République riche, puissante & fortunée, mérita les éloges des plus célèbres philosophes de la Grèce; mais le plus bel hommage qu'elle reçut, fut d'avoir fourni à Licurgues le modèle de celle qu'il établit à Lacédémone. J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E XX.

A M. L. M.

**L**A REPUBLIQUE de Crète, dont l'antiquité, ainsi que vous l'avez vu, Madame, remonte au siège de Troye, fleurit jusqu'au siècle de Jules-César. Aucune autre n'a joui d'un règne aussi long. Le Législateur, en fondant le bonheur des Crétois sur la liberté, avoit établi des loix propres à former des hommes capables de la défendre (a). Tous les citoyens étoient soldats (b); tous étoient exercés dans l'art de la guerre. C'étoit chez eux qu'on alloit en prendre des leçons. „ Philopæmen, dit Plutarque (c), incapable de languir dans l'oïiveté, & brûlant du „ desir de s'instruire dans le métier des armes, „ s'embarqua pour l'Isle de Crète; après s'y être „ exercé longtems parmi des hommes belliqueux, favans dans l'art des combats, & ac-

---

(a) *Aristote, Polit. l. 7.* En Crète, la plupart des loix avoient rapport à la guerre.

(b) *Platon, des loix, livre premier.* Le Législateur crétois avoit dirigé vers la guerre les loix publiques & particulières, parce que la victoire assure aux Vainqueurs la propriété des vaincus.

(c) *Plutarque, vie de Philopæmen.*

„ coutumés à mener une vie sobre & austère,  
„ il revint vers les Achéens. Les connoissances  
„ qu'il avoit acquises, le firent tellement distin-  
„ guer, que sur le champ il fut nommé général  
„ de la Cavalerie.”

D'un autre côté, le Législateur persuadé que les conquêtes sont ordinairement de grandes injustices, que souvent elles affoiblissent la nation victorieuse, & corrompent presque toujours ses mœurs, s'étoit efforcé d'en détourner les Crétois. Les productions abondantes de leur Isle four-  
nissent à leurs besoins. Ils pouvoient se passer des richesses étrangères, qui avec le commerce eussent amené le luxe & les vices qui marchent à sa suite; il fut, sans le défendre expressément, en inspirer le dégoût. Les jeux gymnastiques qui occupent les loisirs de l'ardente jeunesse, les plaisirs de la chasse auxquels elle se livra, l'amitié qu'il présenta à ses yeux comme une divinité, les spectacles publics qui rassemblèrent les diverses classes de la société, & où les femmes étoient admises (a), l'amour de l'égalité, de l'ordre, de la patrie dont il enflamma tous les cœurs, les institutions sages qui firent d'une nation une seule famille, tous ces liens attachèrent les citoyens à leur Isle, & trouvant chez eux le bonheur qu'ils desiroient, ils ne songerent point à chercher au-dehors une gloire imaginaire, & à

---

(a) Plutarque, vie de Théod.

foumettre d'autres peuples à leur empire. Aussi depuis que cet Etat eut pris la forme républicaine, jusqu'au moment où Rome l'attaqua, on ne vit jamais la nation en corps porter ses armes chez un peuple étranger. Cette modération est unique dans l'histoire, & les Crétois seuls en ont mérité la gloire. A la vérité les particuliers pouvoient aller combattre hors de leur patrie. Les Princes & les Rois, qui connoissoient leur valeur & leur adresse à tirer de l'arc, les souoyoient à l'envi; tous s'efforçoient d'avoir dans leurs armées, un corps de sagittaires Crétois. Dans le monde entier, il n'y eut point d'archers plus célèbres qu'eux. (e) Les flèches de Gortyne, dit Claudien, dirigées par un arc heureux, portent des blessures certaines; jamais elles ne manquent le but.

Si les villes nombreuses qui florissoient en Crète, n'unirent point leurs efforts pour asservir les Isles voisines, en les couvrant du sang de leurs habitans, elles ne furent pas assez sages pour conserver la paix entr'elles. La discorde y alluma souvent son flambeau. Les plus puissantes voulurent dominer sur les autres: Cnosse & Gortyne tantôt alliées, marcherent sous les mêmes dra-

---

(e) Claudien. Plutarque, dans Pyrrhus, Pausanias in *Benessias*, attestent que les Crétois étoient célèbres dans l'art de lancer les flèches, & que les Princes les souoyoient à l'envi pour en former des corps d'archers.

peaux, renversèrent les forteresses de leurs voisins, & les soumirent à leur empire; quelquefois ennemies, elles s'attaquèrent mutuellement, & virent périr dans ces guerres civiles leur plus florissante jeunesse. Lycos & Cydon opposèrent une digue inébranlable à leur ambition, & conservèrent leur liberté. Cette dernière avoit acquis (f) une telle puissance, qu'elle faisoit pencher la balance en faveur du parti pour lequel elle se déclaroit. Ces guerres civiles causerent la ruine de plusieurs villes, & ensanglantèrent la patrie de Jupiter.

A quoi doit-on attribuer ces dissensions intestines? Une partie de l'Isle étoit occupée par les Etéocrètes, ses habitans naturels. Des colonies d'Athènes, de Sparte, d'Argos, & de Samos (g) se joignirent à eux pour la peupler. Peut-être que les anciennes haines qui divisèrent ces étrangers, ayant laissé dans les cœurs des feux mal éteints, n'attendoient qu'une circonstance pour s'enflâmer de nouveau: on pourroit croire aussi que les plus puissans d'entr'eux se confiant à leurs avantages, furent tentés d'en profiter, & regarderent la force comme un droit; enfin cette jeunesse bouillante accoutumée aux exercices mili-

---

(f) *Strabon*, livre 10.

(g) *Hérodote*, l. 3, dit: les Samiens, qui bâtirent Cydon, y éleverent des Temples, parmi lesquels on remarquoit celui de Dictynne.

taires, étoit toujours prête à voler aux combats. Voilà probablement les raisons qui mirent les armes à la main à des peuples soumis aux mêmes loix, aux mêmes usages, & à la même religion. Quoi qu'il en soit, les Crétois, persuadés que la victoire dépendoit de l'union des soldats, paroient superbement les plus beaux jeunes gens de l'armée, & les faisoient sacrifier à l'amitié avant le combat. Il est des pays où, dans de semblables circonstances, on devoit forcer les chefs de sacrifier à la concorde. Si le sacrifice étoit sincère, il conserveroit leur gloire, & empêcheroit que des flots de sang-humain fussent inutilement versés pour l'Etat.

L'amour de la guerre n'avoit point étouffé dans le cœur des Crétois cette sensibilité exquise qui fait chérir les beaux arts. „ Les Crétois, dit „ Sozomène (i), firent éclater leur munificence „ envers Homère, en lui donnant mille écus, „ & se glorifiant d'une générosité que l'on ne „ pouvoit surpasser, ils inscrivirent ce don sur „ une colonne publique.” En Crète, ajoute Ptolémée, (k) les hommes sont encore plus curieux de cultiver leur esprit que d'exercer leur corps. Aussi lorsque la discorde régnoit parmi eux, souvent la voix de la sagesse, & le charme

---

(h) Athénée, livre 13.

(i) Sozomène, préface de l'Histoire Ecclésiastique.

(k) Ptolémée, *in Tetrabli*, livre second.

de la poésie les ramenerent à la raison. Thalès de Gortyne (1), qui instruisit Lycurgues, fut un de leurs plus célèbres philosophes; poète & législateur, il se servit heureusement de ses talens & de ses connoissances pour éteindre parmi ses concitoyens le feu des dissensions. (m) „ Ses poésies „ étoient des discours en vers qui rappelloient le „ peuple à la concorde & à l'obéissance; il avoit „ su renfermer dans un mètre exact toute la gravité de son sujet, tempérée par le doux attrait „ du sentiment. Tel étoit l'effet de ses poésies „ que les auditeurs dont l'esprit, le cœur, & „ l'oreille étoient également flattés, déposoient „ peu-à-peu leur animosité. Bientôt cédant à „ l'amour de la paix dont il peignoit les avantages, ils oublioient leurs haines intestines, & „ se rangeoient sous l'étendard de la concorde.” On dit que ce Sage inventa les airs propres aux danses militaires, & à la pyrrhique crétoise (n).

---

(1) *Pausanias in Atticis*, dit que ce Thalès étoit de Gortyne. *Diogène de Laërce* assure qu'il vivoit du tems de Lycurgues & d'Homère. *Strabon*, l. 10, semble confirmer ce sentiment.

(m) *Piutarque, vie de Lycurgues.*

(n) *Le Scholaste de Pindare, Pyth. ode seconde*, dit que ces danses furent instituées par les Curètes. *Strabon*, l. 10. est du même sentiment; cependant il ajoute que Thalès inventa le rythme crétois. *Nicolas Damascène & Marius Plotius de Metris* attribuent l'invention de la Pyrrhique armée à *Phyrricus* de Cydon. Ne pourroit-on

Des hommes sur lesquels la poésie & la musique avoient autant d'empire, ne devoient pas être ennemis de la volupté ; aussi étoient-ils dans l'usage (o) de marquer les jours heureux par des cailloux blancs, & les malheureux par des noirs. L'année révolue, ils examinoient combien il s'en trouvoit de blancs, & ne croyoient avoir vécu que ce nombre de jours ; car ils ne comptoient la vie que par leurs plaisirs. Voilà pourquoi ils faisoient écrire sur leurs tombeaux : *il a vécu tant de jours, il en a duré tant.*

Dans les ames sensibles & généreuses, la gloire s'éveille facilement. On voit les Crétois courir aux solemnités fameuses de la Grèce & remporter des palmes aux jeux Olympiques, Néméens, Pythiens (p) ; d'autres favorisés des Muses, mirent en vers héroïques les oracles des prophètes & composèrent divers poèmes où ils célébrèrent les hauts faits des héros (q). Plusieurs se rendi-

---

pas concilier ces Auteurs, en disant que les Curètes furent les premiers Instituteurs des danses militaires ; que Pyrrhicus inventa particulièrement celle à laquelle il donna son nom ; que Thalès en fit les airs, ou leur adapta une nouvelle musique ?

(o) *Cornutus*, sur la seconde satire de *Perse*.

(p) Tels qu'Ergotèles de Cnoffe, célébré par *Pindare*, ode 12.

(q) Iophon de Cnoffe mit en vers héroïques les Oracles des Prophètes. *Pausanias*. Rhianus de Bena écrivit plusieurs livres en vers, & composa divers poèmes, *Stephanus*.

rent célèbres dans l'histoire (r). On rapporte que le plus ancien combat fut celui où l'on proposa un prix au poëte qui chanteroit le mieux un hymne à Apollon. Chrysothémis de Crète chanta & remporta la victoire (f).

Le tems a dévoré presque tous leurs ouvrages, & si Pindare n'avoit pas conservé quelques-unes de leurs couronnes, on ne sauroit pas même le nom des vainqueurs qui les ont portées. Le temple de Diane, à Ephèse, bâti par Ctésiphon & son fils Metagènes, tous deux Crétois, n'a pas duré davantage (t). Ces habiles Architectes l'avoient construit sur les proportions de l'ordre Ionique (u); ils avoient réuni au choix des marbres, à la beauté de l'architecture, à la majesté de l'édifice, à la noblesse & à la perfection de l'ensemble, la solidité qui seule peut leur ajouter du prix. Leur nom est passé à la postérité, mais les marbres & les colonnes du monument qui les immortalisa, ont été dispersés ou détruits, & à peine

(r) Dictys de Cnossé suivit Idoménée dans la Troade, & écrivit l'Histoire de ce siège fameux, qu'Homère nous a transmis après lui. *Joannes Tzetzes*. Lucillus de Tarha écrivit un commentaire sur l'Histoire des Argonautes, &c.

(f) *Pausanias in Phoricis*.

(t) *Pline*, l. 7, ch. 37. On loua Ctésiphon de Cnossé sur l'art admirable avec lequel il bâtit le Temple de Diane à Ephèse.

(u) *Vitruve*, l. 3.

reste-t-il quelques traces d'une des sept merveilles du monde.

Les nations passent sur la terre comme les monumens de leur puissance, & après quelques siècles, à peine reconnoît-on dans leurs descendans, l'empreinte de leur antique caractère. Les unes subsistent plus longtems, les autres moins, & l'on peut presque toujours calculer leur durée sur la bonté de leurs loix, & leur fidélité à les observer. La République de Crète établie sur des fondemens solides, n'a, pendant plus de dix siècles, reconnu aucun maître étranger. Elle repoussa généreusement les fers des Princes qui tenterent de l'affervir. Enfin le tems arriva, où les Romains, fiers de leurs victoires & de leurs forces, affecterent l'empire du monde, & ne voulurent plus voir dans l'univers que des sujets ou des esclaves. Florus (x) ne dissimule point que l'ambition & le desir de soumettre la patrie fameuse de Jupiter, furent les seuls motifs qui porterent les Romains à l'attaquer. „ Si l'on veut savoir la vraie cause  
 „ de la guerre de Crète, dit-il, nous l'avons  
 „ entreprise par le seul desir de subjuguier cette  
 „ Isle célèbre; elle paroïssoit avoir favorisé Mi-  
 „ tridate. Il plut à Rome de venger cette pré-  
 „ tendue insulte, en lui déclarant la guerre.  
 „ Marc-Antoine (y), (le pere du Triumvir)  
 l'attaqua

1 (x) Florus, l. 3.

(y) Marc-Antoine étoit chargé de la garde des côtes

„ l'at'aque avec une grande confiance de succès;  
 „ il fut puni de son orgueil & de sa lâcheté.  
 „ Les ennemis intercepterent une grande partie  
 „ de sa flotte, & pendirent les captifs aux mâts,  
 „ enveloppés de cordes & de voiles. C'est ainsi  
 „ que les Crétois rentrèrent triomphans dans  
 „ leurs ports.”

Rome ne pardonnoit point une défaite. Aussitôt que la guerre de Macédoine fut terminée, elle s'arma pour la vengeance. Quintus Metellus fut envoyé en Crète avec une armée formidable (z). Il y éprouva la plus grande résistance, Panare & La-thène, deux chefs expérimentés, ayant rassemblé vingt mille jeunes gens, ardens dans les combats & d'un courage déterminé, employèrent avec succès leurs armes & leurs flèches, & balancerent pendant trois années entières le destin des Romains. Ces Conquérans ne purent s'emparer de l'Isle, qu'après avoir fait périr ses plus braves guerriers. Ils y perdirent beaucoup de monde, & acheterent, par bien des travaux, une victoire ensanglantée. Enfin leur fortune l'emporta, & le premier soin du vainqueur fut d'abolir les loix de Minos (a), & d'établir à leur place celles de Numa. Strabon (b), philosophe judicieux, se

---

maritimes de tout l'Empire Romain. Il périt en Crète, où il s'étoit déshonoré.

(z) *Velléius, livre second.*

(a) *Paulus Diaconus, hist. l. 6.*

(b) *Strabon, l. 10.*

plaint de cette rigueur, & dit que, de son tems, les institutions crétoises n'étoient plus en vigueur, parce que les Romains forçoient les Provinces conquises à adopter leur Code. Afin de s'assurer davantage de l'Isle, ils envoyèrent une colonie puissante à Cnosse (c).

Depuis cette époque, jusqu'à nos jours, Madame, c'est-à-dire pendant un espace de dix-neuf cens ans, les Crétois n'ont plus figuré parmi les autres peuples de la terre; ils n'ont plus formé une Nation, & ont perdu peu-à-peu leur vaillance, leurs mœurs, leurs vertus, leurs sciences, & leurs arts. On ne peut attribuer ces pertes déplorables qu'à l'extinction de leur liberté. Tant il est vrai que l'homme est né pour elle; que dépourvu de cet appui qu'il a reçu de la Nature pour soutenir sa foiblesse, son génie est sans feu, son courage sans énergie, sa volonté sans puissance, & qu'enfin il se détériore & tombe dans l'avilissement.

(d) L'Isle de Crète jointe au petit royaume de Cyrène sur la côte de Lybie, forma une province romaine. Un Proconsul la gouverna d'abord. On y envoya dans la suite un Questeur & un Assesseur (e). Enfin Suétone nous apprend qu'elle fut gouvernée par un Consul (f). Cette Isle fut

(c) *Strabon, livre 10.*

(d) *Idem. l. 17.*

(e) *Dion.*

(f) *Suétone, vie de Vespasien.* 2

éclairée une des premières du flambeau de l'Évangile. Saint Paul y porta la foi chrétienne, & son disciple Tite qu'il laissa pour cultiver ce germe précieux, en fut le premier Evêque. Sous l'empire de Léon, on y voit douze Evêchés (g), qui tous dépendoient du Patriarche de Constantinople (h). Constantin divisa la province de Crète & de Cirène, dans la nouvelle distribution qu'il fit de l'Empire. Ayant laissé trois fils, Constance, Constantin & Constant, il donna au premier la Thrace & l'Orient; au second, le royaume d'Occident, & au troisième, l'Isle de Crète, l'Afrique & l'Illyrie.

(i) Lorsque Michel Balbus occupoit le trône de Constantinople, la révolte de Thomas, qui dura trois ans, lui fit négliger les autres parties de l'empire. Les Agaréniens (Nation Arabe), qui avoient conquis les plus belles provinces d'Espagne, saisirent cette circonstance. Ils armerent une flotte considérable, pillèrent les Cyclades, attaquèrent l'Isle de Crète, & s'en emparèrent presque sans résistance. Pour assurer leur

(g) Ces Evêchés suivoient cet ordre, comme on le voit dans la Nouvelle de l'Empereur Léon: *Gortyne, Cnosse, Arcadia, Cherronèse, Aulopotame, Agrium, Lampa, Cydonia, Hiera, Petra, Sitea, Cissamo.*

(h) *Zozime, livre second.*

(i) *Constantin Porphyrogenetes, de l'administration de l'Empire, chapitre 12.*

conquête, ils bâtirent une forteresse qu'ils nommerent *Khandak*, retranchement, & qui, sous les Vénitiens, prit le nom de Candie. De cette citadelle, les barbares firent des courses dans l'Isle, & porterent partout le ravage & la désolation. Dans leurs attaques réitérées, ils soumirent toutes les villes, excepté Cydon. Michel fit de vains efforts pour les chasser de Crète. L'Empereur Basile, le Macédonien, ne fut pas plus heureux. Ils le défirent dans une sanglante bataille; mais un de ses Généraux les ayant vaincus, leur imposa tribut. Au bout de dix ans, les Arabes le refuserent. Il étoit réservé à Nicéphore Phocas, qui fut Empereur dans la suite (k), de délivrer cette belle Isle du joug des Infidèles. Il y débarqua avec une armée nombreuse, les attaqua courageusement, & les terrassa dans plusieurs combats. Les Sarrafins n'osant plus tenir la campagne devant ce redoutable Chef, s'enfermerent dans leurs châteaux. Phocas, muni de toutes les machines de guerre propres aux sièges, renversa leurs murs, & jeta l'épouvante parmi eux. Il prit leurs places fortes, l'une après l'autre, & les força jusque dans *Khandak*, leur Métropole & leur dernière espérance. Il soumit l'Isle entière, après neuf mois de combats, fit prisonniers le Roi *Curup* & son Lieutenant *Anemas*, & rendit à l'Empire une Province que les Infidèles avoient

---

(k) *Murtins*.

possédée pendant 127 ans. Elle resta sous la domination des Empereurs de Byzance, jusqu'au tems où Baudouin, Comte de Flandres, assis sur leur trône, récompensa magnifiquement les secours que lui avoit amené Boniface, Marquis de Montferrat, en le faisant Roi de Thessalonique, & en ajoutant l'Isle de Crète à son Royaume. Ce Seigneur plus jaloux d'acquérir de l'or, que de la gloire, la vendit aux Vénitiens l'an 1194 (1).

L'Isle de Crète respira sous les loix de cette sage République. Les peuples y jouirent d'un Gouvernement modéré, & encouragés par leurs maîtres, se livrerent au commerce & à l'agriculture. Les voyageurs trouverent auprès des Commandans Vénitiens, les ressources dont ils ont besoin pour étendre & perfectionner des connoissances utiles au genre-humain. Le naturaliste Bellon se loue beaucoup de leurs bons offices, & fait des descriptions intéressantes de l'état florissant du Pays qu'il parcouroit.

Le siège du Gouvernement fut établi à Candie. Les Magistrats & les Officiers, qui composoient le Conseil, y résidoient. Le Provéditeur-Général étoit à la tête. Il avoit la principale autorité, & son pouvoir s'étendoit sur tout le Royaume. Venise le possédoit depuis cinq siècles & demi, & Cornaro occupoit la charge la plus importante,

---

(1) La guerra Cretense.

tandis que l'orage grondoit du côté de Constantinople. Les Turcs, depuis un an, rassembloient un armement prodigieux. Ils trompoient le Baile en l'assurant qu'il étoit destiné contre Malte. Tout-à-coup, au milieu de la paix jurée, ils vinrent fondre sur la Crète l'an 1645, avec une flotte de 400 voiles, soixante mille hommes de débarquement, & quatre Pachas (m). L'Empereur Ibrahim, qui ordonnoit cette expédition, n'avoit aucun motif pour l'entreprendre. Il employa toute la perfidie des Orientaux, pour en imposer au Sénat de Venise. Il combla de présens son Ambassadeur, ordonna à sa flotte de se porter jusqu'au cap Matapan, comme si elle devoit sortir de l'Archipel, fit assurer les Gouverneurs de Tine & du Cerigne que la République n'avoit rien à craindre pour ses possessions. Au moment où il donnoit ces assurances, l'armée navale s'enfonçoit dans le golfe de la Canée, & passant entre cette ville & Saint-Théodore, elle alla prendre terre au-dessous de la rivière de Platania. C'est ainsi que les Ottomans en ont toujours agi avec les peuples qu'ils ont voulu subjuguier. La fraude

---

(m) Le Capitan-Pacha, Croate de nation, qui commandoit la flotte; le Pacha de terre, nommé Isouf, qui devoit commander pendant le siège; Hadan-Pacha, Beglierbeï de Romélie, qui étoit le premier entré dans les murs de Babylone, & Amurat Pacha, Aga des Janissaires.

& la force , voilà les armes qu'ils emploient pour faire réussir leurs desseins ; mais le tems approche , où ils doivent rendre leurs injustes conquêtes.

Les Vénitiens , qui ne s'attendoient point à cette irruption subite , n'avoient fait aucuns préparatifs pour la repousser. Les Turcs débarquèrent sans éprouver la moindre résistance. L'isle Saint-Théodore n'est éloignée que d'une lieue & demie de la Canée. Elle n'a que trois quarts de lieue de circuit. Les Vénitiens y avoient élevé deux forts ; l'un , au sommet de la pointe la plus escarpée , s'appelloit *Turluru* ; l'autre , situé plus bas , se nommoit Saint-Théodore. Il importoit aux Musulmans de s'emparer de ce rocher , qui auroit incommodé leurs vaisseaux. Ils se hâtèrent de l'attaquer , & s'y portèrent avec ardeur. La première de ces forteresses n'avoit ni canons , ni soldats ; elle fut enlevée sans coup férir. La seconde n'avoit pour garnison que soixante hommes. Ils se défendirent jusqu'à la dernière extrémité , & lorsque les Turcs s'en emparèrent , ils n'y trouverent que dix soldats , que le Capitan-Pacha eut la cruauté de faire décapiter.

Maîtres de ce poste important , ainsi que du Lazaret , écueil situé à une demi-lieue de la Canée , les Turcs bloquerent la ville par mer , & l'environnerent de tranchées par terre. Le Général Cornaro fut frappé comme d'un coup de foudre , lorsqu'il apprit la descente des ennemis. Il ne se trouvoit dans toute l'isle qu'un corps de

trois mille cinq cens hommes d'infanterie , & un petit nombre de cavaliers. Il favoit que la ville assiégée n'avoit pour se défendre que mille hommes de troupes réglées, & quelques citoyens en état de porter les armes. Il se hâta de donner avis de sa détresse à la République, & vint se poster à la rade , afin d'être plus à portée de secourir la ville assiégée. Il y fit passer environ deux cens cinquante hommes , avant que les lignes de l'ennemi fussent entièrement achevées. Il tenta plusieurs autres fois d'y jeter de nouveaux renforts, mais inutilement. Les Ottomans s'étoient approchés du corps de la place ; ils avoient emporté une demi-lune qui couvroit la porte de Retimo, & profitant de leur artillerie nombreuse, ils battoient jour & nuit le mur en brèche. Les assiégés leur répondoient avec courage, & leur vendoient cher quelques succès incertains. Le Général Cornaro tenta d'armer les Grecs, & surtout les Spachiotes qui vantoient leur bravoure. Il en forma un bataillon. Leur tems étoit passé. A la vue de l'ennemi, au bruit du canon, ils prirent honteusement la fuite, & il ne fut pas possible d'en conduire un seul au feu.

Tandis que le Sénat de Venise délibéroit sur les moyens de secourir la Canée, tandis qu'il s'occupoit à rassembler une flotte, les généraux Mahométans sacrifioient le sang de leurs soldats, pour terminer glorieusement leur entreprise ; ils avoient

avoient déjà perdu vingt mille guerriers dans les divers combats qu'ils avoient livrés ; mais ils étoient descendus dans les fossés, & creusoient, sous les remparts, les fouterreins effrayans où la poudre enfermée s'enflamme avec un fracas horrible & renverse les forts les plus inébranlables. Ils firent jouer une de ces mines sous le bastion de Saint-De metri. Elle abattit un énorme pan de muraille, dont tous les défenseurs furent englouris. A l'instant les assiégeans monterent le sabre à la main, & profitant de la consternation générale, se rendirent maîtres de ce poste. Les assiégés, revenus de leur frayeur, les attaquèrent avec une intrépidité sans exemple. Environ 400 hommes fondirent sur 2000 Turcs déjà retranchés sur le mur, & les assaillirent avec tant de chaleur & d'opiniâtreté, qu'ils en tuèrent un grand nombre, & précipitèrent le reste dans le fossé. Dans cette extrémité tout combattit. Les Caloyers portèrent le moufquet ; des femmes, oubliant leur sexe, parurent au milieu des défenseurs, soit pour leur donner des armes, soit pour s'en servir elles-mêmes, & plusieurs de ces braves héroïnes y perdirent la vie.

Depuis cinquante jours la place tenoit contre toutes les forces des Turcs. Si, dans ce moment encore, les Vénitiens avoient envoyé une armée navale à son secours, le royaume de Candie étoit sauvé. Sans doute qu'ils n'ignoroient pas ce fait connu. Le vent du nord donne à plein dans les

golfe de la Canée. Quand il souffle un peu frais, la mer y devient furieuse. Il est impossible alors, à une escadre, quelque nombreuse qu'on la suppose, de s'y former en ordre de bataille pour attendre l'ennemi. Si les Vésitiens étoient partis du Cerigue avec ce vent favorable, ils seroient arrivés à la Canée dans cinq heures, & seroient entrés dans le port à pleines voiles, sans avoir tiré un seul coup de canon, sans qu'aucun vaisseau Turc eût osé se présenter devant eux ; car il auroit risqué d'être affalé sur la côte, & brisé contre les écueils dont elle est hérissée. Au lieu d'exécuter ce projet, que la nature des lieux devoit faire naître, ils envoyèrent quelques galeres qui, n'ayant osé doubler le cap Spada, côtoyerent le rivage méridional de l'Isle, & manquèrent leur mission.

Les Caniotes n'espérant plus un secours trop long-tems différé, voyant trois brèches ouvertes, par lesquelles les Infidèles pouvoient facilement monter à l'affaut, accablés de fatigues & de blessures, réduits à cinq cens hommes, qu'il falloit disperfer sur des murs d'une demi-lieue de circuit, minés de toutes parts, demandèrent à capituler. Ils obtinrent les conditions les plus honorables, & après deux mois d'une défense glorieuse, qui coûta vingt-cinq mille hommes aux Turcs, ils fortirent de la place avec les honneurs de la guerre. Les citoyens, qui ne voulurent pas rester dans la ville, eurent la permission de se retirer.

& les Ottomans , contre leur coutume , exécutèrent assez fidèlement leurs conventions.

Les Vénitiens , après la prise de la Cinée , se replierent vers Retimo. Le Capitan-Pacha assiégea le château de la Sude , situé à l'entrée du golfe , sur un écueil d'un quart de lieue de circuit. Il dressa des batteries à terre , & s'efforça , mais inutilement , de renverser ses remparts. Désespérant de l'enlever par force , il laissa des troupes pour en faire le blocus , & s'avança vers Retimo. Cette ville , sans murailles , est défendue par une citadelle bâtie sur une hauteur qui domine le port. Le Général Cornaro s'y étoit retiré. Il sortit à l'approche des ennemis , & les attendit en rase campagne. Pendant l'action il ne ménagea point sa personne. Pour encourager ses soldats , il combattit au milieu de leurs rangs. Une mort glorieuse fut le prix de sa bravoure , mais sa perte entraîna celle de Retimo (n).

Les Turcs ayant débarqué de nouvelles troupes dans l'Isle , y apportèrent la peste , qui suit presque toujours leurs armées. Ce fléau terrible gagna de proche en proche , & semblable aux flammes qui dévorent tout sur leur passage , il détruisit la plus grande partie des habitans (o). Le reste , épouvanté de ses ravages , se sauva dans les Etats de Venise , & l'Isle demeura déserte.

---

(n) Etat général de l'Empire Ottoman, troisième partie.

(o) *Luem.*

En 1646 commença le siège de Candie, beaucoup plus long que celui de Troie. Si une plume féconde & brillante, comme celle d'Homère, rassembloit dans un cadre les événemens extraordinaires de ce siège fameux, elle offrirait à la postérité de hauts faits d'armes, de grands tableaux, & des héros comparables à ceux de l'Iliade. Mais les actions mémorables ne manquent point à l'histoire des Nations. Chaque âge en produit de nouvelles, & la nature avare, après des siècles nombreux, enfante à peine un génie comparable au père de la poésie. L'ordre & le but de cette lettre ne me permettent pas d'entrer dans de grands détails. Je me bornerai à décrire brièvement les principaux événemens arrivés pendant la durée du siège de Candie. Les Turcs, jusqu'en 1648, ne firent pas de grands progrès devant cette place. Ils furent souvent battus par les Vénitiens, & quelquefois forcés de se retirer à Retimo. A cette époque Ibrahim fut déposé solennellement, & l'on éleva sur le trône son fils aîné âgé de neuf ans, sous le nom de *Méhémét IV*. Le Sultan, au milieu de sa prison, faisoit encore quelqu'ombrage. On l'étrangla le 19 Août de la même année. Ce jeune Empereur qui montoit sur le trône en faisant périr son père, en fut précipité, dans la fuite, pour passer le reste de ses jours dans les ténèbres d'un cachot (p). L'his-

---

(p) Après trente-sept ans de règne, Méhémét IV fut déposé & enfermé dans une prison.

toire Ottomane n'est remplie que de semblables horreurs. Quelles leçons pour les despotes!

En 1649, Usséin Pacha, qui bloquoit Candie, ne recevant pas de secours de la Porte, fut obligé de lever le siège, & de s'enfuir à la Canée. En effet, les Vénitiens tenoient la mer avec une forte escadre. Ils attaquèrent la flotte turque dans le golfe de Smirne, brûlèrent douze vaisseaux, deux galères, & tuèrent six mille hommes. Quelque tems après, les Mahométans ayant trouvé moyen de faire passer une armée en Candie, recommencerent avec plus de fureur le siège de cette ville, s'emparèrent d'un fort avancé qui incommodoit beaucoup les assiégés, ce qui les obligea à le faire sauter.

Depuis 1650 jusqu'en 1658, les Vénitiens, maîtres de la mer, attendirent chaque année les Ottomans dans le détroit des Dardanelles, leur livrèrent quatre batailles navales, dans lesquelles ils défirent leurs flottes nombreuses, leur coulèrent bas un grand nombre de caravelles, en prirent d'autres, & jetterent l'épouvante jusques dans les murs de Constantinople. Cette capitale fut remplie de tumulte & de désordres. Le Grand-Seigneur effrayé, ne s'y croyant pas en sûreté, l'abandonna précipitamment.

Ces succès glorieux avoient relevé l'espoir des Vénitiens, & abattu le courage des Turcs. Ils convertirent en blocus le siège de Candie, & essuyèrent des pertes considérables. En 1659, le

Sultan, pour écarter la flotte Vénitienne du détroit des Dardanelles, & assurer à ses vaisseaux un libre passage, fit bâtir, à l'entrée, deux châteaux neufs. Il ordonna au Pacha de la Canée de retourner devant les murs de Candie, & d'employer tous ses efforts pour s'emparer de cette forteresse importante. Cependant la République de Venise, profitant de ses avantages, fit plusieurs tentatives contre la Canée. En 1660, la ville vivement pressée étoit sur le point de se rendre, lorsque le Pacha de Rhodes, volant à son secours, y jeta deux mille hommes. Il doubla heureusement la pointe du cap Melec, à la vue de la flotte de Venise, qui, se trouvant en calme sur le cap Spuda, ne put faire un pas pour combattre un ennemi plus foible qu'elle, & lui ravir sa conquête.

Kiopruli, fils & successeur du Visir de ce nom, qui avoit soutenu pendant long-tems le destin de l'empire Ottoman, sachant que les peuples murmuroient hautement contre la longueur du siège de Candie, & craignant une révolte générale, qui eût été fatale à lui & à son maître, partit de Byfance sur la fin de 1666, à la tête d'une armée formidable. Ayant trompé la flotte Vénitienne, qui l'attendoit à la hauteur de la Canée, il débarqua à *Palio-Castro*, & forma ses lignes autour de Candie. Il avoit sous ses ordres quatre Pachas, & l'élite des forces Ottomanes. Ces troupes, encouragées par la présence & les promesses de leurs chefs, & secondées d'une artillerie nom-

breuse, firent des prodiges de valeur. Tous les forts extérieurs furent réduits en poudre. Il ne restoit aux assiégés qu'un simple cordon de murailles, qui, sans cesse ébranlées par le canon, tomboient en ruines de toutes parts. Cependant, ce que la postérité aura peine à croire, ils tinrent encore pendant trois ans contre toutes les forces de l'empire Ottoman. Enfin ils alloient capituler, lorsque l'espoir d'un secours parti de France, soutint leur valeur & les rendit invincibles. Ce secours arriva le 26 Juin 1669. Il étoit conduit par le Duc de Navailles. Il avoit sous ses ordres un grand nombre de Seigneurs François, qui venoient essayer leurs armes contre les Turcs.

Le lendemain de leur arrivée, les François impatiens firent une sortie générale. Le Duc de Beaufort, Amiral de France, se mit à la tête des enfans perdus. Il marchoit le premier contre les Musulmans, & étoit suivi d'un corps nombreux d'infanterie & de cavalerie. Ils donnerent tête baissée sur les ennemis, les attaquèrent dans leurs retranchemens, les y forcerent, & les auroient obligés d'abandonner leurs lignes & leur artillerie, sans un événement imprévu qui glaça leur courage. Au milieu des combattans un magasin de poudre prit feu. Les plus avancés perdirent la vie. Les rangs des François furent rompus. Plusieurs de leurs chefs, parmi lesquels se trouva le Duc de Beaufort, disparurent pour jamais. Les soldats prirent la fuite en désordre. Les Turcs

les pourfuivrent, & le Duc de Navailles eut bien de la peine à rentrer dans les murs de Candie. Les François accusèrent les Italiens de les avoir trahis en les faisant partir plutôt que l'on n'étoit convenu, & malgré toutes les prières du Commandant, ils se rembarquerent. Ce départ décida du fort de la ville. Il ne restoit que cinq cens hommes pour la défendre. Morosini capitula avec Kiopruli, auquel il abandonna le royaume de Crète, à l'exception de la Sude, de Grabufe & de Spina-Longua. Le grand Visir-fit son entrée à Candie le 4 Octobre 1670, & y séjourna huit mois pour en faire réparer les fortifications.

Les trois forteresses laissées par le traité aux Vénitiens, leur demeurèrent encore long-tems. Dans la suite, elles leur furent enlevées successivement. Enfin, après plus de trente années de guerre, après avoir fait périr plus de deux cens mille hommes dans l'Isle, après l'avoir arrosée des flots du sang musulman & chrétien, la Porte en est aujourd'hui souveraine maîtresse.

Voilà, Madame, une foible esquisse de l'histoire de Crète depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Nous allons y voyager maintenant : je vous parlerai ensuite de son commerce, de son gouvernement, de sa population, & de tout ce que je croirai pouvoir vous intéresser.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E X X I.

A M. L. M.

V O U S C O N N O I S S E Z un peu, Madame, les Crétois : je vous ai offert quelques traits de leur histoire ; maintenant nous allons parcourir l'Isle qu'ils habitoient & visiter ses antiquités. Fièrè d'avoir nourri Jupiter, orgueilleuse de ses cent villes, Crète éleva long-tems sa puissance au-dessus des autres Isles de la Méditerranée. Aujourd'hui sa gloire est éclipée. Le tems n'a pas épargné une seule de ses cités, & nous n'en verrons que les ruines. Celle que nous allons quitter, est la capitale moderne. Elle a donné son nom à l'Isle. Bâtie sur le terrain qu'occupoit Heraclée, séjour des chefs du gouvernement Ottoman, elle mérite une description particulière.

„ L'isle de Dia, dit Strabon, (a) est située  
„ en face d'Heraclée, port de mer de Cnossè.  
„ Elle n'est éloignée que de trois lieues & demie  
„ de la côte.” Cette description est exacte, &  
répond parfaitement à la position de Candie, &  
à la distance qui se trouve entre elle & l'Isle de  
Dia, aujourd'hui *Standié*. Les mots suivans confirment encore le sentiment de ceux qui assurent

---

(a) Strabon, livre 10.

que la capitale de Crète est élevée sur les ruines d'Héraclée (b). Cnoffe placée dans les terres à vingt-cinq stades de la mer du Nord, a pour port Héraclée. Vingt-cinq stades équivalent à une lieue, & c'est à cet éloignement de Candie, vers le sud-est, que l'on trouve le village de *Cnoffou*, où l'on voit les débris de cette ville autrefois fameuse.

On ne peut donc douter que la moderne Candie, la *Khandak* des Arabes, n'occupe l'emplacement de l'ancienne Héraclée. Vous avez lu, Madame, les principaux événemens arrivés pendant le siège mémorable qu'elle soutint contre toutes les forces de l'empire Ottoman. Les Turcs ont réparé les ravages de la guerre. Les murs qui l'entourent ont plus d'une lieue de circuit, sont bien entretenus, & défendus par des fossés profonds; mais ils ne sont couverts d'aucun fort extérieur. Du côté de la mer elle est inattaquable, parce que les vaisseaux n'ont pas assez de fond pour s'en approcher.

Candie est le siège du gouvernement Turc. La Porte y envoie ordinairement un Pacha à trois queues. Les principaux Officiers, & les divers corps de la milice Ottomane, y sont rassemblés. Cette ville riche, commerçante & bien peuplée pendant que les Vénitiens la gouvernoient, est bien déchue de son ancienne puissance. Le port,

---

(b) Strabon, livre 10.

qui forme un joli bassin où les navires font à l'abri de tous les vents, se comble de jour en jour. Il ne reçoit plus que des bateaux & de petits bâtimens allégés d'une partie de leurs marchandises. Ceux que les Turcs fretent à Candie, sont obligés d'aller, presque sur leur lest, attendre leur chargement dans les ports de Standié, où des barques le leur portent. Ces entraves gênent le commerce, & les Gouverneurs ne songent point à les faire disparaître ; aussi est-il considérablement diminué.

Candie embellie par les Vénitiens, percée de rues droites, ornée de maisons bien bâties, d'une belle place & d'une fontaine magnifique, ne renferme dans sa vaste enceinte qu'un petit nombre d'habitars. Plusieurs quartiers sont presque déserts. Celui du marché est le seul où l'on voit du mouvement & de l'affluence. Les Mahométans ont converti la plupart des temples chrétiens en mosquées. Cependant ils ont laissé deux églises aux Grecs, une aux Arméniens, & une synagogue aux Juifs. Les Capucins possèdent un petit couvent avec une chapelle, où le Vice-Consul de France entend la Messe. Actuellement il est seul de sa Nation, les Négocians François s'étant retirés à la Canée.

A l'occident de Candie se prolonge une chaîne de montagnes qui descend du Mont-Ida, & dont la pointe va former le promontoire de *Dion*. Avant d'y arriver, on rencontre sur le bord de la

mer *Palio-Castro*, nom que les Grecs modernes donnent à toutes les places anciennes. Sa situation correspond à celle de Panorme, qui étoit au nord-ouest d'Heraclee.

La rivière que l'on voit à l'occident de Candie, s'appelloit anciennement le Triton, près de la source duquel Minerve naquit de Jupiter (c). *Loaxus* se trouve un peu plus-loin. Une lieue à l'orient de cette ville, le fleuve *Ceratus* coule dans une vallée charmante. Suivant Strabon, il passoit à peu de distance de Cnoffe. On voit au-delà une rivière que je crois être le fleuve *Therène*, sur les bords duquel la fable prétend que Jupiter célébra ses noces avec Junon (d). Dans un espace de plus d'une demi-lieue, autour des murs de Candie, on ne rencontre pas un seul arbre. Les Turcs, pendant le siège, les coupèrent tous, & détruisirent les jardins & les vergers qui environnoient la ville. Au-delà de cette en-

(c) *Diodore de Sicile*, l. 5. La Mythologie dit aussi que Minerve naquit de Jupiter dans l'Isle de Crète, de là source du Triton, d'où lui est venu le surnom de Tritogène.

(d) *Diodore de Sicile*, l. 5. On dit que les noces de Jupiter & de Junon furent célébrées dans le territoire de Cnoffe, près du fleuve *Therène*. Actuellement encore on y voit un Temple, où les Prêtres du pays représentent chaque année, dans une fête publique, les cérémonies qui, suivant la tradition, furent pratiquées à ces noces.

ceinte, la campagne est abondante en blés & en arbres fruitiers. Les côteaux voisins, plantés de vignobles, donnent la Malvoisie du Mont-Ida, digne d'orner la table des gourmets. Ce vin, peu connu en France, est parfumé, d'un goût très-agréable & fort estimé dans le pays.

Demain, Madame, nous quittons Candie. Nous composons une troupe de douze voyageurs, parmi lesquels il se trouve un Vice-Consul de France, un Consul que nous devons installer à la Canée, de jeunes Négocians, des Janissaires & des curieux. Nous sommes tous armés de fusils, de pistolets, de sabres & d'épées. Dans un pays où la force commande, cette manière de voyager est la plus sûre. Les Montagnards & les Turcs ont du respect pour les armes des François, & le moyen de n'avoir rien à craindre de leur violence, est de paroître en état de la repousser sur le champ. Nous ne prendrons pas la route la plus courte, parce que notre dessein est de parcourir les lieux les plus fameux de l'Isle. J'ai l'honneur d'être, &c.

---

## L E T T R E X X I I .

A M. L. M.

**E**N PARTANT de Candie, Madame, nous dirigeâmes notre course vers Gortyne. Nous arri-

vâmes de bonne heure aux ruines de Cnoffe , nommée *Cnoffou* par les Grecs modernes. C'étoit la ville royale de Minos. Il y avoit établi le fiège de son empire. C'est-là qu'il publia les loix admirables dont l'antiquité a vanté la sagesse. Cette cité avoit une lieue & demie de circuit (a). Elle fut long-tems une des plus célèbres de l'Isle. Unie à Gortyne , elle soumit (b) presque tous les Crétois. Elle essuya ensuite des disgraces (c) dont Gortyne & Lyctos profiterent , & perdit beaucoup de sa splendeur. Bientôt elle répara ses pertes , recouvra une partie de son ancienne puissance , & reprit son rang parmi les villes les plus florissantes de Crète. Les Romains , pour assurer leur conquête , y établirent une colonie puissante. Enfin , „ la treizième année (d) du „ règne de Néron , l'Isle entière ayant éprouvé „ un violent tremblement de terre , Cnoffe fut „ renversée de fond en comble.” (e) Le tonnerre , pendant ce fléau terrible , ne sortit point des nuages , mais de la terre , & la mer recula de sept stades (f). Plusieurs tombeaux s'ouvrirent , & l'on trouva dans l'un d'eux l'ouvrage de

---

(a) Strabon , livre 10.

(b) Polybe , l. 4.

(c) Strabon , l. 10.

(d) Septimius , dans une lettre à Arcade.

(e) Philostrate , vie d'Apollonius.

(f) Suidas.

Diſtys de Crè e, qui contient les événemens de la guerre de Troie.

Depuis ce moment, la ſuperbe Cnoſſe, couchée dans la pouſſière, ne s'eſt point relevée de ſes ruines; mais des monceaux de pierres, d'anciens murs à moitié démolis, des reſtes d'édifices, & le nom de *Cnoſſou*, que cet emplacement a conſervé, font connoître, d'une manière certaine, le lieu qu'elle occupoit. Sans doute que ces débris étoient beaucoup plus conſidérables avant la fondation de Candie. Leur proximité aura engagé les Vénitiens à s'en ſervir pour élever les forts, les remparts & les maiſons de cette capitale.

Nous laiffâmes *Cnoſſou* à notre gauche, & nous continuâmes notre route. Lorsque nous fûmes arrivés ſur les collines élevées qui bordent le pied du Mont-Ida, du côté de l'orient, nous eûmes des points de vue fort agréables. Nous découvrions, de diſtance en diſtance, des vallées couvertes de verdure, de petits villages placés ſur le bord des ruiſſeaux, entourés de jolis vergers, & çà & là des bouquets d'arbres verts qui couronnoient les côteaux.

Nous étions à quatre lieues au ſud-eſt de Candie, & nous graviffions un ſentier fort eſcarpé; lorsque nos guides nous avertirent que nous paſſions près du tombeau de Jupiter. Nous eſcaladâmes la montagne pour contempler cet antique monument. Nous ne vîmes qu'un monceau de

grosses pierres à moitié rongées par le tems, que les habitans du pays appellent *le tombeau de Jupiter*.

L'antiquité atteste qu'un Jupiter mourut dans l'Isle de Crète, & qu'il y fut inhumé. Le troisième Jupiter (g) naquit en Crète, & eut pour pere Saturne. On y montre encore son tombeau. (h) Jupiter ayant fini ses jours dans l'Isle de Crète, ses parens & ses amis, suivant l'ordre qu'il leur en avoit donné, lui éleverent un temple & un tombeau. Ce temple subsistoit du tems de Platon; mais la vétusté ou les tremblemens de terre l'auroient renversé. Voilà ce qu'en dit ce philosophe, qui connoissoit les lieux qu'il décrit: (i) „ le „ chemin qui conduit de Cnosse à l'autre, & au „ tem-

(g) *Cicéron, de Natura Deorum, l. 3.*

*Arnob. l. 4.* Le troisième Jupiter, fils de Saturne, fut inhumé dans l'Isle de Crète.

*Théophile, l. premier.* Jupiter, fils de Saturne, qui fut Roi de Crète, a son tombeau dans cette Isle.

*Pomponius Méla, livre second, ch. 7.* On voit, en Crète, un tombeau, où l'on ne peut presque douter que Jupiter n'eût été enseveli. Les Habitans montrent les vestiges de l'inscription qui l'atteste.

*Chrysofôme, sur l'Épître de Saint Paul à Tite.* Les Crétois possèdent le tombeau de Jupiter, sur lequel on lit cette inscription: *là repose Zan, que l'on nomme Jupiter.*

(h) *Cedrenus.*

(i) *Platon, des loix, livre premier.*

„ temple de Jupiter, est très-agréable. Pendant  
 „ la chaleur, le voyageur trouve le long de la  
 „ route des allées de grands arbres touffus, dont  
 „ le feuillage le met à l'abri des feux du soleil.  
 „ S'il pénètre plus loin, il rencontre des forêts  
 „ de cyprès d'une élévation & d'une beauté sur-  
 „ prenantes. A côté s'étendent des prairies, où  
 „ l'on peut se reposer & converser ensemble.”

De toutes ces observations, on peut conclure qu'un homme, appelé Jupiter, qui, par ses belles actions, mérita bien de ses sujets, & auquel on rendit dans la suite les honneurs divins, mourut dans l'Isle de Crète, qu'on lui éleva un temple que le tems a détruit, que, jusqu'au tems des Empereurs Romains, on montra son tombeau avec une inscription, qu'aujourd'hui on voit à trois lieues de Cnoffe une éminence appelée vulgairement le Mont-Icare, sur le sommet de laquelle les habitans du pays montrent un monceau de pierres qu'ils nomment *le tombeau de Jupiter*. Quant à l'autre sacré où il fut élevé, & où Minos se rendoit tous les neuf ans pour converser avec son pere, & recevoir ses loix, on peut présumer qu'il n'étoit pas éloigné de ce lieu (k); mais nous ne l'avons point vu.

---

(k) Les Anciens réunissent presque toujours l'autre & le tombeau de Jupiter. Platon dit: l'autre & le temple de Jupiter, parce que, de son tems, le sépulcre étoit orné d'un Temple. Minutius Félix dit: Jupiter régna en

En descendant de la montagne, nous rencontrâmes une noce villageoise qui se rendoit au hameau voisin. Un grand nombre de Grecs montés sur des chevaux & des mules, composoient l'escorte de la mariée. Une troupe de jolies personnes l'entouroient. Elles étoient vêtues de leurs plus beaux habits; leurs longs voiles blancs toiboient avec grace sur leurs épaules. Les hommes portoient des ceintures brillantes. Tout le monde paroissoit fort gai. Nous jugeâmes qu'il étoit de la politesse françoise de saluer la mariée. Nous nous arrêtâmes en haie sur son passage, & nous fîmes une salve générale de notre mousquetterie. Ceux d'entre les Grecs qui avoient des armes nous répondirent, & nous nous quittâmes après nous être faits des complimens réciproques.

Nous descendîmes dans la plaine, & quoiqu'au mois de Novembre nous éprouvions des chaleurs assez fortes. Nous devions aller coucher au Couvent de Saint-Georges, dont nous étions encore éloignés de trois lieues. Il nous fallut franchir plusieurs rangs de collines qui forment la base du Mont-Ida, du côté de l'orient. Le pays étoit

---

Crète... On voit encore de nos jours son antre & son tombeau. Cette réunion semble indiquer que ces monumens n'étoient pas fort éloignés l'un de l'autre. Les Anciens placent cette caverne sacrée au pied du Mont-Ida. Platon la marque du côté de Cnosse. La situation du Mont-Icare répond assez à ces indications.

très-varié, très-pittoresque. Tantôt du sommet d'un côteau nous découvrions un horizon immense, terminé par des montagnes qui cachoient leurs têtes dans les nues. Puis tout-à-coup errans au fond des vallées profondes, ornées d'arbres fruitiers, & d'arbriffeaux fleuris, nous étions comme emprisonnés par leurs côtes rapides & leurs vastes contours. Enfin, après avoir monté pendant long-tems, nous aperçûmes dans le lointain le monastere de Saint-Georges. Son aspect nous réjouit, & nous nous hâtâmes de l'atteindre. Nous entrâmes dans la cour vers le soir. Les Religieux furent d'abord effrayés de notre nombre, & le Supérieur se cacha, suivant l'usage. Mais nous possédions un homme qui connoissoit parfaitement les Grecs & leurs subterfuges. Il s'adressa à quelques Caloyers, & leur dit que nous avions avec nous le Consul de France, qui se rendoit à la Canée; qu'il avoit beaucoup de crédit auprès des puissances du pays, & qu'il pouvoit rendre de grands services à leur Evêque, & à tous les Couvens de l'Isle. On ne manqua pas de faire ces rapports au Supérieur. A l'instant il vint nous recevoir, nous complimenter, & toutes les portes nous furent ouvertes.

Nous avons fait sept lieues, qui en valent bien dix de France. Nos chevaux étoient fatigués. Aussi-tôt que nous eûmes mis pied à terre, des enfans vinrent les prendre par la bride, & les promenerent au pas pendant un quart-d'heure.

avant de les conduire à l'écurie. Cet usage s'observe régulièrement dans toute l'Isle de Crète. On ne renferme jamais ces animaux en sueur. On a toujours soin de les promener pendant quelque tems à l'air libre. Aussi les chevaux crétois sont sains, vigoureux & infatigables. Ils gravissent avec ardeur les montagnes les plus escarpées, & descendent, sans broncher, des vallées taillées en précipices. La vie du voyageur dépend de la sûreté de leur pied; il côtoie souvent par des sentiers étroits des abîmes profonds, où un faux pas le précipiteroit.

Tandis que l'on préparoit le souper, un Religieux nous pria instamment d'entrer dans sa cellule. Il aimoit le bon vin, & il y paroissoit sur sa figure. Il nous régala de son mieux de sa liqueur chérie. Il est vrai qu'il ne possédoit qu'une coupe, mais elle étoit large & profonde. Il la fit passer à la ronde, & fut fort content des éloges que nous donnâmes à son vin.

Les Caloyers de Saint-Georges possèdent des terres immenses, où ils entretiennent de nombreux troupeaux. Ils y recueillent du blé, de l'orge, du vin, de l'huile, de la cire & du miel en abondance. Les Turcs les leur ont laissées, à condition qu'ils donneroient l'hospitalité à tous les voyageurs. Ils l'exercent ordinairement d'assez bonne grace. Les cavaliers & leurs montures trouvent chez eux le logement & la nourriture. Ces maisons sont d'une grande ressource dans un pays

qui n'a ni hôtellerie, ni caravanferai. Sans cet ayle le voyageur feroit obligé de porter avec lui des bagages confidérables, & toutes les chofes néceffaires à la vie. Ces Religieux cultivent eux-mêmes leurs campagnes, & doivent l'aifance dont ils jouiffent à leurs travaux.

On nous fervit un ambigu magnifique. Un cochon de lait rôti occupoit le plat du milieu. On voyoit à l'entour d'excellent mouton, des pigeons & de fort bonnes volailles. Plusieurs plats remplis de grenades, d'amandes, de raifins, d'olives fraîches & de miel couvroient la table. Ce miel, transparent comme le criftal, étoit délicieux. Auffi parfumé que les fleurs, auffi délicat que les meilleures confitures, il flattoit également le goût & l'odorat. Le Supérieur nous fit apporter des vins exquis. Le rouge, le blanc, l'orange que l'on cultive fur les côteaux qui environnent le Monaftere, méritèrent tour-à-tour nos hommages.

Après le foupper on nous conduifit dans une vaste falle où, malgré la dureté de nos lits, nous goûtâmes avec délices les douceurs du fommeil. On avoit mis par confidération le Conful de France dans une chambre particulière, avec deux carafes pleines près de fon chevet. Le matin, il voulut fe laver la bouche, & verfa de cette eau prétendue. C'étoit du vin blanc. Il prit l'autre carafe & en remplit fon verre, c'étoit de l'eau-de-vie pure. Apparemment que ces bons

Religieux font dans l'usage de faire des libations au dieu du sommeil, ou de se consoler de ses rigueurs avec la bouteille.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E XXIII.

*A M. L. M.*

**N**OTRE PROJET étoit de visiter Gortyne & le labyrinthe. Nous partîmes de bon matin du Monastere de Saint-Georges, après avoir remercié nos hôtes, qui eurent l'honnêteté de nous fournir des provisions pour le déjeuner. Nous marchions vers le midi de l'Isle, & depuis le couvent nous descendîmes pendant deux heures pour gagner la plaine. La route étoit moins fatigante que celle de la veille. Nous parcourions de belles campagnes parsemées de villages, entourés d'oliviers & d'amandiers. La plupart, situés sur le penchant des collines que nous avions à droite & à gauche, formoient de jolis paysages. Ce canton paroissoit riche & peuplé; mais le tems des récoltes & de la vendange étant passé, nous rencontrions peu d'habitans. Ils étoient enfermés dans leurs demeures, occupés des travaux domestiques.

Après plusieurs heures de chemin, un petit sentier tapissé d'une verte pelouse qu'arrosait une

source limpide qui fuyoit, dans le vallon, nous invita à faire halte. Nous étalâmes les provisions des bons Caloyers, & nous déjeûnâmes au pied d'un platane. La marche avoit aiguisé l'appétit, & nous trouvâmes nos mets excellens. L'eau de la fontaine étoit fraîche & pure. Quelques bouteilles de vin la rendirent encore meilleure. Le déjeûner fut fort gai, mais bientôt écoulé. Nous remontâmes à cheval, & continuâmes notre route.

Nous avançons sur un terrain uni, renfermé entre deux chaînes de montagnes, dont les flancs étoient sillonnés de ravins où couloient de belles eaux. De nombreux troupeaux de chèvres & de moutons y païssoient le thim, y broutoient la feuille des arbrisseaux sauvages. Ici un hameau entouré de vignobles paroïssoit sur la crête d'un rocher. Là il se cachoit dans l'épaisseur d'un bois. Par-tout des sites agréables & variés amusoient nos regards. Nous faisons beaucoup de chemin sans nous en appercevoir.

Le soleil avoit parcouru la moitié de son cours. Nous marchions depuis sept heures, lorsque nous arrivâmes à un gros bourg, dont les habitans ne jouissent pas d'une réputation intacte. On les accuse d'aimer à dépouiller les voyageurs. Nos armes nous rassuroient; nous résolûmes d'y demander à dîner. Nous fûmes mal reçus dans plusieurs maisons; la figure sinistre des personnes qui les habitoient, nous fit passer outre; enfin nous frappâmes à une porte, dont les hôtes nous mon-

trerent une meilleure volonté. Nous n'y trouvâmes point la table splendide de nos riches Caloyers. Des œufs, des olives, du miel & de mauvais fromage furent les seuls mets qu'on nous offrit. Nous les payâmes généreusement & partîmes. En quittant ce lieu maudit, plusieurs des habitans nous accablèrent d'injures; la vue de nos mousquets tournés vers eux, & le sabre nud de nos Janissaires les firent rentrer dans le devoir.

Nous entrions dans la plaine de Messara, qui a sept lieues de long & s'étend jusqu'à la mer du midi. C'est la plus fertile en bled de tout le royaume de Candie; la terre y est excellente & la récolte ne trompe jamais l'espérance du laboureur. Un chemin ferré & tiré au cordeau nous annonçoit l'approche de Gortyne; nous ne tardâmes pas à découvrir ses ruines, & nous passâmes plusieurs heures à les examiner.

L'origine de Gortyne est incertaine. Les opinions des Auteurs varient à ce sujet. On s'it qu'elle est de la plus haute antiquité. Homère en parle comme d'une ville puissante entourée de murailles. Elle florissoit lorsque Lycurgues voyageoit en Crète. Les uns lui donnent pour fondateur le héros Gortyn, fils de Tégète (a). Pla-  
toa

---

(a) *Etienne de Byzance.* Gortyne reçut son nom du Héros Gortyn. Elle fut aussi appelée Larissa, Cremnia, & enfin Gortyne.

con. (b) prétend qu'elle fut bâtie par une colonie de Gortyne, ville du Péloponèse. Plusieurs anciens Ecrivains assurent que Taurus, le même qui enleva Europe, & qui régna en Crète, fonda cette ville célèbre (c).

Quoi qu'il en soit de ces sentimens divers, Gortyne située dans une plaine d'une vaste étendue, arrosée de nombreux ruisseaux, féconde en bled, en orge, en oliviers & en productions de toute espèce, devint une des plus considérables villes de l'Isle. Elle n'est qu'à cinq lieues de la mer du midi, sur laquelle elle avoit deux ports (d), Lé-

*Pausanias in Arcadis.* On raconte que Cydon, Cattrée, & Gortyn, fils de Tégète, passèrent dans l'Isle de Crète; & qu'ils donnerent leurs noms aux Villes de Cydon, de Cattrée & de Gortyne. Mais les Crétois rejettent ce discours. Ils prétendent que Cydon étoit fils de Mercure & d'Acacallide, fille de Minos; que Cattrée étoit fils de Minos, & Gortyn de Rhadamanthe.

(b) *Platon, des loix, l. 4.*

(c) *Eustathius in Dionisium.* Gortyne fut bâtie par Taurus, qui enleva Europe la Phénicienne, & qui régna en Crète.

*Chronique d'Alexandrie.* Taurus fonda dans l'Isle de Crète la Ville qu'il appella Gortyne, du nom de sa mere, petite-fille de Jupiter.

*Cedrenus.* Taurus bâtit en Crète la Ville qu'il appella Gortyne, du nom de sa mere.

(d) *Strabon, l. 10.* Gortyne a deux ports sur la mer de Lybie; Lébéna, dont elle n'est éloignée que de quatre lieues, & Métalla, située deux lieues plus loin.

béna, ornée d'un temple fameux, (e) & Metalla, placée à l'extrémité du cap de ce nom. Ces avantages dont elle fut profiter, la rendirent très-puissante. Elle unit ses armes à celles des Cnosfiens, pour soumettre les peuples voisins, & étendit fort loin les limites de son territoire. Ses murs avoient plus de deux lieues de circuit. Le tems les ayant détruits, les Magistrats commencerent à les réparer; mais ils n'en acheverent que huit stades, le reste de la ville demeura ouvert (f). Strabon attribue cette (g) restauration à Ptolemée Philopator; il ajoute qu'il ne l'acheva pas, & que l'ouvrage demeura imparfait.

Gortyne possédoit plusieurs temples, parmi lesquels on distinguoit ceux d'Apollon (h), de Jupiter (i) & de Diane (k). Le premier étoit en grande vénération parmi les Grecs, & dans des tems de peste, ils envoyerent des députés pour

(e) Philostrates, vie d'Apollonius, l. 4. Il se rendit au Temple de Lébéna, où Esculape est adoré. Toute l'Asie alloit en pèlerinage à Pergame. Les Crétois se rendent en foule au Temple de Lébéna. Bien plus, cette Ville étant située sur la mer de Lybie, on y voit un concours nombreux d'Africains.

(f) *Phranzes, chronique, livre premier.*

(g) *Strabon, livre 10.*

(h) *Etienne de Byzance.* Au milieu de Gortyne, Apollon avoit un Autel & un Temple.

(i) *Photius Bibli. hist. l. 5.*

(k) *Amilius Probus.*

consulter son Oracle (1). Ménélas allant à la poursuite d'Hélène, immola dans le second une hécatombe à Jupiter. Enfin Annibal craignant que l'avarice des Gortyniens ne le livrât à ses ennemis pour jouir de ses trésors, dont le bruit avoit devancé ses pas, déposa en présence du peuple dans le temple de Diane des vases remplis de plomb & recouverts d'or & d'argent, disant qu'il leur confioit sa fortune. Peu de tems après il se sauva en Asie avec ses richesses renfermées dans des statues d'airain, mais l'implacable vengeance de Rome le suivoit en tous lieux. Le Léthé couloit auprès de Gortyne (m). Strabon (n) assure qu'il la traversoit. Cette ville a eu divers accroissemens, ainsi ce fleuve a pu dans des tems couler autour des murs, & dans d'autres passer au milieu. Il est certain que de nos jours on voit des ruines au-delà de ce fleuve, qui n'est actuellement qu'un joli ruisseau. Il fut appelé Léthé, parce qu'Harmonia, fille de Venus, oublia sur ses bords son époux Cadmus (o). Les Géographes comptent plusieurs rivières de ce nom. Strabon (p) en désigne quatre.

---

(1) *Antonius Liberalis, métamorphose* c5.

(m) *Solin.* Le fleuve Léthé coule auprès de Gortyne, à l'endroit où Taurus apporta sur son dos Europe.

(n) *Strabon.* Le fleuve Léthé traverse toute la Ville de Gortyne.

(o) *Vibius Sequester, livre des fleuves.*

(p) Magnésie étoit située sur le Méandre, à l'endroit

Les ruines de Gortyne couvrent une grande étendue de terrain, & donnent une idée de son ancienne magnificence ; ceux de ses monumens qui subsistent encore, ne sont pas de la plus haute antiquité. On remarque une porte de ville construite de grosses briques, autrefois recouvertes de pierres de taille ; on a détaché toutes celles du ceintre & des côtés, cependant elle subsiste & doit durer encore long-tems. Cet édifice a une épaisseur considérable, & présente une large façade. Il ne peut remonter qu'au tems où Ptolémée Philopator entreprit de rétablir les murs de Gortyne. Au-delà de cette porte on distingue un grand emplacement qui forme à peu-à-peu un carré long. On voit un double rang de pedestaux allignés sur les côtés. La base de ces marbres est enterrée, & le sommet seul débordé le terrain. Cette distribution paroît annoncer les portiques d'un temple. On rencontre d'espace en espace des monceaux de décombres, & des colonnes de marbre & de granit enfoncées en terre jusqu'à la moitié de leur fût. Les chapiteaux sont renversés à l'entour. Plusieurs n'en ont point du tout. Vers l'extrémité de ces débris, sur les bords de la jolie rivière où Harmonia oubliâ Cadmus,

---

où le fleuve Léthé s'y jette. Un autre fleuve de ce nom coule près de Gortyne. Le troisième baigne Tricca, Ville de Thessalie. Enfin on trouve un quatrième Léthé chez les Africains occidentaux.

on entre dans une église dont un côté est détruit. L'architecture en est simple & sans colonnades. Elle a environ cent vingt pieds de long sur soixante de largeur. C'est probablement l'ancienne cathédrale fondée par Tite, le disciple de Saint-Paul. Des ruines considérables, placées à peu de distance, peuvent être les restes du palais de l'Archevêque.

Ces débris ne paroissent pas proportionnés à la grandeur & à la magnificence de Gortyne. Mais il faut songer que les plus beaux marbres en ont été enlevés; que l'on voit, dans les villages des environs, des colonnes antiques servir à former la porte des jardins Turcs, & que la meilleure partie de ses ornemens est enfoncée sous le terrain qui s'est considérablement exhaussé. Si l'on y faisoit des fouilles, on trouveroit quantité de statues & de monumens précieux. Aujourd'hui le laboureur y fait passer la charrue, & couvre de moissons les ruines des palais & des temples de Gortyne. Tel est le sort, Madame, des anciennes villes. Elles sont l'ouvrage de l'homme, & périssent comme lui. Celles qui firent autrefois l'ornement ou l'effroi de la terre, Thèbes, Memphis, Babylone & tant d'autres ne sont plus. Pensez-vous que Paris, cette cité superbe, qui renferme, dans son sein, tous les arts, & une population immense, subsistera toujours? Pensez-vous qu'un jour le savant n'ira pas au milieu des monceaux de décombres chercher la place de ses temples &

de ses palais? Consolons-nous, cette époque est encore éloignée.

Nous quittâmes la plaine de Gortyne pour aller voir le labyrinthe. Le chemin qui conduit à ce lieu mémorable, est rude & escarpé; il nous fallut monter pendant près d'une heure. Enfin nous arrivâmes à l'entrée. Nous avons apporté le fil d'Ariane, c'est-à-dire, une ficelle de quatre cens toises de long, que nous attachâmes à la porte. Nous y plaçâmes deux Janissaires pour la garder, avec défense de laisser entrer personne. L'ouverture du labyrinthe est naturelle & peu large. Quand on s'est un peu avancé dans l'intérieur, on trouve un grand espace parfumé de grosses pierres, & couvert d'une voûte plate taillée dans l'épaisseur de la montagne. Pour se conduire dans ce séjour ténébreux, chacun de nous tenoit à la main un gros flambeau. Deux Grecs portoient le peloton de ficelle, qu'ils dérouloient ou ployoient suivant les circonstances. Nous nous égarâmes d'abord dans diverses allées sans issue, & il fallut revenir sur nos pas. Enfin nous trouvâmes le canal véritable; il est à droite en entrant; on y monte par un sentier étroit, & l'on est obligé d'y ramper sur les pieds & les mains l'espace de cent pas, parce que la voûte est extrêmement basse. Au bout de ce conduit étroit le plafond s'exhaussa tout-à-coup & nous pûmes marcher debout. Au milieu des ténèbres épaisses qui nous environnoient, des routes nombreuses

qui s'écartoient de chaque côté & se croisoient en différens sens, les deux Grecs que nous avions loués trembloient de frayeur. La sueur découloit de leur front, & ils ne vouloient pas avancer, à moins que nous ne fussions à leur tête.

Les allées que nous parcourions, étoient ordinairement hautes de sept à huit pieds. Leur largeur varioit depuis six jusqu'à dix, & quelquefois davantage. Toutes sont taillées au ciseau dans le rocher, dont les pierres, d'un gris sale, sont posées par couches horizontales. En quelques endroits, de grands blocs de ces pierres, à moitié détachés de la voûte, semblent prêts à tomber. Il falloit se baisser pour passer dessous, au risque d'être écrasé par leur chute. Les tremblemens de terre, très-fréquens dans l'Isle de Crète, ont sans doute causé ces dégâts.

Nous errions ainsi dans ce dédale, dont nous cherchions à connoître toutes les sinuosités; lorsque nous avons parcouru une allée, nous entrions dans une autre. Souvent nous étions arrêtés par un cul-de-sac. Quelquefois, après de longs détours, nous étions étonnés de nous trouver au carrefour d'où nous étions partis. Alors nous avons embrassé, avec notre corde, une grande étendue de rocher; il falloit la replier & revenir sur nos pas. Il n'est pas possible de décrire combien ces routes sont multipliées & tortueuses.

Les unes forment des courbes qui conduisent insensiblement à un grand vuide soutenu par d'énormes piliers , & d'où partent trois ou quatre rues qui mènent à des lieux opposés. D'autres , après de longs circuits , se divisent en plusieurs rameaux. Celles-ci se prolongent fort loin , & , terminées par le rocher , obligent le voyageur de retourner en arrière. Nous marchions avec précaution dans les replis de ce vaste labyrinthe , au milieu des ténèbres éternelles qui l'habitent , & dont les flambeaux ont peine à percer l'obscurité. L'imagination y crée des fantômes ; elle se figure des précipices creusés sous les pas du curieux , des monstres placés en sentinelle , en un mot mille chimères qui n'existent pas .

La précaution que nous avons prise d'y voyager avec le fil d'Ariane , & de l'attacher de distance en distance , de peur qu'il ne se rompît , nous permettoit de nous étendre dans tous les sens ; ce que Belon , Tournefort & Pooké n'avoient pu faire faute de pareils moyens. Nous remarquâmes en plusieurs endroits de l'avenue du milieu , ces chiffres 1700 , écrits en crayon noir par la main du célèbre Botaniste François. Un fait qu'il cite , & que nous admirâmes comme lui , c'est la propriété qu'a le rocher de relever en bosse les noms qu'on y a gravés. Nous en vîmes plusieurs dont cette espèce de sculpture en relief avoit deux lignes d'épaisseur. La

matière en est plus blanche que celle de la pierre (q).

Après nous être promenés pendant longtems dans l'antre épouvantable du Minotaure (r), nous arrivâmes à l'extrémité de l'allée qu'avoit suivi Tournefort. Nous y trouvâmes une grande salle ornée de chiffres, dont les plus anciens ne remontent pas au-delà du quatorzième siècle. Une autre, à-peu-près semblable, est à droite. Chacune peut avoir vingt-quatre ou trente pieds en carré. Nous avons déployé presque toute notre ficelle pour y arriver, c'est-à-dire, parcouru environ quatre cens toises. Je ne parle point des excursions diverses que nous fîmes. Nous restâmes trois heures dans le labyrinthe, & nous ne cessâmes de marcher sans pouvoir nous flatter d'avoir tout vu. Je crois qu'il seroit impossible à un homme d'en sortir, s'il y étoit abandonné sans fil & sans flambeau. Il s'égareroit dans mille détours. L'horreur du lieu, l'épaisseur des ténèbres, porteroient la frayeur dans son ame, & il périroit misérablement.

A notre retour nous visitâmes un tournant que

---

(q) Plusieurs d'entre nous y graverent leurs noms profondément à la fin de 1779. Au moment où je publie ces Lettres, j'apprends que cette gravure en creux est déjà remplie de cette matière blanche qui faille d'environ une ligne.

(r) On verra, dans la Lettre suivante, que je dois l'appeller ainsi.

nous ne connoissions pas. Il nous conduisit à une belle grotte, élevée en dôme, & taillée par les mains de la Nature. Elle n'a pas de stalactites. Il n'en paroît pas une seule dans l'étendue du souterrain, parce que l'eau n'y filtre point. Tout y est sec, & comme l'air ne s'y renouvelle pas, il a une odeur très-désagréable. Des milliers de chauve-fouris, dont la fiente s'élève par monceaux, habitent ce séjour ténébreux. Ce sont les seuls monstres que nous y découvrîmes. Nous en fortîmes avec bien du plaisir, & nous respirâmes avec délices l'air extérieur. La nuit commençoit à épaissir ses voiles. Le chemin étoit difficile. Nous nous hâtâmes de descendre de la montagne, & nous entrâmes dans une ferme voisine, où un Turc nous donna l'hospitalité.

J'ai l'honneur d'être, &c.

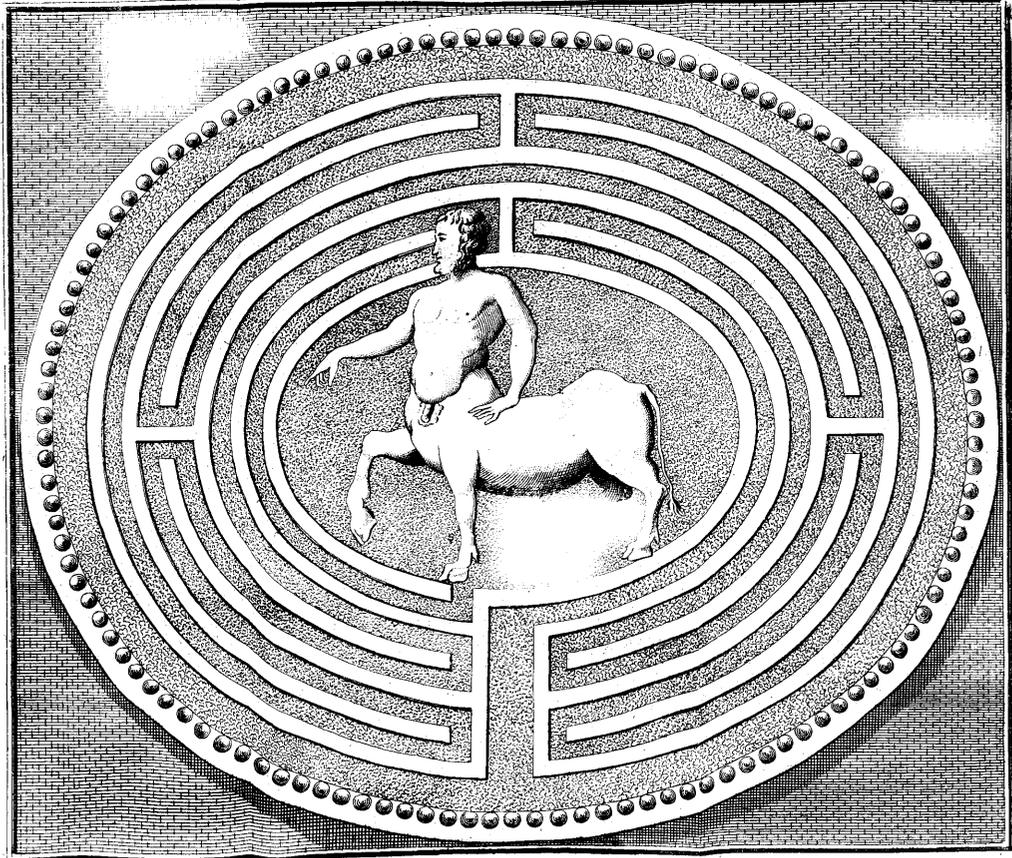
L E T T R E XXIV.

A M. L. M.

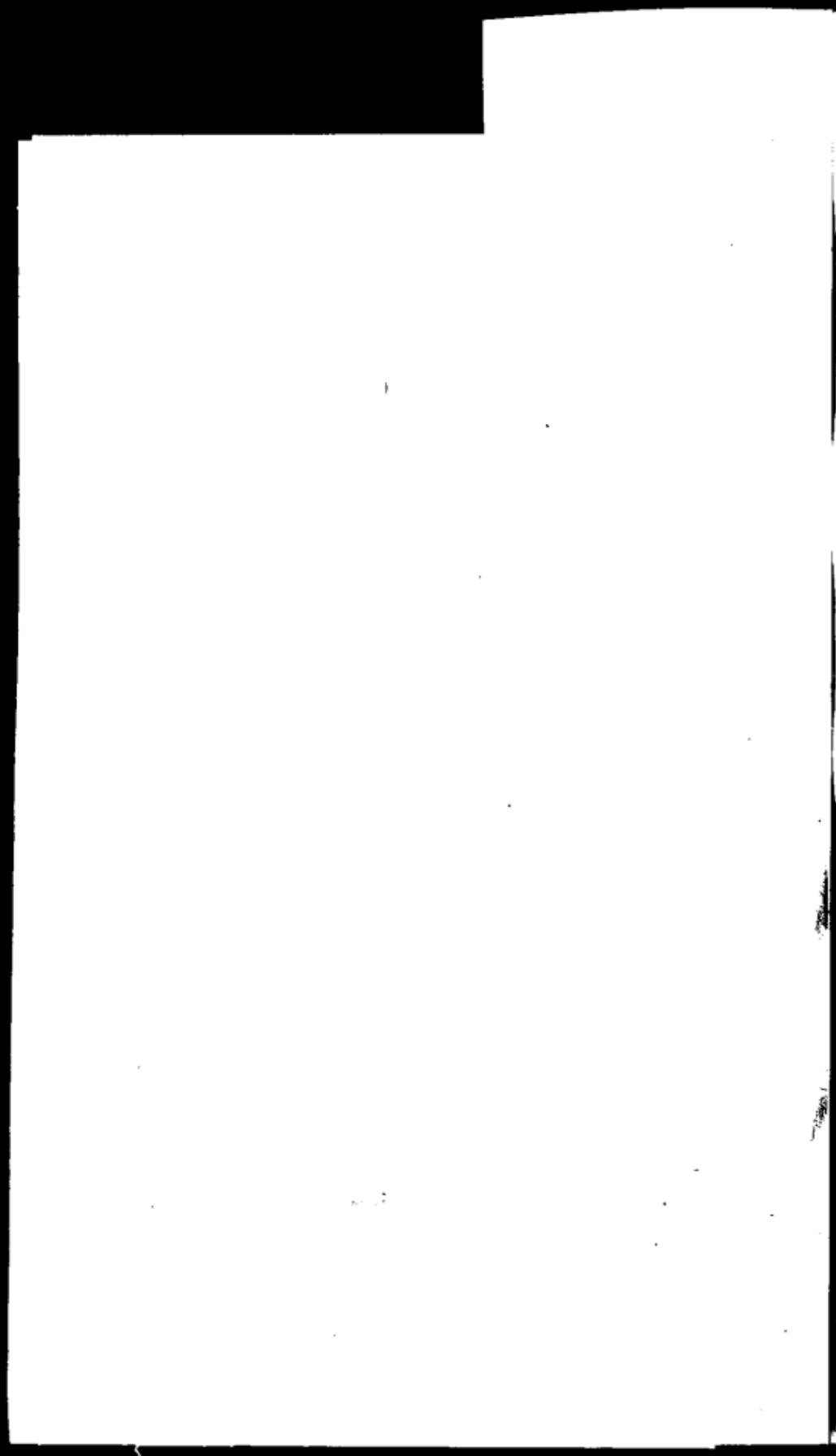
DIVERS AUTEURS, Madame, du nombre desquels sont Belon (a) & Pokoke, (b) préten-

(a) *Belon*, observations de plusieurs singularités & choses mémorables trouvées en Grèce, &c.

(b) Description de l'Orient & de quelques autres contrées.



*Plan du Labyrinthe de Gnôse tiré d'une pierre antique.*



dent que le labyrinthe dont je viens de vous entretenir, n'est qu'une carrière, d'où l'on tira la pierre qui servit à bâtir la ville de Gortyne. M. Tournefort (c) combat cette opinion d'une manière victorieuse; il établit que la pierre de ce fourterrein, molle & tendre, n'est pas propre à l'architecture, qu'il en auroit coûté des sommes énormes pour la conduire à la ville, à travers des monts escarpés. Il étoit bien plus naturel d'entirer des montagnes qui touchent Gortyne. Si le labyrinthe n'eût été qu'une carrière ordinaire, pourquoi auroit-on laissé à l'entrée un canal de cent pas de long, si bas que l'on n'y marche qu'en rampant, & d'où l'on ne peut faire sortir les pierres qu'après les avoir mises en morceaux. C'eût été doubler inutilement les peines & les dépenses. Il est plus naturel de penser, ajoute M. Tournefort, que la Nature a fait les frais du labyrinthe, & que l'on n'a pas touché au conduit étroit de l'entrée, pour annoncer à la postérité quel étoit l'état de ces routes fourterraines, avant que la main des hommes les eût aggrandies. Il est évident que l'on n'a songé qu'à les rendre praticables, puisqu'on ne les a débarassées que des pierres surabondantes. On y a laissé toutes celles qui ne gênent point la marche. Elles sont proprement rangées le long des murs.

---

(c) Voyage du Levant.

Mais quelle fut la destination de ce labyrinthe? Remonte-t-il à une haute antiquité? Est-ce là que fut enfermé le Minotaure? Voilà des questions auxquelles je crois que personne n'a répondu. Tâchons, s'il est possible, de les résoudre. La découverte d'une vérité qui étoit ensevelie dans la nuit des tems, fait plaisir au lecteur, & dédommage de ses peines celui qui l'a trouvée.

D'abord il est certain que l'ancre immense dont j'ai décrit les détours, n'est point le labyrinthe construit par Dœdale, sur le plan de celui d'Égypte (d). Toute l'antiquité atteste que le monument élevé par ce célèbre architecte, étoit situé à Cnosse. On convint, dit Pausanias, de conduire, au Minotaure de Crète, sept vierges & sept garçons pour habiter le labyrinthe bâti dans la ville de Cnosse (e). Aussi-tôt qu'Apollonius fut arrivé à Cnosse, il visita le labyrinthe (f), &c.

(d) *Diodore de Sicile, livre premier.* Ou dit que Dœdale étant allé en Égypte, fut frappé d'admiration à la vue du labyrinthe construit avec un art merveilleux, & en fit un semblable pour Minos, Roi de Crète.

*Pline, livre 36,* dit que le labyrinthe, bâti par Dœdale, n'étoit que la centième partie de celui d'Égypte.

(e) *Pausanias in Atticis.*

(f) *Philostratus, vie d'Apollonius.*

(g) Jean Tzetzés décrit parfaitement cet édifice fameux , & l'usage auquel il ser voit. Dædale l'Athénien fit , pour le Roi Minos , une prison dont il étoit presque impossible de sortir. Ses nombreux circuits avoient la forme d'un limaçon. On la nomma le labyrinthe. Philocore (h) assure , d'après le témoignage unanime des Crétois , que le labyrinthe étoit une prison qui avoit pour objet d'empêcher les malfaiteurs d'en sortir.

La gravure que vous voyez ici , & que j'ai fait copier d'après le dessein qu'a donné Murtius , tiré d'une pierre antique , répond fort bien à la description de Tzetzés. Voilà donc le plan de ce monument célèbre , construit sur le modèle de celui d'Egypte. C'étoit une prison , où Thésée & ses compagnons devoient finir leurs jours , ou vivre déshonorés. Mais l'amour & son courage le tirèrent de ce pas dangereux. Ce labyrinthe ne subsiste plus. Il étoit déjà détruit du tems de Pline. Parlons donc de celui qui subsiste encore.

Permettez , Madame , que je remonte un peu plus haut , afin de jeter quelque clarté sur des faits mêlés de beaucoup de fables. Peut-être , en réunissant les opinions diverses des Auteurs , pourrons-nous soulever le voile qui couvre la vé.

---

(g) Johannes Tzetzés.

(h) Plutarque , vie de Thésée.

rité. Vous savez qu'Androgée, fils de Minos, étoit allé à Athènes. Ægée, à son retour de Troézène, (i) célébra les combats nommés Panathœens. Toute la Grèce se rendit à ces jeux solennels. Le héros Crétois parut dans la lice, vainquit tous les combattans, & fut couronné publiquement. (k) Ce Prince se lia d'amitié avec les Paliantides qui avoient des droits au trône. Ægée, craignant les suites de cette liaison, le fit assassiner près d'Oenan dans l'Attique, lorsqu'il se rendoit à un spectacle sacré.

(l) Minos vint, à la tête d'une armée navale, demander vengeance du sang de son fils. Après un siège long & meurtrier, pendant lequel la peste ravagea la ville d'Athènes; Ægée, incapable de se défendre plus longtems, demanda au Roi de Crète quelle satisfaction il vouloit? Ce Prince exigea qu'on lui envoyât tous les sept ans (m) sept garçons & sept filles, pour être livrés au Minotaure. On lui abandonna ces malheureuses victimes, & il les emmena sur sa flotte. Au terme

(i) Apollodore, livre 3.

(k) Diodore de Sicile, l. 4.

(l) Apollodore, l. 3.

(m) Diodore, livre 4, dit qu'on les envoyoit tous les sept ans. Apollodore prétend qu'on les livroit tous les ans. Plutarque, vie de Thésée, assure qu'on ne les envoyoit que tous les neuf ans. Ces opinions, en variant sur le nombre des années, n'en font pas moins une confirmation du fait.]

marqué il reparut à la tête d'une escadre, & on le fatistit encore.

Ces enfans étoient tirés au fort, & les parens de ceux sur lesquels il étoit tombé, murmuroient hautement contre *Ægée*. Ils s'indignoient que l'auteur du mal fût le seul à n'en point ressentir la peine, (n) qu'il destinât son trône à un fils naturel (o), tandis qu'il les privoit de leurs enfans légitimes, & penchoient à la révolte. Lorsque l'époque du troisième tribut fut arrivée, *Thésée*, que plusieurs belles actions avoient déjà mis au rang des héros, & qui, à la fleur de son âge, réunissoit tous les talens de l'esprit & du corps (p), voulut faire cesser les murmures. Il se mit du nombre des victimes, & résolut de périr ou d'affranchir son pays d'un joug odieux. Il partit, après avoir fait des sacrifices à *Apollon* de Del-

(n) *Plutarque*, vie de *Thésée*.

(o) *Hygin*, Fable 37. *Neptune* & *Ægée*, fils de *Panion*, eurent commerce la même nuit avec *Æthra*, fille de *Pythée*, dans le Temple de *Minerve*. *Thésée* naquit de cette union. *Isocrates* dit qu'il fut appelé le fils d'*Ægée*, mais qu'il étoit né de *Neptune*.

(p) *Servius ad Enei.* l. 6. *Thésée* avoit autant de beauté que de valeur. *Isocrates*. Je puis dire, à la louange de *Thésée*, qu'étant né du tems d'*Hercule*, il se comporta de manière à mériter une gloire pareille. Non-seulement ils porterent les mêmes armes, mais ils s'appliquerent encore aux mêmes exercices du corps & de l'esprit, comme il convenoit à deux Héros unis par le sang.

phes, qui lui ordonna de prendre pour guide Vénus (q).

Tâchons maintenant de soulever le voile dont la fable a couvert le Minotaure. Taurus est le nom d'un Seigneur Crétois, qui étoit originaire de Cnosse (r). Sans doute que sa valeur & ses qualités le rendoient recommandable, puisque Minos le choisit pour commander l'expédition qu'il méditoit contre la Phœnicie. Taurus, ajoute Palephat, citoyen de Cnosse, porta la guerre chez les Tyriens. Les ayant vaincus, il enleva de leur ville plusieurs jeunes personnes, parmi lesquelles se trouva Europe, fille du Roi Agenor. C'est ce qui fit dire dans la suite : *un taureau s'étant saisi à Europe, l'a emportée*. Les Poètes, amis du merveilleux, ajouterent qu'elle avoit été enlevée par Jupiter déguisé en taureau.

Le vainqueur vivoit à la cour de Minos. Il joignoit aux avantages de la figure, l'éclat de la gloire, & revenoit chargé des dépouilles de Tyr. Couronné par les mains de la victoire, il en parut plus beau à Pasiphaé, fille du Soleil, & épouse du Roi de Crète. Elle en devint amoureuse,

---

(q) *Plutarque*. Thésée ayant consulté Apollon de Delphes avant son départ, l'Oracle lui répondit de prendre pour guide Vénus.

(r) *Isaac Tzetzes ad Lycophron*. Cnosse est une Ville de Crète, d'où étoit originaire Taurus, Chef de l'armée qui enleva Europe.

reuse, &, cédant à sa passion (f), elle en eut un fils. Minos s'étant assuré „ que cet enfant ne „ pouvoit lui appartenir, mais qu'il étoit le „ fruit des amours de Taurus & de Pasiphaé, ne voulut cependant pas le mettre à „ mort. Il le relégua sur les montagnes pour servir les bergers. Ce jeune-homme contracta, „ dans ces lieux sauvages, un caractère farouche. „ Il vivoit de brigandage & du pillage des troupeaux. Ayant appris que Minos avoit envoyé des satellites pour le prendre, il creusa „ un antre profond & s'y réfugia. Dans la suite, „ le Prince envoyoit au fils de Taurus les coupables qu'il vouloit punir de mort.” Sa férocité, & l'emploi auquel il servoit, lui fit sans doute donner le nom de Minotaure, & engagea les Poètes & les Peintres à le représenter comme un monstre, moitié homme, moitié taureau. C'étoit un emblème ingénieux qui rappelloit à-la-fois sa naissance, son caractère, & ses odieux services.

Thésée étant abordé en Crète, tâcha de calmer le courroux de Minos, qui étoit devenu amoureux (t) de Périclète, l'une des sept vierges d'Athènes. Il lui prouva qu'il étoit fils de Neptune, & s'efforça d'adoucir la rigueur de son sort. Le Prince, presque désarmé, le traita d'abord favo-

(f) Palephat, de la fable.

(t) Plutarque, vie de Thésée.

blement, & , dans les jeux publics , lui permit de se mêler parmi les combattans. Le héros Athénien excita l'admiration de tout le monde (u) par son adresse & sa valeur , & remplit tous les cœurs du charme de sa beauté (x).

Les femmes, en Crète, assistoient aux spectacles de la Nation (y). Ariane y vit Thésée combattre. Elle le vit terrasser les plus fameux guerriers de son pays , & tandis qu'elle admiroit la vaillance & les graces du jeune héros l'amour se glissoit dans son cœur , & y laissoit une blessure profonde. Il est probable qu'elle fit au vainqueur l'aveu de sa flâme , & que , pour remplir le précepte de l'oracle (z), il profita de cette déclaration. On peut croire aussi que Minos instruit de cette intrigue , la regarda comme une nouvelle offense , & résolut de l'enfermer dans le labyrinthe de Cnosse , où il seroit enseveli dans les ténèbres d'une prison éternelle. Les mots suivans

(u) *Idem.*

(x) *Servius, Eusthatius, Hygin*, s'accordent à dire que Thésée réunissoit le charme de la beauté, à l'élévation de la taille, à la force & à la valeur.

(y) *Plutarque, vie de Thésée*, assure que ce Héros fut admis aux jeux publics des Crétois; qu'il vainquit les guerriers qui se présentèrent dans la lice; qu'Ariane le vit, & en devint amoureuse.

(z) Apollon, comme on vient de le voir, lui avoit commandé de sacrifier à l'Amour.

rendent cette opinion plus que vraisemblable. (a) Thésée, arrivé à la porte du labyrinthe, livra combat à Deucalion & à ses satellites, & les mit à mort. Cette action de désespoir engagea Minos à ne plus ménager son ennemi; il l'envoya à Taurus, avec ordre de le faire périr (b).

Vous vous rappelez, Madame, que Taurus étoit le bourreau de Minos; qu'il habitoit une caverne profonde, où il massacroit les prisonniers qu'on lui envoyoit. Les Anciens assurent qu'on donnoit aussi le nom de labyrinthe à ce séjour ténébreux, où l'art humain, aidant la Nature, avoit pratiqué de nouvelles routes, & formé une multitude de détours, dont il étoit presque impossible de se dégager.

Le labyrinthe de Crète (c) étoit un antre creusé dans une montagne. Cedrenus ajoute ces mots remarquables (d): le Minotaure s'enfuit dans un lieu qu'on nomme le labyrinthe, & s'y cacha dans la profondeur d'une caverne (e). Le labyrinthe de Crète, cet antre souterrain formé de mille détours, renfermoit un habitant.

Ces témoignages, Madame, levent tous les doutes. Ils peignent d'une manière précise le la-

(a) Plutarque, vie de Thésée.

(b) Palephat, de la fable.

(c) Autor Etymologici.

(d) Cedrenus.

(e) Eusthatius, sur l'Odisse.

labyrinthe que j'ai visité : sa situation dans une montagne, ses allées tortueuses, attéstoient qu'il renfermoit un habitant. Ce ne pouvoit être que le fils de Taurus, puisque, pour fuir les satellites de Minos, il s'étoit creusé un souterrain dans une montagne. Ainsi, ce lieu horrible étoit sa demeure, & en partie son ouvrage. Ce monstre y faisoit les sanglantes exécutions que le Roi avoit commandées. Les faits suivans démontreront ces assertions jusqu'à l'évidence, mais il faut revenir à Thésée.

(f) Condamné à mourir ignominieusement sous le fer du bourreau de Minos, le héros Athénien étoit parti pour Gortyne. Ignorant le sort qui l'attendoit, il eût succombé; mais l'amour veilloit sur ses jours. Ariane alarmée l'avoit instruit du piège qu'on lui tendoit. Elle lui avoit peint les détours & les dangers du labyrinthe (g), donné le fil qui pouvoit y diriger ses pas, enseigné la manière de s'en servir, & remis l'épée qui devoit faire couler le sang odieux du Minotaure.

---

(f) Minos s'étant emparé de Thésée, son ennemi, l'envoya à Taurus, qui devoit le mettre à mort. Ariane, informée de ce dessein, lui envoya une épée, avec laquelle il tua le Minotaure. *Palephat de la fable.*

(g) *Plutarque, vie de Thésée.* Thésée étant arrivé dans l'Isle de Crète, Ariane en devint éperduement amoureuse. Elle lui donna un fil, & lui enseigna comment il pourroit sortir des allées tortueuses du labyrinthe, & il tua le Minotaure.

Il paroît que Thésée s'étoit fait des partisans dans l'Isle, & que, soit par son adresse, son courage, ou par les bons offices de son amante, il avoit gagné les gardes qui entouroient Taurus & l'aideroient dans ses exécutions. En effet, aussitôt qu'il fut arrivé à Gortyne, tous, „ ayant „ quitté le Minotaure (h), firent semblant de „ prendre la fuite. Ce monstre, soupçonnant „ qu'on le trahissoit, s'enfuit dans le lieu nommé „ le labyrinthe. Ces paroles annoncent, d'une manière précise, qu'il se sauva dans l'antré ténébreux dont j'ai parlé. C'étoit son refuge, peut-être sa forteresse. C'étoit-là qu'il mettoit les coupables à mort. Claudien voulant distinguer ce séjour de l'édifice fameux que Dœdale bâtit à Cnosse, (i) dit : *le labyrinthe de Gortyne, demeure ordinaire du Minotaure.*

La retraite du bourreau de Minos pouvoit être une feinte. Il pouvoit desirer d'attirer son ennemi dans un souterrain dont il connoissoit tous les détours, & où il lui seroit aisé de le faire périr en l'attaquant avec avantage. Mais Thésée avoit

---

(h) Tous les Satellites ayant quitté le Minotaure de Gortyne, firent semblant de prendre la fuite. Le Minotaure ayant soupçonné la trahison, se sauva dans le lieu qu'on nomme le Labyrinthe. *Cædrenus.*

(i) *Claudien in G. Conf. Honorii.* Il forme différens circuits, qui ne le cèdent, ni à l'art avec lequel le labyrinthe de Gortyne, demeure ordinaire du Minotaure, est bâti, ni aux sinuosités du fleuve Méandre.

le fil d'Ariane, son épée & son courage indomptable. Il pourfuivit le Minotaure dans les allées tortueufes de fa caverne, le joignit & le mit à mort.

Auffitôt qu'il eut exécuté fon deffein , il monta (k) précipitamment fur un vaiffeau, emmenant avec lui fon amante & les jeunes victimes qu'il avoit fauvées. Le refte de l'hiftoire d'Ariane & de Théfée eft fort connu. D'ailleurs il n'eft pas de mon fujet d'en parler.

Voilà ce que j'ai trouvé de plus vraifemblable fur les labyrinthes de Crète. L'un fitué à Cnofe, étoit un édifice bâti par Dædale (l), & qui, par fes différens circuits, trompoit ceux qui s'y étoient engagés, & s'oppofoit à leur retour. Il avoit la forme d'un limaçon, & la gravure que vous voyez au commencement de cette lettre, en offre un deffein exact. Minos en fit une prifon royale; mais les coupables qu'on y enfermoit, n'étoient privés que de leur liberté.

L'autre, placé près de Gortyne, & appellé par les Anciens le labyrinthe de Gortyne, fubfifte encore, & la lettre précédente vous l'a fait connoître. Il fut en partie conftruit par le fils de Taurus. La Nature l'avoit ébauché. Il en rendit les allées

(k) *Plutarqué, vie de Théfée.* Il tua le Minotaure, & monta précipitamment fur fon vaiffeau, emmenant avec lui Ariane & les jeunes Athéniens.

(l) *Apollodore, livre 3.*

plus spacieuses, & en creusa de nouvelles. C'étoit dans cet antre que le Roi lui envoyoit les personnes dont il vouloit se débarrasser. Ainsi, nous avons parcouru l'habitation ténébreuse de cet homme qui, par la férocité de son caractère, mérita d'être transformé en monstre.

Au reste, il se trouvoit dans divers pays de pareils labyrinthes plus ou moins compliqués. Près de Nauplia, dit Strabon, (m) on voit des antres, dans lesquels on a formé des labyrinthes que l'on nomme les Cyclopes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E XXV.

A M. L. M.

**C**ONTINUONS, MADAME, notre voyage. Le fermier Turc qui nous avoit donné un asyle au sortir du labyrinthe, nous traita de son mieux. Mais nous eûmes pour lit le tapis sur lequel nous foupâmes, & nous y couchâmes tout bottés. Le matin, la toilette fut bientôt faite, & nous partîmes au lever du soleil, après avoir satisfait notre hôte, qui accepta ce que nous voulûmes bien lui présenter.

(m) Strabon, livre 8.

Pendant quelques heures nous marchâmes dans la plaine. La route étoit aussi facile qu'agréable. Elle devint fort rude, lorsque nous eûmes gagné les hauteurs. Nous côtoyons les collines qui terminent le Mont-Ida, du côté du midi. Deux chaînes de montagnes secondaires formoient entre nous & lui un double amphithéâtre, au-dessus duquel il élevoit sa tête majestueuse. Nous apercevions de gros nuages d'une blancheur éclatante, qui venoient se ranger autour de son sommet. Ils l'environnoient d'une couronne d'argent qui, éclairée par le soleil, jettoit un éclat merveilleux. Ces nuées, cédant aux loix de l'attraction, après avoir ceint, pendant quelques heures, la cime de la montagne, se résolvoient en gouttes insensibles sur tous les objets d'alentour, & disparoissoient entièrement; d'autres venoient prendre leur place, & se dissipoient comme les premières.

Cette force, universellement répandue, qui précipite les nuages vers la crête des hautes montagnes, est l'origine des sources, des fontaines, des ruisseaux & de tous les fleuves du monde. Lorsqu'elles se trouvent dans des régions élevées, où le froid condense les fluides, l'eau des nuées se convertit en grêle & en neiges; mais si elles n'atteignent qu'une hauteur moyenne où le froid n'est pas violent, les nuages se fondent en brouillards, en pluies, en rosées abondantes. Si les Monts sont couverts de forêts, les sources & les  
ruif-

ruisseaux deviennent plus nombreux, parce que les feuilles des arbres ont surtout la propriété de pomper l'humidité répandue dans l'atmosphère. Pour donner des eaux à un pays aride, il suffiroit de planter des futaies sur le haut des côteaux. Lorsqu'on voit les Anciens décorer du nom de fleuves le Glaucus, le Xantus, qui coulent dans l'Asie mineure, & ne sont aujourd'hui que des ruisseaux, on est tenté de soupçonner leur fidélité. Mais si l'on réfléchit que les monts où ces rivières ont leur source, aujourd'hui dépouillés d'arbres & de terre, n'opposent plus une barrière au cours des nuages; qu'autrefois couronnées de forêts, ils les fixoient autour de leur cime, & s'emparoisent de leur humidité; on croira sans peine que le Glaucus, le Xantus & tant d'autres, recevant anciennement des ruisseaux plus abondans, mériteroient le nom de fleuves.

Tandis que nous voyagions autour du Mont Ida, nous apperçûmes son front s'obscurcir peu à-peu, & bientôt disparaître sous un brouillard épais. Peu de tems après, nous vîmes des floes de neige blanchir sa tête chauve; & l'hiver la couvrir de son manteau éclatant. Moins élevés d'environ douze cens toises, nous jouissions d'une température charmante. Le ciel étoit pur & serein, & le soleil parcouroit la voûte azurée dans tout l'éclat de sa gloire; dans les vallées profondes qui s'étendoient à notre gauche, les myrthes & les lauriers roses bordoient le lit des torrens.

Les arbres verts ornoient le pied de la montagne; & au mois de Novembre, nous trouvions des bosquets, dont la verdure étoit aussi fraîche qu'aux jours du printems.

Le Mont-Ida commence vers Candie, & se prolonge d'orient en occident, jusqu'aux monts blancs. Il s'étend de la mer du nord jusqu'à celle du sud. C'est le plus haut de l'Isle. Dans plusieurs endroits, il conserve de la neige toute l'année. De son sommet, on aperçoit la mer de Crète & celle de Lybie. Les regards se promènent sur un immense horizon, & l'on découvre plusieurs Isles semées dans l'Archipel, telles que Cythère, Milo, l'Argentière. Si l'on veut se borner à contempler les objets que l'on a devant soi, on les voit se dessiner en perspective, produire, çà & là, des tableaux variés, & des points de vue d'une richesse & d'une beauté surprenantes.

Dans l'été, lorsque les neiges sont fondues, de vastes plaines, placées sur la pente de la montagne, offrent d'excellens pâturages aux troupeaux. La partie qui regarde Candie, possède des forêts, où l'érable & le chêne verd dominant. Les flancs qui se prolongent vers le midi, sont plantés d'arbousiers, d'andracnès, de cistes & d'alaternes. Les cèdres, les pins & les cyprès ornent son front, à l'orient. Du côté de l'occident, la montagne, taillée à pic, ne présente que des rochers entassés, qu'il est impossible d'escalader. Elle est enrichie d'une foule d'autres plantes, qui seroient

la joie du Botaniste, telles que le vrai mélilot, la marjolaine à fleur rouge, &c. Des sources abondantes se précipitent de toutes parts des sommets du mont. Les unes coulent en torrents dans les vallées. D'autres arrosent des plaines, où l'on récolte d'abondantes moissons. Celles-ci, distribuées avec art, entretiennent la fécondité d'une multitude d'arbres fruitiers, répandus autour des villages. Les côteaux, exposés à l'ardeur du soleil, sont couverts de vignes qui produisent des vins exquis, & partout les oliviers font la richesse des campagnes.

La diversité des paysages, qui occupoient sans cesse nos regards, nous faisoit oublier les dangers auxquels nous nous étions exposés. Nous longeâmes, pendant une lieue, la pente d'une colline très élevée. D'un côté, le terrain, taillé à pic, se présentoit comme un mur. De l'autre, nous avions un ravin profond de deux cens pieds, où un torrent rouloit avec fracas parmi les cailloux qui remplissoient son lit. Le sentier devint si étroit, que, lorsque nous y fûmes engagés, il étoit impossible de descendre, sans risquer de se précipiter, soi ou sa monture. Je puis vous assurer, Madame, que, dans plusieurs endroits, ce chemin dangereux n'avoit qu'un pied & demi de largeur, & l'abîme étoit à côté. Lorsqu'on en contemploit la profondeur, on ne pouvoit s'empêcher de frémir. Ce fut alors que nous éprouvâmes la bonté de nos chevaux. Aucun d'eux ne

broncha. Ils sembloient sentir le danger, marchoient avec précaution, & examinoient où ils devoient poser le pied. Cependant, dans un lieu humide, le mien glissa un peu, & fut un instant en équilibre, sur le bord du précipice. Je ne fis aucun mouvement, & il continua sa route. Nous descendîmes de ces hauteurs par une vallée si rapide, que le dos du cavalier touchoit la croupe du cheval. Enfin, après dix heures de marche, nous arrivâmes, sains & saufs, au Monastère d'Asomatos.

Il étoit nuit; nos Janissaires étant entrés les premiers, le Supérieur crut qu'il alloit être assailli par une troupe de Turcs, & s'alla cacher. Mais nous possédions, comme je vous l'ai dit, un Interprète parfaitement instruit du manège de ces Religieux. Il fureta par-tout, & parvint jusqu'à l'asyle du Supérieur. Il le complimenta de la part du Consul de France, qui venoit d'arriver en sa maison, lui offrit ses bons offices à la Canée, & caressant tantôt son amour-propre, excitant tantôt son intérêt, il nous gagna entièrement sa faveur. On nous avoit d'abord logés dans l'appartement destiné aux Etrangers, où nous aurions couché sur des planches; on nous préparoit un maigre repas. Tout changea de face à la voix du maître. Il vint lui-même féliciter le Consul de son heureuse arrivée. Il nous invita à le suivre dans une très-grande salle, au milieu de laquelle on dressoit une table. Nous fîmes pendant quelque tems la conversation, & l'adroit Interprète ayant re-

connu le côté foible de notre hôte, flattoit sa vanité, & promettoit beaucoup de la puissance confulaire. Son encens ne fut point perdu. On nous servit promptement, & en comptant les viandes, les légumes & les fruits, la table fut couverte de quarante plats. C'étoit un charmant spectacle pour des affamés, qui avoient marché tout le jour, sans prendre de nourriture. Nous nous hâtâmes d'en profiter. Le Supérieur nous honoroit de sa présence, & nous excitoit de bon cœur à satisfaire notre appétit. Il donna une clef particulière à un Diacre, qui se tenoit debout derrière sa chaise, & qui revint bientôt avec plusieurs bouteilles de vieux vin, dont l'odeur embaumoit. Pour nous égayer, il but quelques verres à notre fanté; & exigea que nous lui en rendissions raison. Vers la fin du repas, il étoit de si bonne humeur que, croyant nous amuser, il nous proposa de faire chanter le *Kyrie eleïson*, par ses Prêtres. Nous acceptâmes la proposition. Aussi-tôt plusieurs Enfans, des Diacres & des Sous-diacres entrèrent, &, au signal qu'il leur donna, commencèrent à entonner le *Kyrie eleïson*. Ils chantoient avec des voix nazales, & produisoient un tintamarre épouvantable. Nous faisons tous nos efforts pour ne pas éclater de rire. Enfin ils cessèrent, & nous battîmes des mains en signe d'applaudissement. Nous croyions en être quittes; mais il nous pria de chanter les mêmes versets en françois. Aussi-tôt un jeune homme de notre

troupe, entonna une chanson fort plaisante, que nous répétâmes en chœur. Le Supérieur & ses Prêtres furent charmés de la beauté de notre *Kyrie eleison*; cependant ils trouvoient que leur chant avoit plus de majesté, & nous en convinmes facilement.

Pardon, Madame, si je vous entretiens de ces bagatelles; mais elles servent à faire connoître le caractère des peuples que l'on visite. Les Grecs, malgré l'avilissement où ils sont plongés, conservent un orgueil & une vanité que l'on ne peut comparer qu'à leur ignorance. En cajolant ces passions, on obtient tout d'eux. Si on les heurte, on s'en fait des ennemis implacables, & l'on court risque d'éprouver les effets de leur perfidie. Le Supérieur d'Asomatos, enseveli dans une ignorance si profonde, qu'il ne la soupçonnoit pas, voulut étaler son rare mérite à nos yeux, en mêlant sa voix à celles de ses Prêtres, en leur donnant le ton, & en chantant son *Kyrie eleison*. La chère délicate, les vins choisis, les bons lits où nous reposâmes, nous dûmes tout cela à un peu de complaisance, & à l'encens dont nous enivrâmes son amour-propre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E X X V I .

*A M. L. M.*

**L**E MONASTÈRE d'Asomatos, Madame, est situé au pied du Mont-Ida, du côté du midi. Il en est fort près, & il semble que les quartiers de rocher, qui pendent en divers endroits, aillent fondre sur la maison, & l'abîmer sous leurs débris. L'autre côté du couvent est plus agréable. On y voit des vergers remplis de jujubiers, dont les fruits étoient mûrs, d'orangers, de citronniers & d'amandiers. Les Religieux possèdent de riches plantations d'oliviers, des terres labourables, & d'excellens vignobles placés sur les côteaux. De nombreux ruisseaux fertilisent leurs champs. Asomatos seroit une habitation charmante, s'il étoit un peu plus éloigné des montagnes.

Nous montâmes à cheval vers sept heures du matin, & fîmes de grands remerciemens au Supérieur, qui vint nous souhaiter un heureux voyage. Notre projet étoit d'aller déjeuner à Arcadi, le plus beau Monastère de l'Isle. Nous n'avions que trois lieues à faire, & comptions y arriver de bonne heure. Mais les chemins sont épouvantables. Nous montâmes, pendant une heure & demie, pour arriver au sommet de la première chaîne des hauteurs, qui courent parallèlement au

Mont-Ida, & sur laquelle Arcadi est bâti. Nous rencontrâmes des sentiers escarpés, taillés par gradins dans le rocher, & il falloit que nos chevaux gravissent ces marches de granit & de marbre, sans glisser, sans broncher; autrement ils nous auroient brisés sur les pierres, ou précipités dans les torrens. Je n'ajoute rien, Madame; à l'horreur des chemins que nous avons à parcourir. La première fois qu'on voyage en Crète, on croit, à chaque pas, sa vie en danger. Bientôt l'expérience rassure, & il n'est point de lieux si horribles, qu'on ne les franchisse avec les mules & les chevaux du pays.

Nous étions dédommagés de nos fatigues par la beauté des sites qui s'offroient à nos regards. Nous traversions des bois d'arbusiers, d'andracné & d'alaternes, dont la verdure est éternelle. Des sapins d'une hauteur prodigieuse s'élevoient du milieu des neiges, où l'on trouve des troupeaux de bouquetins & de chèvres sauvages. Dans les vallons; le cours des eaux étoit dessiné par des touffes de myrthes; dont quelques rameaux étoient fleuris, & qui mêloient le verd luisant de leur feuillage à celui du laurier-rose. Les montons paissoient sur la pente des rochers; & les hameaux, entourés de bouquets d'arbres, formoient des paysages que l'œil ne pouvoit se lasser d'admirer. Quelquefois ces tableaux étoient rapprochés, & l'on pouvoit en détailler toutes les parties. Quelquefois ils fuyoient dans un lointain

obscur, & ne présentoient que des ombres légères; gracieusement dessinées dans l'horizon.

Après trois heures d'une marche pénible, nous arrivâmes au couvent d'Arcadi; le Supérieur nous reçut poliment & nous fit préparer à déjeuner. Ce monastère situé dans le Mont-Ida, possède des terres immenses, que les nombreux Caloyers qui l'habitent, cultivent avec soin. L'huile, le vin, les blés, la cire qu'ils recueillent chaque année, montent à des sommes considérables. Ils jouissent d'une grande aisance & accueillent fort bien les voyageurs.

Les maisons qui composent le monastère sont construites à l'entour d'une vaste cour. On y voit une belle Eglise, où les Grecs des environs se rassemblent pour assister à l'Office Divin. Parmi ce grand nombre de Religieux, il se trouve peu de Prêtres. La plupart n'entrent point dans les ordres sacrés. Ils servent dans l'état de freres, & sont employés aux plus rudes travaux de l'agriculture. Avertis par Tournefort (a), nous visitâmes la cave où il compta cent pièces de vin; nous n'y vîmes que quarante tonneaux remplis, mais ils étoient fort grands. C'est-là que le Supérieur descend, après chaque vendange, pour bénir la récolte nouvelle, & prononce cette oraison (b): „ Seigneur Dieu, qui aimez les hommes, jetez

---

(a) Voyage du Levant.

(b) Tournefort, voyage du Levant.

„ les yeux sur ce vin & sur ceux qui le boiront.  
 „ Bénissez nos muids, comme vous bénîtes le puits  
 „ de Jacob, la piscine de Siloë & la boisson de  
 „ vos Saints Apôtres. Seigneur, qui voulûtes bien  
 „ vous trouver aux noces de Cana, où, par le  
 „ changement de l'eau en vin, vous manifestâtes  
 „ votre gloire à vos Disciples, envoyez présen-  
 „ tement votre Saint-Esprit sur ce vin, & bénif-  
 „ fez-le en votre nom. Ainsi foit-il.”

Après un ample déjeûner, nous demandâmes  
 à voir la bibliothèque du couvent, dont on nous  
 avoit parlé avec emphase. C'étoit, disoit-on, la  
 plus riche & la plus complète de l'Isle. Nous  
 croyions y trouver des trésors littéraires, ou au  
 moins les meilleurs auteurs de l'antique Grèce.  
 On nous conduisit à une chambre, où nous vîmes  
 environ deux cens bouquins rangés sur des plan-  
 ches. Ils étoient couverts de poussière, & il  
 paroît que depuis long-tems ils n'avoient reçu  
 l'honneur d'une visite. Presque tous contenoient  
 de la théologie, des sermons, ou de la contro-  
 verse. Après en avoir feuilleté un grand nombre  
 sans avoir rien trouvé qui méritât notre attention,  
 excepté un Homere manuscrit que l'on ne voulut  
 pas nous vendre, nous allâmes remercier le Supé-  
 rieur, & prîmes la route de Rétimo.

En quittant le monastère, nous descendîmes  
 pendant une heure pour gagner la plaine. Lorsque  
 nous y fûmes parvenus, nous eûmes un chemin  
 uni & doux; nous traversions des campagnes com-

parables , par leur fraîcheur & leur fécondité , au Comtat d'Avignon. Seulement les productions & les arbres étoient différens. On ne s'ennuie point en voyage , quand on parcourt un beau pays. C'est alors qu'on se félicite d'être à cheval. On découvre un horizon plus étendu , & l'on ne perd rien des sites , des payfages & des beautés de la Nature. Lorsque la température du climat est douce , on jouit encore de la sérénité du Ciel , de la pureté de l'air , de la fraîcheur des vents , & des parfums exquis que les plantes balsamiques exhalent de toutes parts. Enfermé dans une voiture , le voyageur perd presque tous ces avantages. Aussi dans l'orient , on ne va qu'à cheval , sur des mules ou des chameaux. Les litières ne sont faites que pour les femmes , que la jalousie des hommes condamne à vivre emprisonnées , même en voyageant.

Un riche Négociant juif , établi à Rétimo , y faisoit tranquillement son commerce à la faveur d'un Firman de la Porte , que le Consul de France lui avoit obtenu. Il avoit intérêt à ménager le nouveau Consul , aussi fit-il de grands préparatifs pour le recevoir. Dès qu'il fut que nous approchions , il lui envoya un cheval superbement enharnaché , & nous fîmes une entrée pompeuse dans la ville. Nous allâmes descendre à la maison du Négociant , où nous trouvâmes toutes les commodités que nous pouvions desirer. Afin que nous pussions jouir de la fraîcheur du soir , on

fêrvit le souper fous un vestibule ouvert d'un côté sur la cour; de l'autre sur un jardin rempli d'orangers. Ce fut un vrai fêstin, où notre Hôte étala une abondance & une somptuosité dont je n'ai point vu d'exemples. On plaça d'abord sur la table, trois agneaux rôtis, dont deux étoient farcis. Trois dindes les remplacèrent; six perdrix, six poulardes, six pigeons, & une douzaine de cailles excellentes formerent le troisieme service. On couvrit ensuite la table de fruits, de confitures, de pâtisseries aux amandes & aux pistaches, & d'une foule de mets délicats. Une longue route à travers des monts escarpés avoit aiguisé notre appétit; & il faisoit honneur à tout; le bon vin le soutenoit encore. C'est-là que j'ai goûté pour la première fois le *vin de Loi* (c), presque inconnu en France, mais très-digne de l'être.

Pour rendre la fête complete, on fit venir un Virtuose du pays; c'étoit un Turc qui joua du violon pendant une partie du repas. Ces gens ne connoissent pas une note de musique; ils jouent de mémoire; quelquefois d'imagination, & exécutent tous les airs, toutes les idées qui leur pas-

---

(c) C'est le nom que les François donnent à un vin blanc fait par les Juifs de Rétimo. Il est cueilli sur des côteaux exposés à toute l'ardeur du soleil. Il excite, dans l'estomac, une douce chaleur. Il a un goût fin, délicat, parfumé, & qui ne ressemble à aucun de nos vins de France.

font par la tête. Tantôt il filoit une suite de sons gais, vifs, légers, qui flattoient agréablement l'oreille. Plus souvent, sa musique triste & mélancolique, imitoit les accens plaintifs de la romance, & excitoit dans l'ame des sensations profondes. Cet improvisateur musicien avoit quelque chose d'étonnant; son jeu étoit très-varié, & des passages extrêmement tendres, forçoient, pour ainsi dire, le cœur & l'oreille de se prêter à la mélodie de ses sons. Il jouissoit à Rétimo d'une grande célébrité, & je crois qu'à Paris on ne l'eût pas entendu sans plaisir.

Si nous avions cru notre Hôte, nous aurions passé la nuit à table, mais il falloit partir le lendemain, & vers minuit nous montâmes à des appartemens fort propres, qui nous étoient destinés. Nous y trouvâmes des lits moelleux & doux, qui sembloient inviter le sommeil. Il nous prodigua ses faveurs, & versant son baume salutaire sur nos membres fatigués, il fit couler dans tout notre corps la chaleur d'une nouvelle vie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E XXVII.

A M. L. M.

**R**ETIMO est l'ancienne *Rhitymia* d'Etienne le Géographe. Ptolémée l'appelle *Rhitymna*. C'est

une jolie ville placée à l'entrée d'une plaine couverte de richesses. Elle a peu d'étendue & contient à peine six mille habitans. Une citadelle bâtie sur un rocher qui s'avance dans la mer suffiroit à sa défense, si elle n'étoit dominée par un mont élevé, d'où l'on peut la battre avec succès. Le port presque entièrement comblé ne reçoit plus que des barques. Les Turcs laissent agir le tems, sans s'occuper des dégradations qu'il entraîne, & voient d'un œil tranquille dépérir les ouvrages les plus utiles. Aussi, de toutes parts, leurs ports se comblent, & le commerce qu'ils attiroient, fuit vers des lieux plus commodes. Autrefois la nation françoise entretenoit un Vice-Consul à Rétimo, où les navires de Marseille venoient charger de l'huile. Depuis long-tems ils ne peuvent plus y aborder, & le Gouvernement a retiré un Officier sans emploi.

Cependant il seroit de la dernière importance de rétablir le port de Rétimo. Les plaines qui l'entourent, abondent en productions diverses. On y recueille beaucoup d'huiles, de coton, de safran, de cire, & ces différentes branches de commerce s'étendroient davantage, si les habitans pouvoient transporter leurs marchandises au-dehors. Leurs jardins produisent les meilleurs fruits de l'Isle. Les grenades, les amandes, les pistaches, les oranges y sont excellentes. C'est-là qu'on trouve l'abricotier qui produit le *michnich*, dont le jus est délicieux, & dont l'odeur embau-

ca. C'est une espèce d'alberge, mais plus fondante & plus petite que celle de France.

A cinq lieues de cette ville, s'ouvre une campagne immense entre l'extrémité occidentale du Mont-Ida & la première chaîne des monts-blancs. Cette large vallée possède le village de Marguarités, le plus peuplé de l'Isle; il contient environ dix mille Grecs, qui cultivent les riches plaines d'alentour, & qui transporteroient à Rétimo leurs huiles, leurs grains, leurs denrées, si elles avoient un port. Cette bourgade n'est qu'à deux lieues de la mer du nord & à quelque distance de la route de Candie. Elle est baignée par une petite rivière, qui tombe en cascades des montagnes. La température charmante & les productions variées de cette jolie contrée, inviterent les Vénitiens à l'habiter. Ils y avoient construit des maisons de campagne, où ils alloient passer une partie de l'année. On en reconnoît encore plusieurs, & l'on regrette de les voir occupés par des Grecs ignorans ou des Turcs barbares. Il ne reste plus que les débris des jardins que l'art avoit dessinés, & que la Nature se plaisoit à décorer de fleurs & de fruits sans cesse renaissans. Les Grecs de Marguarités instruits, sans doute, par leurs anciens maîtres, ont conservé l'art de tirer de l'olive, une liqueur agréable. Dans le reste du pays, l'huile épaisse & grossière ne sauroit flatter le palais d'un François accoutumé à celle de Provence. Celle que l'on fait à

Margaritès, travaillée avec plus de soin, est très-bonne & conserve un goût de fruit & une faveur agréable. Cette riche vallée, ce grand village, font un apanage de la Sultanne *Ouaïlé*. Elle y envoie un Officier pour en recueillir les tributs. Les Pachas de Rétimo & de Candie, n'y ont aucune autorité.

Nous quittâmes Rétimo, comblés des dons du Négociant juif, qui nous chargea de provisions pour la route. A la sortie de cette ville, nous eûmes deux lieues de mauvais chemins, taillés dans le roc vif. Descendus de ces hauteurs, nous côtoyâmes pendant trois lieues le rivage de la mer, & quoique nos chevaux enfonçassent dans le sable, nous allions grand train. Lorsque nous eûmes gagné la croupe des monts-blancs, dont la pointe va former vers le nord le promontoire Drepassum, il nous fallut sans cesse grimper sur des rochers élevés, & descendre dans des vallées profondes. Cette marche étoit très-pénible. Nous nous délassâmes sur un tapis de verdure dont une source entretenoit la fraîcheur. Le feuillage de quelques oliviers nous servoit d'ombrage. Nous étalâmes les provisions du bon hébreu, & nous ne les épargnâmes point. On nous avoit prévenus que, dans une maison où nos guides devoient nous conduire, le Consul de France avoit fait préparer un souper à son successeur; cette espérance flatteuse nous rendit prodigues, & nous en portâmes la peine.

Nous

Nous remontâmes gaiement à cheval, & nous fîmes encore six lieues par des chemins affreux. Nous avons quitté la route ordinaire, & nous errions à l'aventure à travers les montagnes, d'où nous faillîmes cent fois de nous précipiter. Nous traversâmes une rivière, où nos chevaux étoient presque à la nage. Pour comble de maux la nuit approchoit, & nous voyions à peine assez pour nous conduire. Lorsque les ténèbres furent devenues plus épaisses, il fallut abandonner le soin de nos jours à la sagacité des animaux qui nous portoient. Enfin nous arrivâmes au village indiqué, & nous entrâmes tout joyeux dans la maison où nous devions être attendus; mais le Consul de France, vieil & avare, n'avoit point tenu ses promesses, & contre l'usage reçu parmi ses confreres, nous avoit entièrement oubliés; ainsi nous ne trouvâmes aucune espèce de provisions; tous les habitans étoient couchés. Cependant, à force de recherches, on nous procura des olives, des œufs & de mauvais pain. La nécessité nous força de nous en contenter. Tandis que nous faisons ce triste repas, l'imagination perfide nous retraçoit sans cesse le souper de la veille. Dans cette fâcheuse conjoncture, chacun maudit le Consul. Nous nous couchâmes tout bottés, tout habillés, sur des nattes, des planches, ou de mauvais matelas, & nous tâchâmes de trouver dans les doucesurs du sommeil un remède à nos maux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E XXVIII.

A M. L. M.

LA MAISON où nous logions n'est qu'à deux lieues de Palio-Castro, situé à la pointe du cap Drepassum. C'est ici que Murtius (a) dans la carte ancienne qu'il a publiée, place le *Museum*, où se termina le fameux combat des Syrènes & des Muses. Il marque Aptere à peu de distance vers les montagnes. D'autres Auteurs prétendent que la situation de cette ville est désignée par quelques ruines qui restent à Palio-Castro. Ces opinions sont sans fondement. Strabon fait connoître, d'une manière précise, la position d'Aptere, en la plaçant à quatre lieues de Cisanum, qui lui servoit de port. Or cette dernière ville se trouve au fond du golfe formé par le cap Spada & celui de Suse, à plus de douze lieues du promontoire Drepassum. Il est donc impossible qu'Aptere ait été située près de ce cap. On s'en convaincra en jettant un coup-d'œil sur la carte que j'ai donnée.

La dureté de nos lits, Madame, ne nous ayant pas permis de dormir long-tems, nous nous levâmes avant le jour, & nous nous mîmes en marche

---

(a) Martius, dissertation sur l'Isle de Crète.

à trois heures du matin. Nous quittâmes notre gîte sans regrets, & nous ne songeâmes qu'à gagner la Canée, dont nous n'étions éloignés que de cinq lieues. A une demi-lieue du village, il nous fallut traverser une rivière dont l'eau étoit profonde. Nous étions encore environnés des ténèbres de la nuit. Nos guides passèrent les premiers, & nous les suivîmes. Pour regagner la grande route, dont nous nous étions écartés la veille, nous traversâmes un pays montueux, où il se trouvoit à peine un sentier frayé. Nous allions tous à la file & au petit pas. Au milieu de l'obscurité où nous étions plongés, les monts nous sembloient d'une hauteur effrayante, & un vallon paroïssoit un abîme. Ces illusions se dissipèrent bientôt. Le jour parut, & nous commençâmes à distinguer les objets. Tout-à-coup, le soleil se montra comme un globe de feu, au sommet des montagnes. Son aspect réveilla nos sens assoupis, & dissipa les fantômes de la nuit. Les faisceaux lumineux qu'il répandoit, alloient au loin éclairer la cîme d'un rocher, dorer le feuillage des arbres plantés sur les collines, ou le sommet d'une tour. Peu-à-peu il inonda la plaine de ses feux, & réjouit les regards par les magnifiques spectacles qu'il déploya de toutes parts. Alors l'homme ranimé, éprouve un sentiment de joie & de bonheur, & contemple, dans un repos délicieux, les merveilles de la création. Le plaisir que produit la vue du soleil levant, est

universel. Tous les êtres l'éprouvent. Les oiseaux remplissent l'air de leurs chants. Les animaux mugissent dans la plaine. Les agneaux bondissent en bêlant autour de leurs meres. Les habitans des eaux s'élancent à la surface. Chacun d'eux exprime à sa manière la joie qu'il ressent.

Lorsque nous eûmes gagné le grand chemin, nous découvrîmes le golfe de la Sude, & le château qui en ferme l'entrée. Au-delà paroïssoit la tête du cap Mélec, hérissé de rochers. Nous descendîmes dans la plaine qui conduit à la Canée, &, à une lieue de cette ville, le Vice-Consul vint nous recevoir. On amena au nouveau Consul un beau cheval richement caparaçonné. Nous nous rangeâmes sur deux lignes, & nous entrâmes dans les murs de l'antique Cydon. Les Turcs, en signe de réjouissance, versèrent des flots de café sous les pieds des chevaux. Nous descendîmes à la porte de la maison consulaire. Ici, Madame, finit ce voyage, pendant lequel nous visitâmes les endroits les plus curieux de l'Isle. J'ai parcouru depuis un grand nombre de lieux qui méritent des descriptions particulières. Je vous en ferai part dans le cours de ces lettres.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E X X I X .

A M. L. M.

**L** A VILLE de la Cannée, Madame, est l'antique Cydonia. Strabon marque fort bien sa situation (a). Cydon, dit-il, est assise sur le bord de la mer, du côté qui regarde la Laconie. Diodore s'accorde avec ce Géographe, dans la position qu'il donne aux villes bâties par Minos l'ancien (b). Cnoffe est située du côté de l'Asie, Phæstus sur le rivage méridional, & Cydon à l'occident de l'Isle, en face du Péloponnèse. Cette situation répond à merveille à celle de la Cannée, & la géographie ne placé de ce côté aucune autre ville considérable. Les Cydoniens jouissoient d'un port excellent, qu'ils fermoient avec une chaîne. L'entrée de celui de la Cannée, est fort étroite, & il seroit très-aisé de le barrer ainsi.

L'origine de Cydon est incertaine (c). Etienne de Byfance dit qu'elle fut d'abord nommée Apollonia, de Cydon, fils d'Apollon (d). Pausanias

(a) Strabon, livre 10.

(b) Diodore, l. 10.

(c) Etienne de Byfance.

(d) Pausanias in Arcadicis.

en attribue la fondation à Cydon, fils de Tégète, qui passa en Crète. Hérodote (e) assure qu'elle fut bâtie par les Samiens, & que les temples qu'elle possède, sont leur ouvrage (f). Alexandre enfin, au premier livre des Crétois, prétend qu'elle reçut son nom de Cydon, fils de Mercure. Vous voyez, Madame, que cette diversité d'opinions ferme tout accès à la vérité. Mais aussi, n'est-il pas bien important de connoître au juste le fondateur de cette ville?

Nous savons qu'elle jouit d'une grande puissance, qu'elle fit face aux armes réunies des Cnossiens & des Gortyniens, & qu'elle soutint la guerre contr'eux avec succès (g). C'étoit la plus grande ville de l'Isle (h), & elle faisoit pencher la balance en faveur du parti pour lequel elle se déclaroit. Elle soutint des sièges fameux (i). Phalecus, Prince des Phocéens, étant passé en Crète avec une flotte & un grand nombre de troupes, l'assiégea par terre & par mer, & il perdit devant ses murs son armée & la vie. Enfin Metellus, ayant subjugué l'Isle, tourna toutes ses forces contre Cydon, & après beaucoup de résistance la soumit aux Romains.

(e) Hérodote, l. 3.

(f) Scholiaſte d'Apollonius, l. 4.

(g) Tite-Live.

(h) Phranzes, l. 1, ch. 36.

(i) Pausanias in Phocicis.

Cydon occupoit l'emplacement de la Cannée, & se prolongeoit une demi-lieue au-delà du côté de St. Odero, où l'on voit, sur le bord de la mer des restes d'anciennes murailles, construites avec beaucoup de solidité. La Cannée, bâtie par les Vénitiens, n'a pas plus de deux milles de circuit. Elle est ceinte, du côté de terre, d'un simple cordon de murailles, extrêmement épaisses, & défendues par un fossé profond & large, taillé dans le roc. En le creusant davantage, on feroit circuler la mer autour de ses remparts, sur lesquels on a élevé des cavaliers, pour battre de plus loin dans la plaine. Elle n'a qu'une porte, celle de Rétimo, couverte par une demi-lune. C'est le seul fort extérieur. La ville est mieux fortifiée du côté de la mer. La gauche du port a quatre batteries élevées les unes au-dessus des autres, & munies de grosse artillerie de fonte, aux armes de Venise. La première est à fleur d'eau. La droite n'est défendue que par un gros mur bâti sur la crête d'une chaîne d'écueils, dont il est dangereux d'approcher. A l'extrémité est un vieux château qui tombe en ruines. Au-dessous de ce château, les Vénitiens avoient construit de superbes arsenaux, voûtés en pierres. Chacune de ces voûtés a assez de longueur, d'élévation & de largeur, pour qu'on puisse y fabriquer, à l'abri, un vaisseau de ligne. Le terrain est en pente, & l'extrémité de ces beaux arsenaux est de niveau avec la mer, de manière qu'il étoit

très-aisé de lancer les navires à l'eau. Les Turcs laissent dépérir ce grand ouvrage.

La ville de la Cannée est bien percée. Les grandes rues sont tirées au cordeau, & les places décorées de fontaines. Elle ne possède aucun édifice remarquable. La plupart des maisons n'ont qu'un étage, & sont bâties en terrasse. Celles qui environnent le port, sont ornées de galeries, dont la vue est charmante. On découvre des fenêtres, le grand golfe formé par le cap Mélec & le cap Spada, & l'on voit tous les vaisseaux qui entrent ou qui sortent. Le port reçoit des bâtimens de deux cens tonneaux, & si on le creusoit, les plus grosses frégates pourroient y mouiller. Son ouverture est exposée aux vents violens du nord, qui élève quelquefois les vagues par-dessus les remparts; mais comme elle est étroite, & que le fonds est bon, les navires bien amarrés ne courent aucun danger.

La Cannée ne contenoit que cinq ou six mille habitans, lorsque Tournefort voyageoit en Crète. Aujourd'hui que les ports de Gira-Petra, de Candie, de Rétimo, sont comblés, les Négocians se sont retirés à la Cannée, & l'on y compte au moins seize mille ames.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E X X X .

*A M. L. M.*

**L**ES TURCS qui habitent Candie, Madame, ne sont point aussi soumis aux ordres du Grand-Seigneur, que ceux des autres provinces de l'Empire. On diroit que l'air qu'ils respirent leur donne un esprit Républicain. Ils se soutiennent mutuellement contre l'autorité des Pachas, & refusent leur tête au joug du despotisme. Enrôlés Janissaires en naissant, ils composent la principale milice du pays, & il seroit dangereux de les porter à la révolte. Lorsque des Vice-rois ont voulu appesantir sur eux la verge du pouvoir absolu, on les a vu courir aux armes & à la vengeance. Nous venons d'en avoir un exemple frappant sous les yeux. Le Pacha de la Cannée avoit un Intendant qui, comme ses pareils, employoit tous les moyens pour s'enrichir. Il étoit maudit du peuple. Les Grecs n'osoient lever la tête, & victimes de ses injustices, dévorioient leurs chagrins dans le silence. Les Turcs furent moins patients. Ils portèrent leurs plaintes au Gouverneur, & lui dénoncerent les déprédations de son Ministre; mais soit qu'il les partageât, soit qu'il lui fût sincèrement attaché, il ne les écouta pas. Tout-à-coup, le jour des Rois, nous entendîmes

un grand tumulte dans la Ville. Les Janissaires couroient dans les rues le sabre à la main, & crioient aux armes. Dans ces circonstances, les étrangers ont toujours à craindre d'une populace effrénée. Nous restâmes enfermés dans la maison consulaire, attendant l'événement.

La demeure de l'Intendant se trouvoit en face de nous, de l'autre côté du port. C'étoit un vaste édifice nouvellement construit. Dans un instant, plus de cinq cens personnes en remplirent les appartemens, pillant, saccageant tout ce qu'elles rencontroient. Les uns abattoient les croisées, & les jetoient sur le quai. Les autres, montés sur les terrasses, renverfoient les parapets. Ceux-ci s'en retournoient chargés de meubles; un grand nombre cherchoient de tous côtés l'objet de la haine publique. En moins de deux heures, toute la maison fut vuide & à moitié détruite.

Une populace révoltée se porte à des excès que l'on ne peut prévoir. Les soldats s'emparèrent d'un fort élevé qui domine la Ville, & d'où ils pouvoient foudroyer le château du Pacha. Ils pointerent dessus de grosses pièces de canon; & après avoir laissé une garde à ce poste, ils allèrent en corps lui demander justice, résolus de l'ensevelir sous les ruines de son Palais, s'il la refusoit. Toute la Ville les suivoit avec des cris effroyables. Le Vice-roi les entendit. C'étoit un vieux guerrier, que plusieurs belles actions rendoient respectable. Il se fit transporter, dans un

fauteuil, au milieu de sa cour; & lorsqu'il vit que l'orage approchoit, que les forcenés menaçoient de renverser la porte, il la fit ouvrir sur-le-champ. A la vue de ce vénérable vieillard, qui portoit une longue barbe blanche, tout le monde demeura dans le silence. La surprise avoit enchaîné les langues, & les plus audacieux paroissent immobiles d'étonnement. Personne n'osant prendre la parole: hé-bien, mes enfans, leur dit-il, que demandez-vous? Tous s'écrièrent alors, nous voulons la tête de ton Intendant. Il a pris la fuite, répondit le Pacha; mais, si vous le trouvez, je vous l'abandonne. Rentez donc dans le devoir, quittez vos armes, & que chacun se retire chez soi. Cette fermeté en imposa aux plus mutins; & une rébellion, qui pouvoit avoir les suites les plus funestes, fut calmée en un instant, par le courage & la sagesse d'un seul homme. Cependant il avoit caché son favori, & la nuit, il le fit embarquer & partir pour Constantinople. Après son départ, tout rentra dans l'ordre, & la paix revint dans les murs de la Canée. Cette émeute nous causa quelques alarmes; si les habitans s'étoient portés aux dernières extrémités envers leur Vice-roi, ils n'auroient pas ménagé les Négocians françois, & la perte de leur fortune eût été le moindre de leurs maux.

Quelque tems après, il arriva une scène moins alarmante, mais qui vous donnera une idée de la manière dont les Grecs sont traités dans ce pays.

Ils n'ont pas le droit d'entrer à cheval dans les Villes. Cet honneur est réservé à leur Archevêque & aux Européens. L'Evêque de la Cannée voulut braver cette loi tyrannique. Un soir qu'il revenoit de la campagne avec plusieurs Religieux, il ne descendit point de sa monture, & , passant outre, il galoppa jusqu'à sa maison. Les Janissaires, qui gardoient la porte, regarderent cette action comme une insulte. Le lendemain, ils ameuterent la soldatesque, racontèrent l'affront qu'avoit reçu le nom Musulman, & prirent la résolution de brûler l'Evêque & ses Prêtres. Déjà ils portoient des matières combustibles pour mettre le feu à sa maison, en vomissant mille imprécations. Ces malheureux alloient subir une cruelle destinée, lorsque le Pacha, averti à tems, contint la multitude, en faisant crier, dans toutes les rues de la Ville, un firman qui défendoit à tout Grec, de quelque état qu'il fût, de coucher dans les murs de la Cannée. La défense fut rigoureusement observée. On voyoit tous les soirs ces esclaves infortunés sortir honteusement par la porte de Rétimo, & aller chercher un asyle dans les campagnes voisines. Les journaliers & les pauvres n'ayant pas moyen de louer une chambre, s'alloient coucher dans les creux des rochers. D'autres avoient les arbres pour toit & la terre pour lit. Les femmes n'étoient point comprises dans l'anathême. Elles pouvoient rester dans leurs maisons. Cette exception, qui fait honneur à la

galanterie turque, donna sujet à beaucoup de plaisanteries. Après deux mois de cet exil nocturne, les époux parlerent d'accommodement. L'argent ici est le remède à tous les maux. Ils réunirent leurs bourses, &, à la faveur d'une grosse somme, ils firent révoquer l'édit, & payèrent fort cher l'orgueil de leur Evêque.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E X X X I.

A. M. L. M.

**L**OESQUE l'on parcourt divers pays, Madame; même les provinces éloignées d'un même Royaume, les changemens d'air se font sentir d'une manière très-marquée. A la vérité, ces sensations ont pour mesure la sensibilité plus ou moins exquise des individus. Ce ne sont pas seulement les accidens du froid & de la chaleur que l'on éprouve; on sent, en respirant l'élément de la vie, une odeur, un goût, une saveur, qui varient suivant les contrées, les climats que l'on parcourt, & les saisons où l'on s'y trouve. Ces affections produisent du plaisir ou du malaise, suivant qu'elles sont appropriées ou contraires à l'état actuel de notre constitution. Ce phénomène n'a rien d'étonnant. Les exhalaisons de la terre, des eaux, des plantes & des fleurs, se combinent avec l'air, &

nous les respirons avec lui. Le sage, qui chérit la santé, ne doit donc pas être indifférent sur le choix d'une habitation, puisque la conservation de ce bien précieux en dépend.

Au premier instant où j'abordai sur le rivage d'Alexandrie, je respirai un souffle de feu qui manqua de me suffoquer. Je sentis dans l'air une chaleur fade & humide qui me rendit languissant. J'avois perdu la force & le courage, & je crus qu'il me seroit impossible d'habiter un pareil pays. Bientôt une transpiration abondante s'établit. La chaleur, qui faisoit bouillonner mon sang, se dissipa, & je fus soulagé.

Aux premiers jours du printemps, lorsque les bois d'orangers, qui environnent Damiette, étoient en fleur, qu'ils remplissoient l'atmosphère de leurs parfums, que la chaleur modérée laissoit au corps sa force & son énergie, on goûtoit avec volupté les charmes d'une température si délicieuse. On respiroit avec délices un air frais & parfumé, & chaque battement du cœur étoit une jouissance. Ce plaisir se renouvelloit à chaque instant, & ne fatiguoit jamais.

Dans ces mêmes lieux, quand, au mois de juillet, le Laboureur remuoit la boue des marais pour y planter le riz, l'atmosphère se chargeoit d'exhalaisons qui pesoient sur la poitrine, & gênoient la respiration. Alors les visages des habitans se décoloroient. Ils éprouvoient un malaise général; & si les vents de nord, qui règnent

dans cette saison, n'eussent chassé les vapeurs mal-faisantes, si la terre ne s'étoit bientôt couverte de moissons; ils auroient éprouvé des maladies cruelles.

En général, l'Egypte traversée par un grand fleuve qui l'inonde en partie, est environnée d'une atmosphère très-humide. Cette humidité tempere les feux du soleil, & la rend habitable. L'air qu'on y respire est très-favorable au poumon: les maladies de poitrine y sont inconnues (a); Gallien, qui avoit fait ses études à Alexandrie, & qui connoissoit bien la nature du climat, y envoyoit les poitrinaires, & ils guérissoient.

De tous les pays que j'ai habités il n'en est point dont la température soit aussi saine, aussi agréable que celle de Crète. Les chaleurs n'y sont jamais excessives, & les froids violens ne se font point sentir dans la plaine. Pendant une année d'observations faites à la Cannée, j'ai remarqué qu'à compter du mois de Mars, jusqu'au commencement de Novembre, le thermomètre ne varioit que depuis 20 jusqu'à 27 degrés au-dessus du

---

(a) J'ai dit que les maladies de poitrine étoient inconnues en Egypte. Cela est vrai, par rapport aux habitans, & à ceux qui s'y rendent de l'Europe, de l'Asie & des côtes septentrionales de l'Afrique; mais les Abyssins & les Nubiens, qui habitent un climat beaucoup plus chaud, deviennent quelquefois poitrinaires au grand Caire. Ces faits m'ont été attestés par des Médecins, qui demeuroient dans le pays depuis quarante ans.

terme de la glace. Cette variation n'est pas considérable. D'ailleurs dans les jours les plus chauds de l'été, l'atmosphère étoit rafraîchie par les vents de mer. L'hiver, proprement dit, ne commence qu'en Décembre, & finit en Janvier. Pendant cette courte saison, la neige ne tombe jamais dans la plaine, & rarement on y voit la surface de l'eau gelée. Le plus souvent on y jouit d'un tems aussi beau qu'en France au commencement de Juin. On a donné le nom d'hiver à ces deux mois, parce qu'alors il tombe des pluies abondantes, que le ciel se couvre de nuages, & qu'on y éprouve des vents de nord très-violens; mais ces pluies sont utiles à l'agriculture, les vents chassent les nuages vers les hautes montagnes, où se forme le dépôt des eaux qui fertiliseront les campagnes, & l'habitant des plaines ne souffre point de ces intempéries passagères.

Dès le mois de Février, la terre se pare de fleurs & de moissons. Le reste de l'année n'est presque qu'un beau jour. On n'éprouve jamais, comme en France, ces retours cruels d'un froid piquant, qui, se faisant sentir tout-à-coup après les chaleurs, gèle la fleur qui venoit d'éclorre, dessèche le bouton qui s'entr'ouvroit, dévore une partie des fruits de l'année & détruit les fantés délicates. Le ciel est toujours pur & serein. Les vents sont doux & tempérés. Le soleil radieux parcourt majestueusement la voûte azurée, & mûrit les fruits

sur les monts élevés, les côteaux & dans la plaine. Les nuits ne sont pas moins belles. On y goûte une fraîcheur délicieuse. L'air, moins chargé de vapeurs, laisse à l'observateur découvrir un plus grand nombre d'étoiles. Ces astres nombreux lancent des feux plus vifs, & sement d'or, de diamans, de rubis la voûte bleue, où ils paroissent attachés. Rien n'est plus magnifique que ce spectacle, & le Crétois en jouit pendant dix mois de l'année.

Aux charmes de cette température, se joignent d'autres avantages qui en augmentent le prix. L'Isle de Crète n'a presque point de marais. Les eaux n'y restent guères stagnantes. Elles coulent du sommet des montagnes, en ruisseaux innombrables, & forment çà & là des fontaines superbes, ou de petites rivières qui se rendent à la mer. L'élévation des terrains où elles ont leur source, leur donne un cours rapide, & elles ne se perdent point dans des lacs, ou des étangs. Ainsi, les insectes ne peuvent y déposer leurs œufs qui seroient emportés à la mer, & l'on n'y est point assailli, comme en Égypte, de ces nuées de cousins qui remplissent les appartemens, & dont la piquure est insupportable. Ainsi, l'air n'est point chargé des vapeurs dangereuses qui, dans les contrées humides, s'élèvent des lieux marécageux.

Les monts, les côteaux sont couverts de diver-

fes espèces de thim (b), de fariette, de ferpo-  
 let, de cistes odoriférans, & d'une foule de  
 plantes balsamiques. Les myrthes & les lauriers-  
 roses bordent les ruisseaux qui fuient dans les val-  
 lées. Les campagnes offrent de toutes parts des  
 bosquets d'orangers, de citronniers, d'amandiers.  
 Des touffes de jasmin d'Arabie sont répandues  
 dans les jardins. Des tapis de violettes les déco-  
 rent au printemps. Le safran couvre de vastes  
 champs. Le dictame, dont l'odeur est très suave,  
 tapisse le creux des rochers. En un mot, les mon-  
 tagnes, les vallons & les plaines exhalent de tous  
 côtés des odeurs aromatiques, qui parfument l'air  
 & le rendent délicieux à respirer. Le froid, les  
 frimats, les nuages entassés, les glaces & les  
 neiges affligent l'homme; ils étendent sur la na-  
 ture un crêpe funèbre; ils offrent à ses yeux des  
 images sombres, à son esprit des réflexions mé-  
 lancoliques; & à son cœur des sentimens doulou-  
 reux. Souvent ils attaquent la santé, & lui cau-  
 sent un mal-aise universel. La vue d'un beau ciel  
 produit sur ses sens un effet contraire. L'aspect  
 d'un soleil radieux le réjouit. Sa chaleur bienfai-  
 tante le ranime, & lui donne la vraie gaieté,  
 celle qui naît du sentiment intérieur du bien-aise

---

(b) On trouve, dans l'île de Crète, trois espèces  
 de thim, l'une à fleur blanche, l'autre à fleur rouge, &  
 la troisième à fleur bleue. Toutes trois sont très-odori-  
 férentes.

qu'il ressent. Dans cet état fortuné, pour lui tout est jouissance. Il contemple avec plus de plaisir la richesse des moissons, il admire davantage l'émail des fleurs, il s'enivre avec plus de volupté de leurs parfums, & heureux de sa propre existence, il semble porter sur tout ce qui l'environne, le bonheur dont il jouit. Alors le jeune-homme éprouve, à chaque instant, les feux d'une vie nouvelle. Il se sent entraîné vers un autre-soi-même; son cœur frémit d'inquiétude & de plaisir. La volupté embrâse ses sens, & il se livre, en aveugle, à l'amour. Alors le vieillard, arrivé au port, se rappelle les orages de sa jeunesse, &, éprouvant une chaleur qui le ranime, seroit prêt à s'y livrer de nouveau; mais la sagesse & la nature ont bientôt éteint une effervescence passagère.

Ici, Madame, l'on sent davantage la vérité de ces réflexions. Il est certain que, sous ce beau climat, l'homme est sujet à moins de maladies, jouit de plus de plaisirs, & a beaucoup plus de moyens d'être heureux que dans les régions septentrionales, où le froid exerce son cruel empire, & dans nos contrées où l'hiver, quoique moins long, est quelquefois très-rigoureux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E XXXII.

A M. L. M.

LA BEAUTÉ de l'homme, Madame, sa force, sa santé, dépendent en général du climat qu'il habite, de la nourriture qu'il prend, & du genre de ses occupations. En Crète, le Turc, que l'ambition & la soif des richesses ne tourmentent point, dont l'esprit n'est jamais occupé par les chimères de l'intrigue, qui ne connoît ni l'envie qui flétrit l'ame, ni les sciences auxquelles on sacrifie trop souvent sa santé; le Turc, dis-je, qui se nourrit d'alimens sains & simples, qui vit au milieu de ses bosquets fleuris, de ses campagnes, à la culture desquelles il préside, de sa famille, dont il est respecté, croît & s'élève comme un colosse. La salubrité de l'air qu'il respire, la douce température dont il jouit, les spectacles charmans qu'il a sans cesse devant les yeux, la vie paisible qu'il mène, tout contribue à fortifier son corps & à en prolonger la vigueur jusques sous les neiges de la vieillesse. C'est ici que le sculpteur, amoureux de son art, & rival des Anciens, devrait venir choisir des modèles. A vingt ans, il verroit des jeunes gens de cinq pieds six ou huit pouces, qui possèdent tous les charmes de leur âge. Un peu d'embonpoint couvre encore leurs muscles, qui, bientôt, failleroient davantage.

Leurs joues, gracieusement arrondies, ont une carnation animée. Leurs yeux sont pleins de feu. Leur menton se couvre d'un léger duvet, que le rasoir n'a point touché. Leur démarche a de la grace & de la noblesse. Tout, dans leur port, dans leurs gestes, annonce la force & la santé.

Dans les hommes faits, les traits sont plus développés. Ils marchent les jambes nues, & lorsque leurs manteaux sont relevés, on voit leurs muscles fortement prononcés. Leurs bras sont nerveux, comme ceux des Athlètes. Ils ont les épaules larges, & la poitrine élevée. Leur col, délivré de ces liens qui, dès l'enfance, captivent ceux des Européens, prend les belles proportions que la Nature lui a assignées. Jamais une culotte étroite ou une jarretière ne les serre au-dessous du genou; aussi cette partie de leur jambe n'est point étranglée, & leur genou n'est jamais trop saillant. En un mot, tous les membres, dégagés des entraves qui gênent nos mouvemens, & que l'habitude seule peut nous faire supporter, ont chacun leur forme naturelle, & observent entr'eux ces rapports admirables, dont la perfection fait la beauté de l'homme. Lorsqu'ils se tiennent debout, toutes les parties de leur corps sont parfaitement d'à-plomb. S'ils marchent, une sorte de dignité anime leurs mouvemens. La force & la gravité se montrent dans leurs gestes. Un air de majesté, qui brille sur leur front, annonce qu'ils sont accoutumés à commander. L'orgueil & la dureté

s'y font quelquefois sentir, mais jamais on n'y remarque la bassesse.

Les Mahométans, qui habitent l'Isle de Crète, sont tels, Madame, que je viens de les dépeindre. Ils ont ordinairement depuis cinq pieds & demi jusqu'à six pieds de haut. Ils ressemblent aux statues antiques, & véritablement c'étoit sur de semblables modèles que les Anciens travailloient. Il n'est pas surprenant qu'ils nous aient surpassé, puisqu'ils avoient sous les yeux une nature plus belle. Un jour que je me promenois avec un Officier, aux environs de la Canée, il s'écrioit, à la vue de chaque Turc qui passoit: oh! s'il m'étoit permis de choisir ici sept cens hommes, j'aurois le plus beau régiment de France!

Dans un pays où la force & la majesté sont le partage des hommes, vous jugez bien, Madame, que la beauté & les graces doivent être celui des femmes. Leur vêtement ne gêne l'accroissement d'aucune partie de leur corps, & il se moule sur les proportions admirables dont le Créateur a décoré le chef-d'œuvre de ses mains. Toutes ne sont pas jolies. Toutes n'ont pas des charmes. Mais il s'en trouve de fort belles, sur-tout parmi les Turques. En général, les Crétoises ont la gorge superbe, le col arrondi avec grace, des yeux noirs remplis de feu, la bouche mignonne, le nez parfaitement bien fait, des joues que la santé colore d'un doux vermillon. Mais l'ovale de

leur figure diffère de celui des Européennes, & le caractère de leur beauté n'appartient qu'à leur nation. Je ne veux point établir un parallèle entre les unes & les autres. Tout ce qui est beau, mérite des hommages ; mais ce sont les sentimens qui doivent fixer le goût d'un honnête-homme.

Pendant les premières années que je voyageai dans les contrées orientales, mes yeux, accoutumés à la frisure des Françaises, à l'élégance de leur coëffure, à la poudre qui teint leur chevelure en blanc ou en blond, ne pouvoient supporter la vue des cheveux noirs des femmes de l'orient. Il me sembloit que cette parure leur donnoit un air dur & repoussant. La raison a tant de peine à rompre les chaînes de l'habitude. Je fus long-tems sa dupe. Mais lorsque la réflexion m'eut éclairé, ces longs cheveux noirs, artistement tressés, dépourvus de poudre & de pommades, & qui ne gâtent point les robes, les habits, les fauteuils, me parurent propres à faire briller les traits des femmes. Leur ébène me sembla donner plus d'éclat à la blancheur de leur teint, & au coloris de leurs joues. L'eau rose dont elles les lavent, exhaloit un doux parfum, & leur propriété m'enchantoit. Enfin je changeai de sentiment, & j'osai desirer que les Européennes ne gâtassent point un de leurs plus beaux ornemens par des couleurs factices, moins belles que celles de la Nature. Combien la blonde, parée de l'or pâle de ses superbes cheveux, seroit plus intéres-

fante! combien la chevelure de la brune, artistement arrangée, feroit reffortir les roses de ses joues! Ce font, Madame, les remarques d'un voyageur qui, en comparant les divers usages des Nations, se défait de ses préjugés, & croit que la Nature seule est vraiment belle; mais il attache peu de prix à ses réflexions, & il vous prie de les lui pardonner.

Vous devez être étonnée, Madame, que je ne vous aie point parlé des Grecs qui habitent l'Isle de Candie, qui partagent, avec les Turcs, les avantages d'un beau ciel, d'un air pur, d'une heureuse température; ils jouissent, à la vérité, de ces biens communs; mais ils sont opprimés; ils vivent au milieu de leurs tyrans; leurs jours s'écoulent dans l'inquiétude, la crainte, & s'éteignent souvent dans le désespoir. A l'exception des Sphachiotes, qui sont moins exposés à la tyrannie, ces malheureux n'ont ni la taille élevée, ni la force, ni la beauté des Musulmans. Ils portent sur leur visage l'empreinte de la servitude. Leur regard est rampant. La fourberie & la bassesse défigurent leurs traits. Voilà le portrait de ces Crétois, autrefois si jaloux de leur liberté. Guerriers adroits & intrépides, ils étoient recherchés de toutes les nations. Amis des arts, ils les cultivoient à l'ombre de leurs bosquets. Aujourd'hui, lâches & paresseux, ils vivent dans l'avilissement, & on lit sur leur front: *ils sont esclaves.*

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E

## L E T T R E   X X X I I I .

A M. L. M.

L'ISLE de Candie, Madame, ne nourrit point, comme l'Égypte, une foule de reptiles venimeux. On n'y trouve que très-peu de serpens, encore sont-ils petits. Le Naturaliste Belon en compte trois espèces, l'*Ophis*, l'*Ochendra*, l'*Ephloti*. Le premier n'est point venimeux. J'ignore si les autres le sont. Je n'ai point entendu parler d'accidens arrivés par leur piquure.

Les Anciens soutenoient que ce beau pays ne contenoit aucun animal nuisible (a). Pline en excepte la Tarentule (b), que Belon appelle Phalangion (c). Ils prétendent que son poison est mortel. C'est une espèce d'araignée longue de huit ou dix lignes, qui a la peau écailleuse. Elle se pratique, sur le penchant des petites éminences, un trou assez profond, qu'elle revêt ensuite d'un tissu ferré de fils croisés & collés ensemble. Ce petit conduit, au fond duquel elle se tient,

(a) *Antigonus l'Aristhius, hist. ch. 10.* On dit que l'Isle de Crète ne nourrit aucun animal qui puisse causer la mort de l'homme.

(b) *Pline liv. 8. ch. 58.*

(c) *Belon, des choses mémorables du Levant.*

est fermé à l'extérieur d'une soupape qui empêche la pluie d'y pénétrer; elle l'ouvre, lorsqu'elle va à la chasse des insectes, & la referme lorsqu'elle rentre. Si l'on enferme dans un bocal de verre, deux de ces Tarentules, elles se piquent mutuellement, & meurent bientôt après. J'ignore l'effet de leur morsure sur les hommes, mais je puis attester celui dont je viens de parler.

Les quadrupèdes de l'Isle ne sont point mal-faisans; on n'y rencontre ni lions, ni tigres, ni ours, ni loups, ni renards, enfin aucun animal dangereux. Les bouquetins & les chèvres sauvages sont les seuls hôtes des forêts, qui couvrent les hautes montagnes, & n'ont à redouter que le plomb du chasseur. Le lièvre se tient sur les collines & dans la plaine. Les moutons paissent en sûreté le thim & le serpolet. On les parque tous les soirs, & le berger dort paisiblement, sans craindre que les bêtes féroces viennent porter le ravage & la mort au milieu de la bergerie.

C'est un bonheur pour les Crétois de n'avoir point à souffrir de l'importunité des mosquitoes, d'être à l'abri du poison des serpens, & de la férocité des monstres des déserts. La jeune fille peut danser sur le gazon, sans trouver, comme Euridice, une vipère cachée sous les fleurs. Les Anciens attribuoient ces avantages signalés à la naissance de Jupiter. , Les Crétois, dit Elïen, (1)

---

(1) *Elïen, livre 5, histoire des animaux.*

„ célèbrent dans leurs chants les bienfaits de  
 „ Jupiter, & la faveur qu'il a accordée à leur  
 „ île, sa terre natale, sa nourrice, d'être pri-  
 „ vée de tout animal nuisible, & de ne pas  
 „ même nourrir ceux qui pourroient venir du  
 „ dehors”.

Parmi les plantes médicinales de Crète, le dictame tient le premier rang. Il est étonnant, jusqu'à quel point les Anciens ont exalté ses vertus. Théophraste (e), qui rapporte les opinions reçues de son tems, dit: „ De toutes les plantes  
 „ connues, de toutes celles que la terre produit,  
 „ le dictame est la plus précieuse.” Le pere de la Médecine, le célèbre Hypocrate (f) ordonnoit d'en boire en infusion dans plusieurs maladies des femmes, & sur-tout dans les douleurs d'un accouchement difficile. Voilà pourquoi la statue de Diane étoit, suivant quelques Auteurs (g), couronnée de dictame.

---

(e) Théophraste ajoute dans un autre endroit : le dictame a des vertus utiles & merveilleuses dans un grand nombre de circonstances, & sur-tout dans les couches des femmes.

(f) Hypocrate de nat. mulierum : donnez à boire du dictame de Crète le poids d'une obole, infusé dans de l'eau. Il ajoute de morbis mulierum, livre premier : donnez du dictame de Crète à boire dans du vin. De fatus mortui exsest. Si vous avez du dictame de Crète, buvez - en en infusion.

(g) Le Scholiaste d'Euripide, sur Hippolyte.

Je ne rapporterai point, comme plusieurs Auteurs (<sup>h</sup>), que les chèvres sauvages, percées des traits du chasseur, s'en débarrassoient en mangeant de cette plante précieuse; qu'elle avoit la vertu de les guérir, lors même qu'ils étoient empoisonnés (<sup>i</sup>); que son odeur étoit si puissante, qu'elle écartoit les reptiles venimeux, & que sa feuille en les touchant, les faisoit périr (<sup>k</sup>). Ces faits sont évidemment exagérés; mais aussi on est peut-être trop indifférent sur l'utilité que la médecine pourroit retirer de cette plante. La feuille est extrêmement balsamique, & la fleur répand une odeur délicieuse. De nos jours les habitans s'en servent avec succès dans plusieurs circonstances. La feuille desséchée prise en infusion avec un peu de sucre, compose une boisson plus flatteuse & plus parfumée que le thé. Elle guérit sur-le-champ les langueurs d'estomac, & le rétablit après de mauvaises digestions.

(<sup>l</sup>) Le dictame est particulier à l'Isle de Crète, on ne le trouve dans aucun autre pays. Il croît dans les fentes des rochers, & au fond des précipices. Pline ne l'a pas décrit d'une manière à

---

l (<sup>h</sup>) Plutarque, de Søl. Anim.

(<sup>i</sup>) Ciceron, de Naturâ Deorum, liv. second.

(<sup>k</sup>) Dioscorides.

(<sup>l</sup>) Pline, livre 25, ch. 8. Le dictame ne croît que dans l'Isle de Crète. Théophraste, hist. des plantes, dit la même chose: le dictame est particulier à l'Isle de Crète.

le faire reconnoître (m). „ Le dictame, dit-il,  
 „ a des rameaux minces; il ressemble au pouillot,  
 „ il est brûlant & âcre au goût; on ne fait usage  
 „ que de ses feuilles; il n'a ni fleur, ni semen-  
 „ ce, ni tige, &c.” Virgile le connoissoit  
 mieux, & sa description est plus conforme à la  
 vérité (n). „ Sa mere cueille le dictame sur le  
 „ Mont-Ida de Crète. Cette plante porte des  
 „ feuilles velues, qui se couronnent de fleurs de  
 „ pourpre. Les chèvres sauvages y trouvent leur  
 „ remède, lorsque des flèches aussi rapides que  
 „ les oiseaux, les ont atteintes dans leur course.”

Dans une contrée dont l'air est très-pur, les  
 maladies sont peu fréquentes; aussi ne voit-on  
 point d'épidémies dans l'Isle de Candie. Il y  
 règne, dans l'été, des fièvres qui ne sont pas  
 dangereuses, & la peste y seroit à jamais incon-  
 nue, si les Turcs n'avoient pas détruit les La-  
 zarets établis par les Vénitiens, pour faire qua-  
 rantaine. Depuis cette époque, les bâtimens de  
 Smirne & de Constantinople, l'apportent de tems  
 en tems. Ce fléau s'y perpétue faute de précau-  
 tions, parcourt successivement les diverses pro-  
 vinces, & comme les froids & les chaleurs sont  
 modérés, il exerce quelquefois ses ravages pen-  
 dant dix-huit mois de suite.

Une maladie moins dangereuse que la peste,

(m) *Pline, liv. 25, ch. 8.*

(n) *Enéide, livre 12.*

mais dont les symptômes ont quelque chose de plus hideux, infecte cette belle contrée ; c'est la lèpre. Elle eut son antique foyer en Syrie, d'où elle a passé dans plusieurs îles de l'Archipel. Elle est contagieuse. & le toucher la communique sur-le-champ. Les victimes qu'elle a attaquées, sont reléguées dans de petites masures construites sur le bord des chemins. Il leur est défendu d'en sortir, & de communiquer avec personne. Ces malheureux ont ordinairement autour de leur cahute un petit jardin, des légumes, & des poules ; avec ces secours & ceux des passans, ils traînent dans les douleurs une vie affreuse. Leur peau boursoufflée est couverte d'une croûte écailleuse, semée de taches rouges & blanches, qui leur causent des démangeaisons insupportables. Ils tirent du fond de leur poitrine une voix rauque, dont le son fait frémir. Leurs paroles sont à peine articulées, parce que le mal dévore intérieurement l'organe de la voix. Ces spectres horribles perdent peu-à-peu l'usage de leurs membres. Ils vivent jusqu'à ce que toute la masse de leur sang étant corrompue, ils tombent en putréfaction. Il n'est point de spectacle plus triste, plus effrayant que celui d'un lépreux : point de tourmens comparables à ceux qu'il endure. Il seroit digne d'un Médecin, ami de l'humanité, de chercher un remède à une contagion si cruelle.

Les personnes riches ne sont point attaquées.

de cette maladie ; elle ne s'attache qu'au bas-peuple, & sur-tout aux Grecs. Or ces Grecs observent strictement leurs quatre carêmes, & ne vivent pendant tout ce tems, que de poisson salé, de boutargue, (o) d'olives marinées, & de fromage. Ils boivent en abondance des vins grossiers & brûlans du pays (p). Ce régime peut allumer leur sang, en épaisir la partie fluide, enfin produire la lèpre. Ce qui me porte à le croire, c'est qu'on ne la voit point se déclarer parmi les Turcs assez riches pour manger toute l'année de la viande, & du riz & des légumes ; ni parmi les Grecs habitans des montagnes, dont le laitage, les fruits, les herbages, composent une partie de la nourriture.

Vous voyez, Madame, que cette cruelle maladie n'est pas à craindre pour les personnes qui vivent dans l'aïssance. Depuis cent ans que les François sont établis à la Cannée, aucun d'eux n'en a été attaqué. Il paroît qu'elle a son principe dans les mauvais alimens des Grecs ; en les obligeant à les changer, on la déracineroit peut-être. Nos peres l'apportèrent en France pendant les croisades, & furent s'en délivrer. Les Crétois éclairés par la sagesse d'un Gouvernement humain, pourroient la faire disparoître de leur pays.

---

(o) Ce sont des œufs de poisson salés & fumés.

(p) Ces vins sont fort chauds, & ne coûtent que six liards la bouteille.

## L E T T R E XXXIV.

*A M. L. M.*

UN SEJOUR de seize mois en Crète, m'a permis, Madame, de connoître cette belle Isle plus particulièrement, que la plupart des voyageurs qui l'ont parcourue rapidement. Privé des fêtes & des spectacles, qui occupent à Paris les jours du François, j'ai dans mes momens de loisir, recherché les lieux où je pouvois goûter les charmes de la campagne. Il en est un sur-tout, où je me suis rendu plusieurs fois, attiré par les riants paysages que la Nature y déploie. Je veux, Madame, vous en offrir la peinture; mais songez, je vous prie, que plus je serai vrai, plus mes tableaux auront l'air du merveilleux. Cependant je ne crains pas qu'ils vous paroissent imaginaires; les sites que je vais décrire, existent véritablement; les beautés qu'ils rassemblent, je les ai vues, je les ai senties dans les diverses saisons de l'année. Puissent-elles vous faire oublier quelques instans les riches jardins de Montreuil, puissent-elles vous arrêter pendant une heure sur les rives de Platania!

En quittant la Cannée, & en suivant le rivage de la mer du côté du Sud-ouest, on laisse à sa droite, le Lazareth, écueil, où les Vénitiens obligent les vaisseaux à faire quarantaine, avant  
d'en-

d'entrer dans le port. Une lieue au-delà, est le rocher de saint Théodore, où il ne reste pas une pierre des deux forts qui le défendoient, lorsque les Ottomans l'attaquèrent. Cette petite Isle & celle du Lazareth, se nommoient anciennement *Leucès*. Elles sont fameuses par le combat que les Syrènes oferent y soutenir contre les Muses. Elles y disputèrent le prix de la musique, du chant, & des instrumens; mais ayant été vaincues, elles se précipiterent dans la mer.

En côtoyant le golfe, on voit à l'occident une longue chaîne de montagnes, qui en suit les contours, & qui va se terminer en pointe au cap Spada, autrefois le promontoire de Dycinne. C'est une branche des Monts-blancs, à laquelle Strabon a donné le nom de Corycus. Vers le milieu de cette chaîne, se trouvoit le temple de Dycinne. Les anciens Crétois l'avoient élevé à l'endroit où elle s'étoit précipitée dans la mer, pour éviter les poursuites de Minos. (a)

Continuons notre route, & laissons l'antiquité. Déjà nous approchons de la rivière de Platania, & de la forêt de ce nom; nous voici à trois lieues de la Cannée. Nous avons à l'occident la mer & les monts qui l'entourent, à l'orient un bois épais & touffu. Entre le bord du rivage & les arbres, est un terrain sablonneux d'un quart de lieue de largeur, où des touffes de laurier-roses brillent

---

(a) Murtius, dissertation sur la Crète.

d'espace en espace. Rien n'est plus frais que le verd luisant de leurs feuilles. Rien n'est plus superbe que les fleurs de pourpre dont ils sont couronnés. Mais le soleil dévore les sables où nous contemplons ces buissons éclatans; l'ombrage nous invite; allons nous y reposer.

Dieux! quel spectacle! quel beau feuillage! quelle fraîcheur! quelle verdure! Une vaste forêt composée de platanes, dont la plupart ont soixante-dix pieds d'élévation. Ils sont aussi gros que nos ormeaux, & leur port n'a pas moins de majesté. Comme ils unissent leurs bras fraternels! comme ils se soutiennent mutuellement contre les ouragans & les tempêtes! Salut à l'antique forêt de Platania! Autour de chaque arbre on a planté des vignes, dont les seps, de quatre pouces de diamètre, s'élèvent comme les cables qui soutiennent les mâts d'un vaisseau. Placés sur un sol gras & humide, ils poussent avec une vigueur étonnante, & croissant à la hauteur des platanes qui leur servent d'appui, ils les couronnent de leur pampre verdoyant, & les embellissent de leurs fruits. Chaque arbre ainsi décoré, forme une vaste salle impénétrable aux feux du soleil. Assis sous ce dais magnifique, le voyageur voit pendre sur sa tête des grappes de raisin, dont plusieurs ont deux pieds de long. On a varié les espèces & à côté d'une grappe jaune, on admire le pourpre, le violet, le rose, le muscat plus ou moins foncé. Ces raisins, qui composent

autour des platanes , des couronnes de différentes couleurs , ont le grain très-gros , & mûrissent deux mois plus tard , que les espèces exposées sur les côteaux ; mais ils ornent les tables , jusqu'au mois de Décembre , & font d'un goût excellent. Je ne connois rien de plus riche , de plus agréable que cette forêt. Au printems , une multitude d'oiseaux y viennent faire leurs nids ; le rossignol , la fauvette , le chardonneret , & les merles en deviennent les habitans. Ils célèbrent en paix leurs amours , & font retentir les échos de leur ramage mélodieux.

Sur les bords de ce bois , coule la rivière de Platania ; elle n'est pas profonde , & laisse voir à travers la limpidité de ses eaux , le sable pur , qui compose son lit. Le feuillage du platane , & les grappes qui percent au-travers , se peignent dans leur crystal. Quelquefois ses deux rives sont plantées d'arbres ; elle fuit en silence , sous leur voûte épaisse , & son onde paroît ténébreuse. Tout-à-coup , s'échappant de sa prison , elle n'a que le ciel pour toit , & l'argent de ses flots égale la sérénité des airs. C'est dans cette onde limpide , dit la Fable (b) , qu'Europe , comblée des faveurs de Jupiter , alloit rafraîchir ses sens , & baigner son beau corps , tandis que ses Nymphes dansoient en chœur , & chantoient des hymnes à l'Amour. Il n'est point de lieu plus favo-

---

(b) Murtius , dissertation sur l'Isle de Crète.

nable au mystère ; il n'en est point, où le cœur, comblé de pures jouissances, ait plus besoin de les répandre au-dehors, & de les épargner dans un autre soi-même. O vous ! qui sous les ombres fleuris de Bourbon, assis au pied d'un oranger, chantiez Eléonore, dont le nom chéri a passé au-delà des mers, venez à Platania, venez admirer & peindre les charmes de ce séjour ; si vous voulez le rendre immortel, aimez-y, célébrez-y une autre divinité. Chantre avoué des Graces, Poëte aimé d'Apollon, souvenez-vous que ce pays est l'antique patrie des Muses ; en l'habitant, vous croirez être au sein de votre terre natale.

Enfonçons-nous dans l'épaisseur du bois. Quel vaste silence ! quelle sombre majesté ! les ténèbres y sont répandues au milieu de la clarté du jour. Voilà donc l'habitation de l'ombre, de la paix & de la fraîcheur. Elles ont fui les côteaux brûlés, où le berger du fond de sa grotte fait entendre ses chants, & sont descendues sous cet épais feuillage. Mais pourquoi une secrète horreur entre-t-elle dans l'ame ? Ce lieu seroit-il le temple de la divinité ? l'ame y seroit-elle frappée de son auguste présence ? ou bien, craindroit-elle quelque ennemi qu'elle ne voit pas ? Cependant elle chérit le trouble qui l'agite ; elle s'en pénètre avec une sorte de volupté. A-t-elle donc besoin de cette agitation pour sentir davantage son existence ?

Continuons d'errer sous les voûtes de Platania, & remontons vers la source de la rivière. Pendant une lieue on voit presque toujours la même richesse, les mêmes paysages. Dans quelques endroits ces deux collines, qui embrassent la forêt s'élargissent, & laissent appercevoir dans le lointain, des côteaux couverts de vignes, des hameaux placés sur leur sommet, & des rochers à pic, qui semblent prêts à s'écrouler. La chèvre, qui se joue sur le bord des précipices, va brouter les feuilles des arbrisseaux qui y croissent, & paroît suspendue sur l'abîme.

Nous voilà arrivés à l'extrémité de la forêt. Devant nous, s'ouvre une plaine de trois lieues de circonférence; de hautes collines la bordent de toutes parts. Au-dessus s'élevent les Monts-blancs, qui cachent dans les nues leurs sommets glacés. De tous les points de l'horizon, des vallées étroites & profondes viennent aboutir à la plaine, & y portent le tribut de leurs eaux. Voyez comme les lauriers-roses en dessinent les contours. Leurs fleurs superbes bordent d'un rouge éclatant le flanc des vallons. Ce sont des écharpes brillantes, que la Nature a attachées au sommet des Monts, & qui pendent en longs replis jusqu'au pied des côteaux. Ces ceintures de rose contrastent admirablement avec la verdure qui les entoure. Les yeux ne se lassent point de les admirer.

Quel autre spectacle attire mon attention! quels

charmants arbrisseaux réjouissent mes regards ! Vous avez , Madame , dans vos jardins , de beaux myrthes , mais ils languissent sous un ciel étranger . Une partie de l'année ils sont renfermés dans des ferres , car leur délicatesse craint les frimats . Les caisses où on les retient en captivité , ne leur fournissent point une nourriture assez abondante pour qu'ils puissent déployer leur vigueur , & se couvrir de fleurs odorantes ; ce qui leur manque sur-tout , c'est le soleil qu'ils aiment , c'est sa chaleur bienfaisante . C'est ici , Madame , qu'il faut venir contempler l'arbrisseau cher au fils de Cythère , le plus beau des arbrisseaux . Dans le lieu dont je vous parle , & que je nommerai la plaine des Myrthes , on en voit des touffes de dix pieds de haut . Ces buissons sont couverts de fleurs , depuis la terre jusqu'à leur sommet . Leurs fleurs blanches , liférées intérieurement d'une bordure de pourpre , brillent agréablement sous le verd luisant de leur feuillage . Chaque buisson forme un bouquet magnifique ; il exhale des parfums plus suaves , plus exquis , plus charmans que ceux de la rose même ; tous les sens en sont pénétrés , & l'ame en est remplie d'une douce volupté . Quelquefois , dans cette plaine immense , les touffes sont rassemblées par groupes , & forment des bosquets épais , où il est doux de se promener . Dans d'autres endroits , elles sont éparfes çà & là . Mais par-tout on ne peut se lasser d'admirer la beauté de leur feuillage ,

& de respirer les émanations balsamiques de leurs fleurs. Vingt fois je me suis reposé sous leur ombrage , & toujours j'y ai goûté de nouveaux plaisirs. Les Anciens ont eu raison de consacrer le myrthe à l'amour , c'est le plus délicieux des arbrisseaux.

Un ruisseau traverse toute l'étendue de la plaine où nous nous promenons. L'eau n'y coule abondamment que pendant l'hiver ; ses bords sont ornés de lauriers-roses , qui aiment les lieux humides. L'éclat de leurs fleurs , qui brillent d'espace en espace , à travers les myrthes fleuris , forme un tableau digne d'occuper des pinceaux habiles. Mais le plaisir des yeux n'égale point celui de l'odorat. On les quitte , pour aller s'asseoir au pied des myrthes , & lorsqu'on examine de près ces buissons charmans , parés de leurs fleurs élégantes , ils plaisent encore davantage à la vue.

Toutes les campagnes de l'Isle de Crète , Madame , ne sont pas aussi belles que celle dont je viens de vous entretenir. Le myrthe & le laurier-rose croissent par-tout dans les vallons , mais je n'ai vu ces jolis arbrisseaux rassemblés en si grande abondance , que dans la plaine qui termine d'une manière si pittoresque la forêt de Platania. Si vous ne trouvez pas , dans les poètes modernes , des descriptions semblables à celles que je viens de vous offrir , ce n'est pas leur faute , c'est celle de la campagne qu'ils ont sous les yeux. L'imagination la plus heureuse ne pour-

roit former des tableaux tels que ceux que je vous présente, sans les avoir vus; elle y mettroit des ornemens déplacés, & dès-lors elle perdrait le premier de ses privilèges, la vérité. Les Anciens, au contraire, nous offrent des peintures, qui semblent à ceux qui n'ont pas voyagé des rêves d'une imagination brillante. Cependant, lorsque l'on a parcouru les pays qu'ils habitoient, on voit avec plaisir, que travaillant sur de plus beaux modèles, leurs pinceaux ont rendu, avec fidélité, les beautés de la Nature. Seulement ils se sont permis de disposer les ornemens à leur gré, en rassemblant sur un seul site des richesses éparées dans plusieurs; mais alors ils ont soin de garder la vraisemblance, en classant chaque objet dans le lieu qu'il doit occuper, & en ne disant rien qui ne soit possible. Voilà par où péchent souvent ceux qui n'ont pas bien examiné la Nature. Ils distribuent les beautés à contre-sens, & gâtent leurs portraits, au lieu de les embellir.

J'ignore, Madame, quel sera le sort des descriptions que je vous envoie. Mais je les ai faites près des rives de Platania, & dans la plaine des myrthes. Tantôt je jouissois de l'ombrage des Platanes, & les grappes de pourpre pendoient sur ma tête. Ensuite j'allois m'enivrer de la vapeur du myrthe fleuri, & je contemplois, avec délicies, les rayons rouges dont le laurier-rose bordoit les vallons. Charmé de ces spectacles, respirant un air pur & embaumé, je peignois dans le

silence de la retraite, les sensations qui passioient tour-à-tour dans mon ame, les affections qui l'occupoient, & les réflexions que la vue des objets faisoit naître.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

## L E T T R E XXXV.

*A M. L. M.*

J E VAIS, Madame, vous faire connoître un des Turcs les plus aimables de l'Isle. J'espère que vous m'en faurez gré. Ismaël Aga, un des riches propriétaires de la Cannée, est un homme de soixante-dix ans, d'une taille majestueuse, d'une belle figure, & qui porte encore dans ses traits le caractère de la force & de la vigueur. Il a commandé les caravelles du Grand-Seigneur, & passé quelque tems à Venise. Il a parcouru l'Égypte, & visité, suivant l'usage, le tombeau de son Prophète. Dans le cours de ses voyages, il a déposé cet orgueil que l'ignorance & les préjugés de la religion inspirent aux Turcs, & qui leur fait mépriser les étrangers. Ismaël les aime & recherche leur société. Il nous avoit invités à passer quelque tems à sa campagne. Il nous envoya des chevaux, & ordonna à ses fils de nous conduire. Nous partîmes de la Cannée à huit heures du matin, traversâmes la belle campagne

couverte d'oliviers, qui se prolonge jusqu'au pied des Monts blancs, parcourûmes la superbe plaine des myrthes dans toute sa longueur, & arrivâmes vers midi à sa maison située une lieue au-delà, sur le penchant d'une colline. Ce Seigneur nous reçut amicalement, mais sans ces démonstrations de joie & de plaisir que l'étiquette prodigue ailleurs: foyez les bien-arrivés, nous dit-il d'un air satisfait, & sur-le-champ il nous conduisit au lieu du festin.

Le ciel étoit pur & ferein, mais le Soleil en feu embrâsoit l'athmosphère; nous avons été exposés pendant quatre heures à sa chaleur dévorante, & chacun de nous soupiroit après la fraîcheur. Nous fûmes servis au gré de nos desirs. La table étoit dressée dans le jardin sous l'ombrage des orangers. Six de ces beaux arbres plantés en rond unissoient leurs rameaux que le ciseau n'avoit point mutilé, & formoient sur nos têtes une voûte impénétrable aux rayons du soleil. Au milieu d'un jour très-chaud, nous goûtions dans cette salle, que la Nature avoit pris soin d'embellir, un frais délicieux. De toutes parts, les fleurs pendoient en guirlandes sur les convives, & chacun en étoit couronné. Leur éclat, leurs parfums exquis, la beauté du feuillage, le zéphyr qui l'agitoit légèrement, tout nous portoit à croire que nous avons été transportés tout-à-coup sans un séjour enchanté. Pour comble de plaisir, un joli ruisseau qui descendoit des monts

voisins, passoit sous la table, & contribuoit à y entretenir la fraîcheur. On le voyoit à droite & à gauche couler sur un sable d'or, & promener dans le jardin le crystal de son onde. Détourné chaque jour dans de petites rigoles pratiquées avec art, il alloit baigner le pied des orangers, des grenadiers, des amandiers, qui payoient avec usure le tribut de ses eaux, en se couvrant de fleurs & de fruits.

Cependant la table étoit servie. L'Aga avoit prévenu nos goûts. Nous y trouvâmes tous les ustensiles dont se servent les François, & lui-même s'affervit à nos usages. Sachant que le potage est un de nos mets, il avoit fait étendre, dans un grand plat, des rôties couvertes d'une gelée délicieuse. On voyoit à l'entour des bartavelles, presque aussi grosses que nos poules, & d'un fumet qui éveilloit l'appétit, des cailles excellentes, un agneau tendre & délicat, & des viandes hachées, accommodées avec du riz, & parfaitement bien assaisonnées. Le vin répondoit à l'excellence des viandes. On nous servit du vin de loi (a), de la malvoisie du Mont-Ida, & du

---

(a) On nomme vin de loi celui qui est fait par les Juifs. C'est un vin peu connu en France. Il a un peu d'amertume, mais il laisse dans la bouche un bouquet agréable & une douce chaleur dans l'estomac.

La Malvoisie du Mont-Ida est plus onctueuse, plus agréable au goût, & non moins parfumée.

vin rouge parfumé, qui flattoit également l'odorat & le goût. Notre bon patriarche, voulant imiter ses hôtes, & boire comme eux, en dépit du Prophète, avoit écarté, & les domestiques & ses-propres enfans. Oubliant la gravité turque, qui ne sourit jamais, il causoit gaiement avec nous, & nous étonnoit souvent par la pénétration de son esprit, la sagesse de ses réponses, & la justesse de ses idées. Lorsqu'on eût desservi, on apporta le moka & la pipe. Que ce nom ne vous effraie point, Madame; les pipes dont on se sert ici, sont de jasmin, & la partie que l'on met dans la bouche, est formée d'ambre. Leur longueur énorme empêche de sentir l'âcreté du tabac; d'ailleurs celui qu'on fume en Turquie, est doux; on y mêle du bois d'aloës, & une vapeur, qui par-tout ailleurs est désagréable, n'incommode ici personne.

Nous nous reposions agréablement sous l'ombrage, & nous respirions le parfum de la fleur d'orange. Notre hôte causoit avec nous, & donnoit le ton à la conversation. On ne chercha point à y faire briller ces bluettes, que nous appellons esprit, à parer de jolies riens de couleurs saillantes, à médire d'une manière agréable; tous ces frais eussent été en pure perte. Ismaël n'eut rien compris à notre jargon. Il fallut se borner à entendre & à répondre des choses sensées & raisonnables. Après que la grande chaleur fut passée, il appella ses enfans, & leur

ordonna de nous conduire à la chasse. Nous descendîmes dans une plaine, où nous trouvâmes des cailles, & nous eûmes le plaisir de tirer beaucoup sans nous fatiguer. L'ombre, qui descendoit des montagnes, nous ramena au logis, &, comme dans cette saison les nuits sont aussi pures que les jours sont beaux, nous soupâmes dans la salle des orangers. Rarement peut-on jouir de ce plaisir en France. L'air de la nuit a presque toujours quelque chose d'aigre qui fait frissonner, ou bien il est agité, ou enfin il verse une rosée abondante qui peut nuire à la santé. En Crète, pendant l'été, on ne craint point ces désagrémens qui, quoique légers, troublent la volupté des convives. Le ciel étoit sans nuages, la fraîcheur douce, & l'air si pur, si calme, que la lumière de quatre grosses bougies vacilloit à peine. Elle éclairoit le feuillage de mille manières différentes. Ses reflets variés produisoient des ombres & des jours d'un effet admirable. Ici les feuilles éclairées paroissoient d'un jaune éclatant. Ici la verdure étoit d'un sombre foncé. Ailleurs la blancheur des fleurs, qui pendoient en festons, brilloit sur un fond d'or. Plus loin deux feuilles, s'entrouvrant, laissoient passage aux feux d'une étoile qui étinceloit comme le diamant. La condensation de l'air avoit rapproché les émanations balsamiques des arbrisseaux, & nos sens en étoient enivrés. Ces faisceaux lumineux qui se jouoient dans le feuillage, ce contraste des ombres & des

jours , qui en varioit la forme & les couleurs , y produisoient des scènes si charmantes , que ce dais fleuri , étendu sur nos têtes , me parut encore plus beau pendant les ténèbres qu'à la clarté du jour. Peut être aussi que la chère délicate , le bon vin , la nouveauté du spectacle , prêtoient à l'imagination de nouvelles forces , & que cette enchanteresse se plaçoit à embellir encore ce séjour voluptueux.

Les Turcs n'entretiennent point , dans leurs maisons , des appartemens pour toutes les personnes d'une même famille. Les femmes seules ont des chambres séparées. Les hommes réunis couchent dans de vastes salles , sur des matelas posés sur le tapis , ornés de draps & d'une couverture. D'après cet usage antique , pratiqué par les Orientaux , on nous relégua dans une grande chambre , autour de laquelle nos lits étoient placés par terre. Il n'y a pas deux cens ans qu'en France toute une famille n'occupoit la nuit qu'un seul appartement. Nos mœurs ont bien changé depuis. Elles ont infiniment plus d'agrément , de délicatesse , peut-être même de bienfaisance : sont-elles plus amicales ?

A peine l'aurore commençoit à paroître , qu'on vint nous éveiller. Les Mahométans se levent avec elle pour célébrer la prière du matin , jouir des premiers rayons du soleil , & de la fraîcheur délicieuse répandue dans les airs. Lorsque nous descendîmes , le déjeuner nous attendoit. Nous

bûmes le moka , fumâmes le tabac odorant de Lataquie , & , conduits par les fils de l'Aga & deux piqueurs , nous allâmes chasser la perdrix. Je n'en ai vu qu'une seule espèce dans l'Isle. C'est la bartavelle. Elle habite les montagnes , où elle multiplie à l'infini. Elle a des couleurs plus vives , & est beaucoup plus grosse que nos perdrix rouges. Sa chair est d'un goût excellent. Nous en trouvâmes des compagnies nombreuses sur toutes les collines. Nous fîmes une chasse fatigante , mais très-heureuse. Souvent , après avoir parcouru des côteaux couverts d'une bruyère stérile , nous descendions dans un vallon semé de myrthes & de lauriers-roses. Le gibier s'y retire pendant l'ardeur du soleil , & nous faisons partir , du milieu de ces buissons fleuris , les perdrix , les cailles & les lièvres.

De retour à la maison de l'Aga , un diner fin , la malvoisie du Mont-Ida , & le charmant berceau , nous faisoient oublier nos fatigues. Ses femmes nous firent une galanterie. Elles nous envoyèrent un immense gâteau travaillé de leurs propres mains. Il étoit composé de fleur de farine , de miel parfumé , d'amandes fraîches , de pistaches broyées , mêlées avec un peu d'eau rose. Cette pâtisserie étoit très-légère , & tout le monde la trouva excellente.

Pendant tout le tems que nous passâmes chez Ismaël Aga , nous n'éprouvâmes , de sa part , que des honnêtetés. Il ne nous faisoit point de grands

complimens, mais il étudioit nos goûts, & nous étions sûrs de trouver sur sa table les mets que nous paroissions aimer davantage. Un matin que je m'étois levé avant mes compagnons, & que je parcourois les vergers d'alentour, j'apperçus ce vénérable Musulman debout, auprès d'une fontaine voisine de sa maison. Il se lavoit le visage & les mains, & chantoit le premier chapitre du Coran, c'est-à-dire, une des plus belles hymnes que les mortels aient adressé à la Divinité (b). Il paroissoit pénétré de l'hommage qu'il lui rendoit, & je conçus une opinion favorable d'un homme, qui remplissoit avec tant de dignité le premier de ses devoirs.

Ce Seigneur possède plusieurs autres maisons de campagne. Il n'occupe celle où nous étions que pendant le printems. Il va passer les jours les plus chauds de l'été dans une jolie habitation située dans les montagnes. Là, tandis que le soleil dévore la plaine, tandis que l'air est embrasé, & que le thermomètre se tient à vingt-sept degrés, il jouit d'une température délicieuse. Il voit autour de lui verdier la campagne, & les arbrisseaux se couvrir de fleurs & de fruits.

Telle

---

(b) Le chapitre se nomme *l'Introduction*. En effet, il sert comme de préface au Coran. Il respire cette noblesse, cette antique simplicité, qui semblent être le langage de l'homme envers l'Eternel.

Telle est la vie, Madame, que les Mahométans riches mènent en Candie. Ils passent les trois quarts de l'année dans leurs terres, & viennent l'hiver à la ville vendre le superflu de leurs productions. L'huile qu'ils recueillent en abondance, la cire, le vin, les laines de leurs troupeaux, leur procurent de grandes richesses. Contens de leurs possessions, ils n'aspirent à aucune des charges du Gouvernement qui pourroient compromettre leur sûreté, & les voient, sans envie, occupés par des étrangers. Rois dans leurs domaines, ils parlent, & tout obéit à leurs loix. Possédant les plus belles femmes de l'Isle (c), ils élèvent leurs nombreux enfans dans le respect & la soumission dûe au Chef de la famille. C'est ainsi que ces Mahométans, jouissant sans soins, sans inquiétudes, sans ambition, de tous les biens que la Nature leur offre, coulent des jours

---

(c) Les Turcs ne sont pas scrupuleux sur les moyens d'acquérir des femmes. Lorsqu'un Grec a une fille jolie, s'il a le malheur de la laisser sortir seule de sa maison, ils épient le moment, l'enlèvent, & en font leur épouse. Ils ne la forcent pas de renoncer à sa religion, si elle y paroît fortement attachée; mais tous les enfans sont faits Musulmans. J'ai vu à la Canée une jolie Grecque qui avoit été ainsi ravie à sa famille. Après la mort de son mari, elle retourna vivre au milieu de ses parens; mais ses enfans étoient Mahométans, & elle avoit été obligée de s'en séparer.

heureux, & conservent, jusques dans un âge très-avancé, une santé presqu'inaltérable.

Je me rappellerai longtems, Madame, les journées que j'ai passées à la maison de campagne d'Ismaël Aga. Cependant je vous avouerai qu'au milieu des plaisirs que j'y goûtois, je ne pouvois m'empêcher de regretter la privation des arts. Les Mahométans ne la sentent point; mais un François déplore cette perte dans les plus belles contrées du monde. Si cette Isle appartenoit à un peuple policé, comme elle changeroit de face! combien ses jardins s'embelliroient encore! Quels délicieux ombrages la main d'un Artiste habile fauroit y former! Il y déploieroit en cascades brillantes les ruisseaux qui tombent naturellement du sommet des monts. Il marieroit l'écarlate du grenadier à la blancheur de la fleur d'orange. Les myrthes & les lauriers-roses y confondroient leurs rameaux & leurs fleurs; le lilas charmant varioit ce mélange. Plus loin, ces beaux arbrisseaux, séparés en massifs, composeroient des bosquets uniques par le parfum de leurs fleurs, la variété de leurs couleurs, & les différentes teintes de leur feuillage. Le Poëte, sous ces riens berceaux, se sentiroit inspiré par les Muses, & chanteroit des airs dictés par les Graces, & des hymnes à l'Amour. Près d'une Nature si riche, les Lettres fleuriroient comme aux jours d'Anacréon, dont le front étoit toujours couronné de roses. Pardon, Madame, si je m'abandonne aux

rêves de mon imagination. Hélas! je crains de ne pouvoir en faire de semblables au milieu des brouillards de la Seine.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E XXXVI.

A M. L. M.

EN SORTANT de la Cannée, Madame, on a devant soi les *Monts-Blancs* (a), appelés, de nos jours, *Monts de la Sphachie*. Cette chaîne, qui ne le cède en hauteur qu'au Mont-Ida, est la plus étendue de l'Isle. Elle commence au Cap *Drepanum*, à l'orient de la Sude, & se prolonge jusqu'à la mer du midi, où est situé le bourg de *Sphachie*, défendu par un petit fort qui fer d'épouvantail aux Corsaires. De ce centre élevé, partent deux bras qui s'avancent droit vers le Péloponnèse. Ils se terminent en pointe, & forment le Cap Spada & celui de Sufe (b), qui sont

(a) Les Anciens appelloient cette chaîne de montagnes *Leuci* ou *Monts-Blancs*. Voyez *Strabon*, l. 10.

(b) Ces branches occidentales des montagnes de la *Sphachie* se nommoient autrefois *Tityre* & *Cadifcus*. Les *Monts Tityre* alloient former le promontoire de *Dictyne*, aujourd'hui le cap Spada; les *Monts Cadifcus* formoient le promontoire de ce nom, aujourd'hui appelé cap Sufe.

les parties les plus occidentales de l'Isle. Ces branches secondaires sont escarpées, souvent taillées en précipice, & peu fécondes en productions. On y nourrit des troupeaux. On y trouve épars çà & là des cyprès, des pins, & diverses espèces d'arbres verts. Les villages y sont peu fréquens & peu habités. Le Voyageur n'y rencontre aucune Ville remarquable. Au fond du golfe que ces Monts embrassent, est le bourg de *Cifamo*, autrefois *Cysamum*, avec un mauvais port & un château qui tombe en ruines. Près du promontoire de Sufe, on voit la forteresse de Grabuse bâtie sur un écueil. Les Vénitiens la défendirent long-tems contre toutes les forces Ottomannes, & la possédroient peut-être encore, si un de ses Gouverneurs ne l'avoit vendue aux Ottomans pour un baril de sequins. Entre le rocher & le continent, les vaisseaux de toute grandeur trouvent un excellent mouillage. Quittons ces lieux sauvages, & revenons aux Monts-Blancs.

Ces Monts forment, devant la Cannée, un boulevard immense, dont le sommet se perd dans les nues, & qui semble la séparer du reste de l'Isle. La chaîne la plus basse n'est qu'à deux lieues de la Ville, & peut avoir trois cens toises d'élevation. Entre elle & la seconde, s'ouvre une vaste plaine qui a trois lieues de diamètre, sur une longueur considérable. Cette chaîne intermédiaire est infiniment plus haute que la première. Au-delà sont les pics élevés, auxquels on a

ans doute donné le nom de Monts-Blancs, parce qu'ils font couverts de neige une partie de l'année. Elle s'entasse dans les vallées profondes exposées au nord, s'y durcit, & ne fond jamais. Les habitans la coupent par quartiers, l'apportent la nuit à la Cannée, & l'on a l'avantage de boire à la glace pendant les jours les plus chauds de l'été.

Ces montagnes font un apanage que le Grand-Seigneur accorde à la Sultane *Oualidé*. Elles ne dépendent en rien du Gouvernement des Pachas. La Sultane envoie un homme de confiance pour y commander & en recueillir les tributs. Les Grecs qui les habitent, s'appellent Sphachiotes. Ils y nourrissent des troupeaux nombreux de chèvres & de moutons, y élèvent des abeilles, y font d'excellent fromage qui a le goût de Parmesan, & vendent, dans les bourgs & les villes voisines, le superflu de leurs productions.

Les Sphachiotes, relégués sur leurs montagnes, se font moins confondus avec les diverses Nations qui ont occupé l'Isle de Crète, que les habitans des plaines. Ils parlent un dialecte moins corrompu que le reste des Candiotes. Ils ont conservé plusieurs usages de leurs Ancêtres & des traits de leur antique caractère. Lorsque Belon voyageoit au milieu d'eux, ils étoient les meilleurs Archers de l'Isle; ils avoient des arcs très-grands, & montroient plus d'adresse, de force, de courage, que les autres Grecs. Aujourd'hui

que le fusil a succédé à l'arc, ils ne s'en servent pas avec moins d'habileté. La plupart sont d'excellens Chasseurs.

Seuls d'entre les Crétois, les Sphachiotes ont conservé la pyrrhique. Ils l'exécutent revêtus de l'ancien costume. Une robe courte ferrée d'une ceinture, une culotte & des bottines composent leur vêtement. Un carquois, rempli de flèches, est attaché sur leur épaule; un arc tendu pend à leur bras, & une longue épée orne leur côté. Ainsi parés, ils commencent la danse, qui a trois mesures. La première marque le pas. Ils sautent d'un pied sur l'autre, à-peu-près comme les Allemands. Les mouvemens de la seconde sont plus grands, & ont du rapport avec les danses des bas-Bretons. Pendant la troisième mesure, ils sautent en avant, en arrière, sur un pied, puis sur l'autre, avec beaucoup de légèreté. Les Danseurs qui leur répondent, imitent les mêmes pas. Ils chantent & dansent en même-tems. Pendant que la pyrrhique dure, ils développent diverses évolutions. Tantôt ils se forment en rond, d'autrefois ils s'allongent sur deux lignes, & semblent se menacer de leurs armes, puis ils se partagent deux à deux, comme s'ils se défioient au combat. Mais, dans tous leurs mouvemens, leur oreille est fidèle à la musique, & ils ne s'écartent jamais de la mesure.

Vous savez, Madame, que, dans l'ancienne République de Crète, le peuple étoit divisé en

deux classes ; celle de la jeunesse , celle de l'âge viril. Cet usage s'est encore maintenu parmi les Sphachiotes , mais non dans la pureté de son institution. Autrefois les jeunes gens étoient soumis à la censure des vieillards , & leur obéissoient ; aujourd'hui ils veulent commander. Cette infubordination a causé de grands malheurs à toute la Nation. Pendant la dernière guerre des Russes , les Turcs s'imaginèrent que les habitans de la Sphachie vouloient livrer l'Isle à leurs ennemis. Ils préendirent que des navires Moscovites , abordés au midi de l'Isle , avoient fait un traité avec les Sphachiotes. Il n'en fallut pas davantage pour armer les Mahométans. Ils partirent au nombre de huit mille combattans , & gravirent sans peine la première chaîne des montagnes. Il n'étoit pas facile d'escalader la seconde , & une poignée de soldats pouvoit les en empêcher. La classe des hommes faits vouloit combattre & défendre ses rochers. Les jeunes gens , séduits apparemment par les promesses des Turcs , étoient d'avis de se soumettre ; & tandis que leurs peres faisoient tête aux ennemis , ils eurent la lâcheté de les introduire , par des sentiers détournés , sur les sommets de leurs montagnes. A cet aspect , tout le monde prit la fuite , & chacun s'alla cacher , comme il put , dans les antres des rochers & dans le fond des précipices. Les Musulmans usèrent cruellement de la victoire. Ils détruisirent des villages , massacrèrent plusieurs habitans , &

en emmenerent un grand nombre en captivité. Hommes, femmes, enfans, rien ne fut épargné. Ils les vendirent ensuite dans les diverses provinces de l'Empire Ottoman. Certainement les jeunes gens qui composoient les *Agéas* (c) des anciens Crétois, auroient tenu une conduite différente. On les eût vu voler les premiers aux armes, repousser l'ennemi loin de leurs foyers, ou mourir en combattant; mais jamais ils n'auroient trahi leur patrie. Cet exemple prouve que les meilleures institutions deviennent pernicieuses, quand elles s'écartent de leurs principes (d).

Je vous ai dit, Madame, que l'hiver couvroit de neiges les monts de la Sphachie. Un matin, nous sortions de la Cannée pour aller à la chasse; c'étoit dans les premiers jours de Février. Le vent du nord avoit soufflé pendant la nuit, & quoique nous jouissions dans la plaine d'une température fort douce, le froid se faisoit sentir sur les montagnes. Lorsque nous eûmes fait une demi-lieue, nous ne pûmes nous défendre de nous arrêter, frappés d'étonnement & d'admiration, devant le tableau superbe qui se déployoit à nos yeux. Le soleil s'élevoit majestueusement  
au.

---

(c) *Assemblée de la Jeunesse.*

(d) Depuis cette époque malheureuse, les Sphachiotes, qui auparavant étoient exempts du carach, le faisoient comme le reste des Grecs.

au-dessus des sommets des montagnes. Il éclairait de ses rayons, un manteau de neige d'une immense étendue, qui descendoit de leur cime, jusqu'à la crête des dernières collines. A travers la neige, on voyoit percer les troncs noirs des sapins & des chênes. A la distance où nous étions, ils sembloient alignés comme des allées plantées au cordeau, & formoient un long rideau, qui terminoit l'horizon d'une manière pittoresque. Le manteau magnifique, dont ils interrompoient l'uniformité, éclairé de tous les feux du soleil, eût fini par fatiguer nos regards, s'il avoit couvert toute la terre; mais il s'arrêtoit précisément sur la dernière chaîne des montagnes, où il formoit divers replis, suivant l'élévation des terrains. Là, où il finissoit, commençoient des plantations d'oliviers qui ornent la pente des côteaux. On appercevoit au milieu divers hameaux, qui varient agréablement le paysage. Plus bas, la scène changeoit de face. Nous découvrions, çà & là, dans la plaine, de jolies maisons de campagne, dont quelques-unes ont été bâties par les Vénitiens. Les citronniers, les amandiers, les orangers, chargés de fruits dorés, composoient, à l'entour, de charmans bosquets. Une multitude de violettes croissoient sous leur ombrage, & embaumoient l'air de leurs parfums.

La plaine, que nous parcourions, contenoit de grands espaces couverts de bleds, d'un pied de haut, & d'un vert admirable. Ces beaux tapis

contrafoient merveilleusement avec celui que le froid de la nuit avoit étendu sur les monts. Après une heure de marche, au milieu de ces riants tableaux, nous descendimes dans la vallée de la Culate. Elle est fort humide pendant l'hiver, & on la laisse sans culture. Mais la Nature prend soin de l'embellir. Dans un espace d'une lieue d'étendue, la terre étoit jonchée de narciffes jaunes & blancs, qui, s'élevant au-dessus de l'herbe, présentoient un émail éclatant. Cette multitude de fleurs répandoit dans l'air les plus suaves odeurs. Les endroits, un peu plus élevés, avoient d'autres ornemens. Des anémones blanches, violettes, jaunes, rouges, en un mot, de toutes les couleurs, brilloient à travers la verdure.

Je ne vous fais point un portrait de fantaisie, Madame, depuis le sommet des monts, où étoit attaché le manteau d'une blancheur éblouissante, jusqu'à la plaine enrichie de verdure, de fleurs & de fruits, nous avions, sous les yeux, toutes les beautés dont je viens de vous entretenir. Nous contemplions à-la-fois l'hiver & le printemps. Ces deux saisons n'étoient séparées que par une élévation de trois cens toises. Je vous assure, Madame, que je n'ajoute rien à leur peinture, & si j'ai quelque regret, c'est de ne pouvoir exprimer les sensations délicieuses que l'on éprouve à la vue d'objets aussi étonnans, rassemblés dans un espace de quelques lieues.

Il est vrai qu'en Crète, au mois de Février,

la Nature est dans la fraîcheur de sa jeunesse. Le souffle de ses lèvres est pur & embaumé. Sa robe est émaillée des plus vives couleurs. La douce rosée des nuits, la lumière du pere du jour, qui commence à échauffer son sein, tout contribue à sa parure. Mais un de ses plus beaux ornemens, ce sont les pommes d'or qui couvrent alors en abondance les branches des orangers. Elles sont mûres, & s'offrent à la main qui veut les cueillir. Elles ont la peau très-fine, & un jus délicieux, dont l'odeur suave reste long-tems après qu'on les a mangées. Elles sont bien supérieures à celles d'Égypte, & à Malte même on les a préférées aux oranges du pays.

J'ai décrit les objets qui se présentoient devant moi, permettez, Madame, que nous continuions notre chasse. Lorsque nous eûmes traversé la plaine des narcisses, nous arrivâmes à un lieu marécageux, situé à l'extrémité du golfe de la Sude (e). Il est rempli de joncs & d'eau. On ne peut y chasser qu'en bottines. Une multitude de bécassines habitent ces marécages, & la chasse en est très-amusante. Tous les environs sont plantés de lauriers-roses. On y remarque aussi de nombreuses touffes de myrthes, qui ont des fleurs dans presque toutes les saisons de l'année. C'étoit au milieu de ces buissons que venoient se reposer

---

(e) La plaine des Narcisses, le lieu dont je parle & les environs, s'appellent vulgirement *Laculate*.

les bécassines que nous avions fait lever. Nous y trouvions aussi des poules-d'eau. Dans les terrains un peu plus élevés, nos chiens faisoient partir des cailles.

Lorsque nous voulions prolonger le plaisir, nous entrions dans les vallées profondes qui coupent, du nord au sud, la dernière chaîne des monts de la Sphachie. A chaque instant, de grosses bécasses s'élevoient du milieu des myrthes & des lauriers-roses, dont ces lieux sont remplis. On trouve dans la plupart, des fontaines d'une eau pure comme le crystal. Les Turcs en ont orné plusieurs en leur creusant de jolis bassins. C'étoit-là, qu'à l'ombre d'un platane, entourés d'arbrisseaux fleuris, nous faisons halte. Quelques perdrix, d'excellent vin, des olives fraîches, & l'eau limpide de la source, composoient notre déjeûné. Si l'ardeur de la chasse nous entraînoit plus loin, nous gravissions jusqu'au haut du ravin, & arrivions dans la plaine qui s'étend jusqu'au pied des montagnes secondaires. Là, nous trouvions en abondance des perdrix exquises, & des lièvres. Tels étoient, Madame, les lieux où nous chassions; mais nous ménagions nos plaisirs, & n'en jouissions ordinairement qu'une fois par semaine.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E   X X X V I I .

A M. L. M.

Nous avons visité, Madame, les plus beaux lieux qui se trouvent à l'occident & au midi de la Cannée. Il nous reste à parcourir le Cap Mélec (a), qui s'étend au nord & à l'est de cette Ville. Sa tête énorme a sept lieues de circuit & ne présente aux navigateurs que des rocs taillés à pic, & des écueils menaçans; mais, parmi les monts qui la composent, le voyageur rencontre des lieux dignes de fixer ses regards.

La partie orientale de ce promontoire, forme un des côtés du golfe de la Sude. A une demi-lieue de son ouverture, se trouve l'écueil sur lequel est bâti le château de même nom, qui résista tant d'années aux armes des Ottomans. On pourroit le battre avec avantage du côté du Cap Mélec, parce qu'il n'est qu'à un quart de lieue du rivage, & que le terrain le domine; mais il seroit impossible de le prendre sans une escadre: il a plusieurs batteries élevées les unes au-dessus des autres, taillées dans le roc vif, & assez d'étendue pour contenir un village d'environ

---

(a) Ce Cap se nommoit autrefois *Cianum promontorium*.

cent cinquante maisons. Les vaisseaux de toute grandeur peuvent jeter l'ancre à l'entour de cette forteresse. Si son artillerie étoit servie par d'habiles canonniers, la flotte la plus formidable ne pourroit forcer l'entrée du golfe, ni en sortir, si on l'avoit laissée y pénétrer. Le fort de la Sude est une des places les plus importantes de l'Isle de Candie, c'est aussi celle que la République de Venise a conservée le plus longtems.

La partie du golfe, qui s'étend au-delà du château, a une lieue & demie de longueur, sur un tiers de largeur. Les navires ne peuvent mouiller qu'à une demi-lieue de son extrémité. Tout le reste est comme un abîme, & la sonde ne rapporte point de fond à cent cinquante brasses. Le lieu du mouillage est encore assez étendu pour contenir la flotte la plus nombreuse. Elle y est à l'abri de tous les vents, & fermée comme dans un bassin.

L'extrémité du golfe de la Sude, appelée la *Culats*, n'est qu'à une lieue & demie du port de la Cannée. Une vallée naturelle s'étend de l'une à l'autre, il seroit très aisé d'ouvrir une communication entre ces deux ports. On n'auroit à couper qu'un canal très-court, que la situation du terrain semble indiquer. Cet avantage seroit inestimable pour le commerce. Quelquefois les vents de Nord retiennent pendant huit jours les navires à la Cannée. Alors ils descendroient par le canal de la Sude, & mettroient à la voile. Il

en feroit de même pour l'abord. Ceux qui, repouffés par les vents contraires, ne pourroient atteindre un port, entreroient dans l'autre. Cette opération facile réuniroit beaucoup d'autres utilités, que je ne détaillerais point ici, parce que de semblables projets ne s'exécuteront jamais sous l'empire des Turcs.

Remontons vers la partie élevée du Cap Méc. Cette marche est pénible; il faut gravir des monts escarpés, voués à la stérilité. Le chasseur y trouve ce qu'il desire, des perdrix & des lièvres en abondance. Mais l'agriculteur s'attriste à la vue des rochers nus, des côteaux couverts de bruyères, de thim, & d'une foule de plantes agrestes, qui ne sont d'aucune utilité à l'homme. Le pain de pourceau tapisse le pied de ces rochers, & couvre au printemps la terre de sa fleur élégante. Lorsque l'on a franchi ces lieux âpres & sauvages, on descend dans une plaine qui doit sa fertilité & ses richesses à un couvent de Caloyers; ils ont déséchés les landes. Ils ont enrichi de vignobles les collines stériles, & planté dans les lieux bas, des forêts d'oliviers, d'amandiers, & d'arbres fruitiers, qui sont d'un grand revenu. Ils labourent les meilleures terres, & y récoltent du bled & de l'orge. Les Turcs ont la justice de respecter leurs propriétés, & actuellement, que leurs campagnes sont en plein rapport, ils n'ajoutent pas une obole aux anciennes impositions, qui sont très-légères.

On arrive au couvent de la Trinité, par une longue allée, ornée de hauts cyprès. Lorsque l'on entre dans la cour, on voit qu'elle forme un quarré long, autour duquel sont distribués les ateliers & les cellules des Religieux. Au milieu de cette cour, est une petite église, dont le portail & les côtés sont décorés d'orangers, qui forment à l'entour un superbe péristyle. Ces arbres en fleurs remplissent l'air de leurs parfums. Ce monastère est pourvu de tous les ustensiles propres à l'agriculture. On y trouve des pressoirs pour l'huile, d'autres pour le vin & toutes les commodités que demande la vie champêtre. Tandis que les Prêtres sont occupés à prier Dieu & à célébrer l'Office Divin, les freres vaquent aux travaux de la campagne. C'est une petite République, dont le travail fait la richesse, & dont les membres attachés à leurs emplois, mènent une vie laborieuse, mais paisible & fortunée. Nous nous sommes souvent établis chez ces bons Caloyers, pour être à portée de la chasse, & nous avons toujours éprouvé de leur part, les égards & les attentions d'une hospitalité prévenante.

En partant du couvent de la Trinité, & marchant pendant une heure par des chemins fort rudes, on arrive au monastère de Saint-Jean. Il est situé sur la cime la plus élevée du Cap Mélec. L'esplanade, qui s'étend devant la maison, domine tous les lieux d'alentour. Assis sous un olivier unique qui s'élève d'entre deux roches,

le voyageur respire un air frais au milieu du plus chaud jour de l'été , & découvre une immense étendue de pays. Il voit au midi la chaîne des Monts-blancs , couronnés de neiges & de forêts ; à l'occident les minarets de la Cannée ; au nord la pointe éloignée du Cap Spada & tous les vaisseaux que le commerce attire en ces mers. Ses idées s'aggrandissent , comme le spectacle qu'il a sous les yeux. S'il retrécit son horizon , il aperçoit des côteaux ornés de vignes , des monts hérissés de rochers , & dans la plaine , des châteaux entourés de bosquets. Son imagination se promène délicieusement sous leur ombrage. Elle voit les fruits suspendus aux branches , les fleurs dont les myrthes sont ornés , & livré à une douce rêverie , il croit jouir de ces riants tableaux ; mais quel bruit effroyable l'éveille tout-à-coup ? La tempête gronde dans le lointain ; les vents soufflent avec fureur ; les flots battent avec fracas les rocs suspendus sur leur abîme ; leur bruissement est épouvantable ; ils vont sapper leurs fondemens , & les engloutir dans leur sein. Quels torrens d'écume jaillissent dans les airs. La Nature est-elle donc en courroux ? Adieu riants ombrages ! adieu points de vue charmants ! l'observateur attristé ne vous voit plus. Il porte ses regards autour de lui , il n'aperçoit que des précipices , des rocs calcinés , des monts stériles entassés l'un sur l'autre , & frissonne à leur aspect. Il se croit abandonné de tout l'univers , le

lève précipitamment, & court chercher la société dont il a besoin. Telles sont, Madame, les sensations, que l'on éprouve sous l'olivier placé au sommet de l'esplanade du Monastère de Saint-Jean.

De cet hermitage un sentier étroit taillé en quelques endroits dans le rocher, conduit à une grotte embellie par les mains de la Nature. Pour y arriver, il faut descendre l'espace d'une demi-heure le long d'un vallon très-rapide; mais le plaisir dédommage de la peine. Dans ce vaste fouterrein, des stalactites brillantes pendent de tous côtés. Les unes affectent la forme pyramidale, les autres ressemblent à des tuyaux d'orgue; celles-ci, attachées à la voûte, paroissent menacer la tête du curieux qui les examine. Toutes réfléchissent, comme le crystal, les feux des flambeaux. Les murs en sont tapissés. Ces stalactites polies, comme la glace, ont beaucoup d'éclat; mais elles ne sont point cannelées, festonnées, comme celles de la grotte d'Antiparos, la plus belle du monde. Leurs formes beaucoup moins variées, produisent des effets moins étonnans.

La sauge à pomme (a) décrite par Tournefort, croît en abondance le long de la vallée qui conduit à la grotte. C'est un malheur pour la

---

(a) Cette sauge ne croît pas dans ce seul endroit. Il se trouve dans le Mont-Ida de vastes terrains qui en sont couverts.

Botanique, que ce favant Naturalifte ait resté si peu de tems dans l'Isle, & qu'il l'ait parcourue dans une saison, où la campagne, brûlée par le soleil, n'offre plus que des herbes desséchées. S'il l'avoit vue dans le printems, il auroit enrichi son catalogue de plusieurs plantes, qui n'existoient plus lorsqu'il arriva. Le joli arbrisseau, connu sous le nom d'ébénier de Crète, vient parmi les rochers, qui bordent le rivage de la mer. Il s'élève peu, mais les belles fleurs de pourpre qui brillent sur son feuillage argenté, le rendent très-agréable.

Descendons du Cap Mélec, & retournons vers la Cannée; nous rencontrerons sur notre route le couvent d'Acrotiri, peuplé de Religieuses. C'est une solitude effrayante; on ne découvre dans les environs, que de tristes rochers, au pied desquels croissent le serpolet, la bruyère, le thim à fleur odorante, le ladanum, & quelques touffes d'arbusiers. Les Dames qui l'habitent, ne sont point cloîtrées; elles ne font d'autres vœux, que celui de virginité; chacune d'elles se choisit une compagne; elles occupent ensemble de petites maisons, bâties à l'entour d'une chapelle, où un papas Grec vient leur dire la Messe. Chaque couple se rend tous les services de l'amitié, & possède, en commun, un enclos plus ou moins grand attaché à la double cellule. C'est leur jardin, leur verger. On y trouve des orangers, des amandiers, des oliviers, & des

abeilles. Elles n'y font point renfermées dans des ruches. Des planches posées en travers sur deux poteaux leur servent de toit. Ces industrieux insectes viennent attacher, sous cet abri, leur miel & leur cire. Les premiers rayons sont les plus longs; ils diminuent peu-à-peu, & se terminent en pointe. Chaque gâteau a la forme d'une pyramide renversée. Les abeilles le composent très-vite. Elles expriment leur miel de la fleur du thim, du serpolet, d'une foule de plantes & d'arbrisseaux balsamiques, dont la terre est couverte. Ce nectar pur, limpide, délicieux, a le parfum de l'ambroisie.

Revenons à nos Religieuses. Je vous ai dit, Madame, qu'unies deux à deux, elles habitoient un corps-de-logis qui contient trois ou quatre appartemens. Chacune de ces habitations réunit diverses commodités. On y trouve une vaste citerne, nécessaire sur une hauteur sans eau, un pressoir, un four, & un ou deux métiers pour faire de la toile. Elles élèvent ordinairement des vers à soie, & recueillent du coton, qui, dans le pays, est une plante annuelle. L'une des sœurs file, & l'autre fait le tissu. Plusieurs tricotent des bas. Après s'être fournies des choses dont elles ont besoin, elles vont vendre à la ville le fruit de leur industrie.

Dans ces cellules, l'œil n'apperçoit ni somptuosité, ni magnificence; des ustensiles utiles, des meubles simples, des choses de nécessité,

voilà ce qu'il y rencontre. Mais la propreté veille sur eux, & leur prête ses charmes. En un mot, ces Religieuses, sans être riches, jouissent d'une douce aisance, qu'elles doivent à leur activité. La gaieté habite avec elles, & l'on n'y remarque point de visages tristes. Pour l'ordinaire une jeune sœur s'unit à une plus âgée, afin de la soulager, & de lui épargner les plus pénibles travaux. Souvent je suis allé rendre visite à une dame Grecque qui passoit, chaque année, quelques semaines dans ce monastère ; j'ai toujours trouvé, parmi ces Religieuses volontaires, de la douceur, de la modestie, de l'aménité, & jamais ce caractère âpre & austère, qui n'est point la vertu.

Au moment où je vous écris, Acrotiri renferme, dans son étroite enceinte, la décrépitude de la vieilleffe, la force & la vigueur de l'âge mûr, & tous les charmes de la jeunesse. J'y ai vu trois objets dignes d'exercer le pinceau d'un Peintre habile ; une Religieuse de cent neuf ans, une autre de trente-fix, & une novice de seize. La première courbée comme un arc, marchoit à l'aide d'un petit bâton, & sembloit à chaque instant aller frapper la terre de son front. Elle n'avoit point perdu l'usage de ses sens, mais ils étoient dans une espèce d'engourdissement ; pour la faire causer, il falloit lui présenter un petit verre de liqueur, ou d'excellent vin. On la voyoit se ranimer peu-à-peu. Elle racontoit, comme

elle étoit née dans le village de la Sude, comme les Turcs avoient assiégé plusieurs fois la forteresse, & comme les bombes qu'ils lançoient, tomboient sur les toits, & jettoient la terreur dans l'ame des habitans. Après la prise du fort, elle s'étoit retirée au couvent d'Acrotiri, où elle vivoit depuis près de quatre-vingts ans (c).

La seconde avoit une taille avantageuse, un teint animé, & des traits bien prononcés : un caractère de majesté étoit empreint sur sa figure. Ses sourcils étoient noirs, & ses yeux encore pleins de vivacité, son col descendoit avec noblesse sur ses belles épaules, & formoit avec sa tête un ensemble superbe : sa démarche annonçoit la dignité. Mais les roses de ses joues, les lys de son teint commençoient à perdre de leur éclat ; elle étoit encore belle ; sa physionomie marquoit la force de l'âge ; mais le doux velouté de la fraîcheur s'effaçoit peu-à-peu, & chaque jour lui enlevoit une grace.

La troisième. . . Il faudroit, Madame, que vous l'eussiez vue, pour vous en former une idée. Mes pinceaux tombent à ses pieds, & mes couleurs sont sans éclat devant sa figure céleste. Représentez-vous les traits admirables que la

---

(c) Le fort de la Sude appartenoit encore aux Vénitiens, lorsque M. Tournefort parcouroit ce pays en 1700. Ils l'ont encore gardé plusieurs années après. Il ne leur fut enlevé qu'en 1707 ou en 1708.

Nature rassemble quelquefois, pour former le chef-d'œuvre de la création. Admirez la beauté de leur ensemble, leur délicatesse exquise, leur jeu étonnant, leur perfection merveilleuse, & vous aurez une foible image de la Novice d'Acrotiri. La fraîcheur de la jeunesse brilloit sur son front. Une grace animoit chacun de ses traits. Des éclairs s'échappoient à travers ses paupières baissées; quelque chose de divin respiroit dans ses beaux yeux; il étoit impossible de soutenir le feu de ses regards, sans éprouver au fond de l'ame une agitation profonde; sa bouche de rose se fût encore embellie par le sourire, mais cette jeune Vierge ne vouloit point sourire. Un menton arrondi avec grace, terminoit l'ovale de son charmant visage. Plus bas. . . . La modestie avoit tout couvert d'un triple voile, & déroboit une partie de ses charmes; brillante de tous les attraits du jeune âge, elle étoit vêtue très-simplement; mais sa ceinture étoit embellie par la forme élégante de sa taille; mais le noir éclatant de ses longs cheveux paroît la toile de coton, dont sa robe étoit composée; mais les lys de son col effaçoient la blancheur de son voile. Marchoit-elle, on admiroit la légèreté de ses pas: s'asséyoit-elle, on l'admiroit encore. Elle ignoroit qu'elle fût belle. Elle servoit, avec joie, la Religieuse qui lui tenoit lieu de mere, & prévenoit tous ses desirs. Rien dans son air, dans ses gestes, n'étoit affecté; elle sembloit occupée d'idées

profondes, & aspirait au bonheur d'être reçue parmi les Religieuses d'Acrotiri. Je vous avouerai Madame, que cette pensée m'affligeoit. Tant de charmes ensevelis pour jamais au fond d'une triste solitude! Celle qui étoit née pour faire la félicité d'un mortel, séparée pour jamais de la société des hommes! J'allai souvent au Monastère, & je ne manquai point de visiter la bonne Religieuse, qui lui servoit de mere.

Qu'un Peintre essaye ses crayons, & s'il veut rendre la jeunesse dans sa fleur, l'âge mûr dans sa force, la vieillesse dans sa décrépitude, qu'il peigne les trois personnes que je viens de crayonner foiblement. Il échoueroit dans cette entreprise; il faudroit qu'il eût vu, comme moi, les originaux, pour les exprimer d'après nature. L'imagination ne rend avec fidélité, que ce que l'œil a bien vu. Alors le génie médite, compose, & à force de talent, il devient créateur; car dessiner de tels objets avec une ressemblance parfaite, c'est plutôt créer qu'imiter. Voilà le point où Protogènes étoit parvenu. L'écume qu'il faisoit sortir de la gueule du chien haletant, lui sembloit peinte, & non naturelle; un Artiste ordinaire s'en seroit contenté. Le Peintre Rhodien vouloit être aussi parfait que la Nature, c'est-à-dire, créer comme elle.

Rentrons à la Canrée, nous n'en sommes qu'à une lieue. Aussitôt que nous serons descendus de la montagne, nous allons parcourir une campagne  
cou-

couverte des trésors de l'agriculture, traverser des rians pâturages, des bois d'oliviers, des plantations d'orangers. Eh bien ! Madame, les richesses dont la terre est couverte, la beauté de ces ombrages, les fleurs & les fruits dont les arbres sont chargés, tout cela ne m'intéresse plus. Revenons dans les murs de la Canée.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E XXXVIII.

A M. L. M.

L'ISLE DE Crète, Madame, est actuellement gouvernée par trois Pachas, qui font leur résidence à Candie, à la Canée, à Rétimo. Le premier, toujours à trois queues, est comme le Vice-roi de l'Isle. Il jouit de la principale puissance; il a l'inspection des forts & des arsenaux, nomme aux emplois militaires qui viennent à vaquer, & aux gouvernemens de la Sude, du Grabuge, de Spina-Longua, & de Gira-Petra (a). Les Gou-

(a) Gira-Petra, autrefois nommée *Hierapitina*, étoit une ville avec un port situé sur la mer du midi. Aujourd'hui ce n'est qu'une misérable bourgade. Le port ne peut recevoir que des bateaux, & la forteresse, incapable de se défendre, ne sert que d'épouvantail aux corsaires.

verneurs de ces forts s'appellent Beys. Ils ont sous eux un Châtelain & trois Officiers généraux, dont l'un est commandant de l'artillerie, l'autre de la cavalerie, & le troisième des Janiffaires.

Le conseil du Pacha est composé d'un Kyaïa, par le canal duquel passent toutes les affaires, & presque toutes les graces; du Janiffaire Aga, Colonel-général des troupes, & principalement chargé du soin de la police; de deux Topigi Bacbi, (b) d'un Desterdar, Trésorier-général des droits impériaux; d'un Garde du trésor impérial, & des premiers Officiers de l'armée. On voit que ce gouvernement est absolument militaire. Aussi le pouvoir du Pacha Serafquier est-il absolu. On n'appelle point de ses sentences. Elles ont leur prompte exécution.

Les gens de loi sont le Muphti, chef suprême de la Religion, & le Cadi. Le premier interprète les loix qui regardent le partage des biens entre les enfans, les successions, les mariages, en un mot, toutes celles que Mahomet a établies dans le Coran, & prononce sur tout ce qui concerne le rit musulman. Le Cadi ne peut donner sa sentence sur les affaires que ces loix font naître, sans avoir pris par écrit le sentiment du Muphti, que l'on nomme *Faifia*. Ses fonctions sont de recevoir les déclarations, les plaintes, les donations des par-

---

(b) *Topigi-Bacbi*, Commandant de l'Artillerie.

ticuliers, & de juger les différends qui s'élèvent entre eux. Le Pacha doit prendre l'avis de ces juges, lorsqu'il veut faire mourir légalement un Turc; mais celui qui est décoré de trois queues se met souvent au-dessus de la loi, dicte & fait exécuter, de sa propre autorité, la sentence de mort.

Toutes les mosquées ont leur Ilam, espèce de Curé destiné à célébrer l'office: des maîtres d'école sont répandus dans les divers quartiers de la ville. Ces hommes sont très-respectés en Turquie, & on leur donne le titre d'Effendi (c).

Voici le dénombrement des troupes, dont est composée la garnison de Candie.

Cinq compagnies de Janissaires, dont le nombre n'est point fixe.

Vingt-cinq compagnies d'Ierli, de cent vingt hommes chacune.

Deux compagnies d'Isdarli.

Quatre compagnies de canonniers.

Quatre compagnies de cavalerie.

Quatre compagnies de volontaires.

Une compagnie de bombardiers.

Une compagnie de mineurs.

*Total.* Quarante-six compagnies, qui composent un corps d'armée d'environ dix mille hommes. Toutes ces troupes ne sont pas à la ville, mais

---

(c) Effendi est un titre honorable, que l'on donne aux personnes pour lesquelles on a de la considération.

dans un instant elles y feroient rassemblées. Elles reçoivent leur folde exactement tous les trois mois, à l'exception des Janiffaires, dont les Officiers seuls font payés. Les divers grades de cette milice ne dépendent point du Pacha. Le conseil de chaque compagnie, composé des Officiers en activité & des Vétérans, y nomme. On ne peut les occuper que pendant deux ans. Mais celui de Sorbagi ou de Capitaine, qui s'achete à Constantinople, est à vie. L'*Oyfta* ou Cuisinier est auffi continué dans son emploi tout le tems que la Compagnie en est contente. Chacune a son Aumônier appellé *Iman*.

Les garnifons de la Cannée & de Rétimo, formées fur le même plan, font beaucoup moins ombreufes. La première a environ trois mille hommes de troupes, & la fconde quinze cers. Mais commes tous les enfans mâles des Turcs deviennent, en naiffant, membres du corps des Janiffaires, le nombre de ces foldats augmenteroit beaucoup en tems de guerre. A la vérité ils ne font pas bien à craindre. La plupart n'ont jamais vu le feu. On ne les exerce point aux évolutions militaires, & ils ignorent absolument cet art terrible, porté de nos jours à une fi grande perfection. Il marche d'après des règles sûres, & triomphe facilement du nombre & de la force aveugle.

Un Pacha de la Cannée, qui s'étoit diftingué dans la dernière guerre des Rufles, voulut effayer

l'adresse des canonniers de la ville. Il fit placer une barque à un demi-mille des murs. On la fixa avec une ancre, & l'on établit dessus un gros tonneau. La mer étoit tranquille, & le but extrêmement distinct. Il proposa un prix à celui qui le renverseroit. Les canonniers tirèrent tout le jour, sans avoir pu toucher le tonneau ni la barque.

Les Pachas de la Cannée & de Rétimo ne sont pas moins absolus dans l'étendue de leur gouvernement que celui de Candie. Ils jouissent des mêmes privilèges, & leur conseil est composé des mêmes Officiers. Les Gouverneurs ne songent qu'à s'enrichir promptement, & emploient tous les moyens pour tirer de l'argent des Grecs, dont l'oppression est inexprimable. A la vérité ces malheureux vont au-devant des fers qui les accablent. L'envie qui les dévore, leur met sans cesse les armes à la main. Si quelqu'un d'eux jouit d'une fortune honnête, ils lui cherchent des crimes, & l'accusent devant le Pacha, qui profite de ces dissensions pour envahir les biens des deux parties. Il semble qu'aigris par le malheur, ils ne soient plus capables d'aucun sentiment généreux. Les exemples cruels qui se renouvellent, sous leurs yeux, ne les corrigent point.

Il n'est pas étonnant que sous ce gouvernement barbare, le nombre des Grecs diminue chaque

jour , on compte à pnre 150,000 Grecs,  
dont soixante-cinq mille paient  
le carach (d).

Quoique les Turcs ne possèdent l'Isle que depuis cent vingt ans, comme ils ne sont pas sujets aux mêmes vexations, ils s'y sont multipliés, & se sont élevés sur les débris des vaincus. Leur nombre monte à . . . . . 200,000 Turcs.

Les Juifs , très-peu nombreux,  
ne montent qu'à . . . . . 200

---

Total . . . . . 350,200 ames.

Ne doit-on pas être surpris de voir si peu d'habitans sur une Isle, qui a plus de deux cens cinquante lieues de circuit ? Cette diminution d'hommes n'annonce-t-elle pas le vice d'un gouvernement destructeur ? Je fais que la Crète est coupée par de hautes chaînes de montagnes, où les habitans doivent être clair-semés. Mais on y trouve des vallées riches, des plaines immenses, d'une fécondité prodigieuse. Il ne manque à cette terre fertile que des bras & des laboureurs protégés. Elle pourroit nourrir

---

(d) Le carach, comme je l'ai dit, est le tribut que le Grand Seigneur lève sur tous ses Sujets qui ne sont pas Mahométans. Les hommes faits sont les seuls qui le paient. Les femmes & les enfans en sont exempts.

quatre fois plus d'habitans, qu'elle n'en contient aujourd'hui.

L'antiquité a célébré les cent villes de Crète. La géographie nous en a conservé les noms & la situation (e). Plusieurs de ces cités possédoient trente mille citoyens; en les réduisant à six mille chacune, je crois qu'on sera plutôt au-dessous qu'au-dessus. Ce calcul donnera pour les cent villes, . . . . . 600,000.

En évaluant à un pareil nombre les Crétois répandus dans les bourgs, les villages, les campagnes, on aura 600,000.

Total . . . . . 1200,000.

Ce nombre ne sauroit être exagéré. Lorsque les Vénitiens possédoient le royaume de Candie, ils y comptoient neuf cens quatre-vingt-seize villages.

Ainsi, lorsque l'Isle de Crète jouissoit de sa liberté, elle nourrissoit huit cens quarante-neuf mille huit cens citoyens de plus qu'aujourd'hui. Mais depuis ces tems fortunés, elle a perdu ses loix sous le joug des Romains; elle a gémi sous les règnes malheureux des Princes corrompus du bas-Empire; elle a été ravagée cent vingt ans

(e) Les villes de Cnoffe, de Gortyne, de Cydon, devoient contenir chacune plus de trente mille citoyens, si l'on en juge par leur puissance, & l'étendue que les Historiens leur donnent.

par les Arabes ; elle a passé sous la domination de Venise ; enfin elle a été fournie au despotisme des Ottomans, qui ont causé, dans toutes les contrées qu'ils ont conquises, une dépopulation effrayante.

Je puis en citer quelques exemples. Lorsque Candie appartenoit aux Vénitiens, les villes de Sitia, de Gira-Petra, de Cifamo, de Sphachia, étoient remplies d'habitans. Aujourd'hui ce ne sont que de misérables villages, dont les fortresses ont été détruites, & dont les ports sont comblés. Candie, la capitale du royaume, contenoit un peuple immense. Elle faisoit un commerce très-étendu en vins, blés, soies, cire, &c. C'étoit une seconde Venise. Actuellement elle est presque déserte.

Il est vrai que les Turcs, pendant une guerre de vingt-cinq ans, firent périr un grand nombre de Candiotes : que la peste qui les suit partout, & qu'ils leur portèrent, en détruisit encore davantage ; mais si le gouvernement Ottoman comptoit pour quelque chose les hommes, il auroit pu, pendant un siècle entier de tranquillité & de paix, réparer ces ravages.

Les Turcs ont laissé aux Grecs, le libre exercice de leur Religion ; mais ils leur défendent de réparer leurs églises & leurs monastères. Cette permission ne s'obtient qu'avec de l'or, & produit des sommes considérables aux Pachas qui la vendent. Ils ont, comme autrefois, douze Evêques

ques, dont le premier prend le titre d'Archevêque de Gortyne. Il siège à Candie, où se trouve l'Eglise métropolitaine. Elu par le Patriarche de Constantinople, il nomme à tous les évêchés de l'Isle (f). Il porte trois couronnes à sa thiaire, signe en rouge, & répond de toutes les dettes du Clergé. Pour satisfaire à ses engagements, il impose les autres Evêques, & sur-tout les monastères, dont il tire de fortes contributions. Il est reconnu pour le Chef des Grecs, qu'il protège de son foible crédit. C'est à lui que le Gouvernement s'adresse dans les affaires importantes. Seu de toute sa nation, il a le droit d'entrer à cheval dans les villes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E XXXIX.

A M. L. M.

**L**OLIVIER, Madame, cet arbre précieux consacré à Minerve, a presque disparu de l'Atti-

(f) Ces Evêchés sont de nos jours : *Gortyne, Cnossos, Mirabella, Hyera, Gira-Petra, Arcadia, Cherronèse, Lambis, Milopotamo, Rétime, Candé, Cifamo*. Ces Evêchés sont, à quelque différence près, les mêmes que sous le règne des Empereurs de Byzance.

N 5.

que. Les Albanois & les Turcs, qui ont tour-à-tour ravagé la Grèce, se sont efforcés de le détruire. On m'a assuré que, dans l'espace de vingt ans, ils en avoient coupé 200,000 pieds. Concevez-vous une semblable barbarie? voit-on rien de semblable dans les guerres anciennes? C'est ainsi que la Morée si riche, si florissante, lorsque les Vénitiens l'occupaient, est devenue une contrée pauvre & malheureuse.

L'Isle de Crète n'a point éprouvé de pareils revers. Les oliviers, qui aiment une terre sablonneuse, une température douce, & le voisinage de la mer, croissent en abondance sur les collines & dans la plaine. Jamais le froid n'est assez violent pour leur nuire, & les chaleurs sont toujours assez fortes pour faire parvenir leurs fruits à une parfaite maturité. On en voit qui paroissent vieux, comme le sol qui les porte; ils deviennent fort gros, & s'élèvent à cinquante pieds de haut. Les récoltes qu'ils donnent, sont la principale richesse des habitans, & la plus forte branche de leur commerce. Elles ne sont pas également abondantes. Ordinairement sur deux années, il s'en trouve une excellente, & une médiocre.

Outre la consommation prodigieuse que les habitans font de l'huile, sur-tout les Grecs, qui pendant leurs quatre carêmes s'en servent pour assaisonner les herbages & le poisson dont ils se nourrissent; outre celle que les Turcs de la Can-

née, instruits par un Provençal (a), emploient dans leurs manufactures de savon, qu'ils transportent dans tout le Levant; enfin, outre la grande quantité d'olives confites, que l'on sert sur toutes les tables, les Turcs chargent encore chaque année, vingt-quatre bâtimens d'huile. Ces navires contiennent, l'un portant l'autre, cent cinquante tonneaux, & leur chargement coûte environ 90,000 livres. Parmi ces vaisseaux, cinq seulement appartiennent à des Nations étrangères, & leur exportation monte à ..... 450,000 livres.

Les dix-neuf autres sont de Marseille, & leur chargement monte à ..... 1,710,000 livres.

Les Négocians François, établis à la Cannée, achètent, en outre, chaque année, en cire, & divers autres articles, pour . 80,000

Ce qui fait pour les François, une exportation annuelle de 1 790,000

---

Ils y importent pour 450,000 livres de draps de Languedoc, & pour environ 100 000 livres

---

(a) Les habitans de Candie n'avoient aucune manufacture dans leur Ile. Il n'y a pas bien long-tems qu'un Provençal leur apprit à faire le savon. Ils en ont actuellement plusieurs fabriques à la Cannée. Ce mauvais Patriote a fait beaucoup de tort au commerce des Marseillois.

en sucre, café, chalis Anglois,  
&c. ce qui fait 550,000<sup>o</sup>

En diminuant ce nombre du précédent, on verra que la balance du commerce, entre la France & l'Isle de Crète, est en faveur de cette dernière de 1,240,000

Les maisons Marseilloises, établies à la Cannée, sont liées avec celles de Constantinople & de Smirne, & c'est avec les piastres Ottomanes qu'elles paient cet excédent.

Au reste, comme presque tout le commerce d'exportation de l'Isle de Crète, se fait à la Cannée, où abordent les bâtimens marchands des diverses nations, en évaluant à un tiers de plus, les denrées que les Crétois peuvent embarquer dans leurs autres ports, on fera p'utôt au-delà qu'en deçà de la vérité, & l'on aura pour la totalité. . . . . 2,986,666 livres.

Un pareil commerce est bien peu considérable pour une Isle d'une aussi grande étendue. A la vérité, il est entre les mains des Turcs, qui n'entendent rien aux arts & à l'agriculture, & des Grecs, qui, soumis à des vexations sans nombre,

n'osent rien entreprendre pour le bien public, ni pour leur utilité. La population peu nombreuse de l'Isle ne peut cultiver toutes les terres. On parcourt avec douleur des plaines de trois & quatre lieues, arrosées par des ruisseaux, où l'on ne rencontre pas la moindre trace d'agriculture. Des vallées superbes, où la terre pousse une foule d'arbrisseaux & de plantes sauvages, demeurent en friche, faute de bras, d'encouragement & d'industrie. Le Turc indolent vit au milieu de ses possessions, sans songer à les étendre, & si le Grec obtient la permission de défricher une lande, après qu'il l'a arrosée de ses sueurs, au moment où il commence à jouir du fruit de ses peines, le Seigneur voisin s'en empare. Cependant, depuis quelques années, les propriétaires des environs de la Cannée, éclairés par leur intérêt, ont fait quelques plantations d'oliviers.

Lorsque le royaume de Candie appartenoit à la République de Venise, il étoit fertile en grains, fournissoit abondamment à la subsistance des habitans, & en exportoit chez l'étranger. Aujourd'hui cette Isle en reçoit du dehors. J'en ai vu arriver des bâtimens chargés à la Cannée. Ce n'est pas au sol qu'il faut attribuer cette infécondité. Le même soleil l'éclaire; les mêmes ruisseaux l'arrosent. C'est donc uniquement à la tyrannie du Gouvernement qu'il faut s'en prendre.

Des objets de la dernière importance, qui étoient infiniment le commerce des Crétois,

font presque entièrement négligés. Le mûrier croît à merveille dans l'isle. Le vers à soie s'y élève avec la plus grande facilité. Le coton qu'on y cultive, est d'une belle qualité ; les laines, sans être très-fines, sont abondantes. Eh bien ! il ne se trouve pas dans l'étendue du pays une seule manufacture, qui puisse employer ces richesses premières ! Aussi ne s'occupe-t-on guère de l'insecte qui produit la soie. Aussi ne cultive-t-on le coton & le lin qu'en petite quantité, & jamais il ne viendra dans l'esprit d'un Turc que sous un ciel favorable, qui permet de tenir toute l'année les troupeaux parqués en plein air, il seroit possible avec des soins éclairés, en croisant les races, en veillant à leur nourriture, d'en obtenir des laines comparables à celles d'Espagne.

Que de biens un peuple policé retireroit d'une isle, qui, après avoir satisfait les premiers besoins de l'homme, lui fourniroit encore tout ce qui sert à son utilité, à son agrément, & même à son luxe ! combien il étendrait ces diverses branches de commerce ! quels avantages ne lui procureroient pas des manufactures propres à les faire valoir. Les vins délicieux & peu connus du pays se répandroient par toute la terre. Ses forêts de pins, de cèdres, de chênes entretenues avec soin, serviroient à faire des vaisseaux. Les laboureurs excités par l'espérance de jouir du fruit de leurs travaux, défricheroient de vastes campagnes abandonnées à la stérilité, y semeroient des blés

de toute espèce , augmenteroient leurs plantations , & après avoir enrichi l'Etat , vivroient dans l'abondance au milieu de leurs nombreuses familles. Les hommes multiplieroient à l'infini , sous le plus beau climat du monde. Les hameaux & les bourgades redeviendroient une seconde fois des villes peuplées. Les arts rappelés dans leur patrie , y fleuriroient encore ; en un mot , Crète la superbe renaîtroit de ses ruines. Pour produire une telle métamorphose , il ne faudroit que la faveur d'un sage Gouvernement.

Ces réflexions , Madame , ne sont pas les rêves d'un esprit exalté , ou d'un voyageur qui a vu le pays en courant. J'ai parcouru l'Isle de Candie pendant quinze mois. J'ai visité ses montagnes & ses plaines ; je connois ses productions ; je fais combien elles pourroient être augmentées , & je puis vous assurer que , dans le monde entier , il n'est point de contrée qui réunisse autant de biens réels. Voyez les arbres verts des régions glacées , couronner la cime de ses montagnes ; ses monts moins élevés , couverts des arbres fruitiers qui croissent dans nos climats (b) ; ses cô-

---

(b) Le pommier , le châtaignier , le poirier , le cerisier , viennent à merveille sur les collines de Crète , & donnent des fruits. S'ils ne sont pas aussi bons que les nôtres , ce n'est pas la qualité du sol qu'il faut accuser , mais l'indolence d'une Nation qui ne fait pas greffer un arbre.

teaux ornés de vignobles, dont les vins sont aussi variés qu'agréables; ses vallées plantées d'arbres fruitiers qui donnent des fruits délicieux, & dont plusieurs viennent sous la Zône Torride; ses plaines enrichies de toutes les espèces de grains que la terre produit. Faites attention que la Nature a placé ses plus beaux ports, *Palio Castro*, sous le cap Salomon, *Spina Longa*, la Sude, le Grabuge, à l'Orient, au Nord, & à l'Occident de l'Isle, comme si son commerce devoit embrasser toutes les parties du monde. Je n'ajouterai qu'un mot, Madame; sa position, presque à égale distance de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, la met en relation avec ces trois parties du monde, & je crois que l'on ne peut guère trouver une situation plus favorable.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E X L.

*A M. L. M.*

Les Lettres suivantes étoient destinées à former un second Volume , dans lequel l'Auteur se proposoit de parler des Isles de l'Archipel qu'il avoit visitées. On ne croit pas devoir donner au Public la suite à ces trois Lettres, l'Auteur n'y ayant pas mis la dernière main.

J'AI QUITTÉ pour quelque tems , Madame, l'Isle de Candie, & j'ai fait une excursion dans l'Archipel. Je vais vous rendre compte de ce petit voyage. Je m'embarquai sur un de ces bateaux pontés , avec lesquels les Grecs font le cabotage pendant la belle saison. Le fils aîné de M. Brest, Vice-Consul de France à l'Argentière, & deux Négocians, qui se rendoient à Constantinople , étoient de la partie. Le vaisseau que nous montions, n'avoit que quinze pieds de long sur cinq de large, point de chambre, point d'entrepont. Il falloit demeurer sur le tillac, exposé à toute l'ardeur du soleil, & y dormir la nuit, enveloppé dans un manteau. Un coup de vent pouvoit le renverser. Pour peu que la mer soit

agitée, on est inondé par les lames. A la vérité, on attend, pour partir, un vent favorable, & alors ces barques légères volent sur la surface des flots. Elles vont à voile & à rames, ce qui est un double avantage.

Vous êtes disposée à croire, Madame, que cette navigation n'est pas sûre, & vous ne vous trompez pas. Mais celle des Grecs, qui se rendirent au siège de Troie, l'étoit bien moins encore, puisqu'au rapport de Thucydides, historien digne de foi (a), leurs navires n'avoient point de pont. Aussi étoient-ils obligés de côtoyer les rivages, & de naviguer de cap en cap. Incapables de tenir la mer avec des barques ouvertes, que la première vague eût fait couler bas, ils les tiroient à terre au premier signe de la tempête, & ils attendoient quelquefois des mois entiers, le retour du beau tems. Avec de pareils vaisseaux, il leur étoit impossible de louvoyer, & le vent en poupe étoit pour eux le seul vent favorable.

Nous étions partis du port de la Sude, au lever du soleil. Un vent frais enflait nos voiles triangulaires, & nous sillonnions avec vitesse la surface des ondes. Nous dirigions notre course sur l'Argentière. Long-tems nous vîmes derrière

---

(a) *Thucydides, livre premier.* La flotte des Grecs, qui partit pour Troie, étoit composée de vaisseaux sans pont.

nous la tête majestueuse du cap Melec & les hauts monts de Sphachie, qui se perdoient dans les nues. A mesure que nous avançons, ils décroissent dans l'horizon. Vers midi, ils disparurent entièrement, & nous ne vîmes plus autour de nous que la vaste étendue des mers.

La première fois que l'on navigue avec ces petits bateaux, qui, comparés avec ce grand spectacle que l'on a sous les yeux, semblent des coquilles de noix, on est saisi d'étonnement. Assis sur le pont, on touche de la main, l'eau qui blanchit les bords. Si près de l'abîme, on cherche dans l'horizon un lieu de refuge contre la tempête. Mais les regards ne découvrent que l'immensité des eaux & des cieux, & un sentiment de frayeur descend dans l'ame. L'expérience a bientôt détruit ces vaines terreurs, & l'homme, qui s'accoutume à tout, se plaît à braver, avec de si foibles moyens, la fureur des flots. Cependant les navigateurs Grecs; qui connoissent tous les ports de l'Archipel, & que la prudence dirige, lorsque l'orage commence à gronder, s'enfuient vent en poupe, & vont chercher un abri dans l'Isle la plus voisine. Non moins sages que leurs ancêtres (b), l'hiver ils retirent leurs

---

(b) Les anciens Grecs & les Romains, n'ayant pas une marine montée comme la nôtre, ni des vaisseaux capables d'affronter les tempêtes, ne voyageoient guères pendant l'hiver. Ils attendoient que le printems eût ramené les beaux jours.

bateaux dans leurs ports , & attendent la belle saison , pour se confier de nouveau à l'élément inconstant.

Tout le jour , nous eûmes un ciel serein & un vent favorable. Nous fîmes bonne route , & à neuf heures du soir , nous mouillâmes dans le port de l'Argentière , après avoir parcouru trente lieues marines. M Braft nous présenta à son père , qui nous reçut avec beaucoup de politesse , & nous donna l'hospitalité.

J'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E X L I.

A M. L. M.

J'ÉTOIS PARTI de la Cannée dans le dessein de me rendre à Constantinople. Arrivés à l'Argentière , nous apprîmes que la peste ravageoit la capitale de l'empire Ottoman. Je renonçai sur-le-champ à mon projet. Mes compagnons de voyage , que leurs affaires y appelloient , me sollicitèrent en vain de continuer la route avec eux. J'avois considéré la peste de près. Les affreux tableaux qu'elle m'avoit offerts , étoient encore gravés dans ma mémoire. Il me sembloit voir des malheureux , frappés comme de la foudre , tomber morts subitement ; d'autres , les yeux égarés , le teint enflammé , semblables à des

hommes ivres , expirer dans les accès d'un délire effrayant. J'entendois les cris des femmes, les hurlemens des pleureuses publiques. Ces tristes spectacles, dont l'imagination me retraçoit l'horreur , me rendirent incébranlable. Je résistai à toutes les instances, souhaitai un heureux voyage à mes compagnons, & demurai à l'Argentière.

Cette petite Isle, autrefois nommée Cimolis, n'a que six lieues de circonférence. Le sol, extrêmement aride, est dépourvu de sources. On n'y trouve que de l'eau de citerne, ou celle que l'on va chercher à Mélos, qui n'est pas éloignée. Les monts, les vallées, & toute la campagne, dépouillés d'arbres, n'offrent pas un seul ombrage contre les ardeurs du soleil. Les Vénitiens, pendant leurs guerres contre les Turcs, couperent tous les oliviers, & causerent un dommage irréparable à l'Isle. Les habitans n'oseroient y former des plantations nouvelles, parce qu'ils craindroient de voir doubler leurs impositions. C'est ainsi que le gouvernement Ottoman en agit avec ses sujets. S'ils montrent de l'industrie, il la taxe sur-le-champ, & l'étouffe dès sa naissance.

L'Argentière ne présente que des collines hérissées de rochers & dépouillées de verdure, des vallées où croissent de tristes arbrisseaux & des buissons épineux. Elles sont la plupart couvertes d'une argile blanche & grasse, que les Anciens appellerent *la terre cinoïée*, & que les habitans emploient au lieu de savon, pour blanchir

leur linge. Ce sol stérile ne paroît guère propre à l'agriculture. Cependant ses industrieux habitans y trouvent leur subsistance. Ils y sèment de l'orge & du bled, au commencement de l'automne, qui est la saison des pluies, & les récoltent en Mars. Les vignes qu'ils ont plantées sur les côteaux, ne leur donnent du fruit que pour la table. Ils tirent leurs vins de Santorin, du Mile & des autres Isles de l'Archipel. Ils nourrissent de la volaille, des troupeaux de chèvres & de moutons, dont la chair est excellente. Le pays leur fournit encore des cailles, des lièvres & des perdrix en abondance. Les femmes tricotent des bas de coton, & les hommes s'occupent de la pêche & de la navigation. On prend, autour de l'Isle, de fort bon poisson, sur-tout des rougets, dont la chair est très-délicate.

La peuplade qui habite le village de l'Argentière, est composée d'environ cinq cens personnes. Elle ne jouit pas d'une grande aisance, mais grace à son industrie, elle ne manque point des premiers besoins de la vie. A la vérité, cette petite Isle ne gémit point sous la verge des Officiers de la Porte. On n'y voit ni Aga, ni Cadi. Les Turcs n'oseroient l'habiter, parce qu'elle n'a aucun port qui pût empêcher les Maltois de les emmener en captivité. Leurs Corsaires y viennent de tems en tems dépenser en festins, en fêtes, en plaisirs de toute espèce, l'argent qu'ils ont pillé sur les Mahométans. C'est un tribut

qu'ils paient aux belles de l'Argentièrre. En un mot; les Grecs qui habitent ce rocher feroient heureux si le Capitan Pacha pouvoit les oublier dans les contributions annuelles qu'il lève, souvent avec barbarie, sur les Isles de l'Archipel. Outre la capitation à laquelle tous les Grecs sont fournis, il exige encore des présens, qui quelquefois égalent le tribut. Ses Officiers savent parfaitement imiter son exemple. Ces vexations ont les suites les plus funestes, elles réduisent les insulaires à la dernière misère.

Pendant mon séjour en ce pays, j'étois logé chez M. Brest, Vice-Consul de France. C'est un homme de beaucoup d'esprit. Il a un caractère ferme & une ame noble & généreuse. Il connoît parfaitement tous les ports de la Méditerranée, & a servi souvent de Pilote aux vaisseaux que la France envoyoit dans ces parages. Il s'est fait adorer des habitans, en les sauvant du pillage des Corsaires, & en intercédant auprès des Officiers que le grand Amiral envoyoit pour les mettre à contribution. Aussi peut-on le regarder comme le roi de l'Isle, ou comme le chef de cette petite république. Cet honnête-homme, qui habite l'Argentièrre depuis plus de quarante ans, s'y est établi. Il a deux fils, l'ainé dont je vous ai parlé, & le calet qui navigue actuellement. L'un & l'autre ont beaucoup voyagé. Ils sont bien élevés, bons marins, parlent parfaitement le françois, l'italien, le grec, le turc, & paroissent

dignes de succéder à leur père. Outre cela, une fille, jeune, grande, jolie, & d'un caractère fort aimable, fait les délices du bon vieillard. Elle reste au sein de la maison paternelle, & le console, par les soins touchans de la tendresse filiale, de l'absence fréquente de ses autres enfans.

Les Grecques de l'Argentière sont chauffées ridiculement. En France, on fait cas d'une jambe fine, d'un pied mignon. Les belles de l'Argentière pensent tout autrement. Elles se grossissent les jambes en les couvrant de plusieurs paires de bas. Elles paroissent plutôt bottées que chauffées, & regardent cet accoutrement comme une parure. De peur que l'œil en perde quelque chose, leurs robes ne descendent qu'à deux doigts au-dessous du genou. Elles sont faites de manière qu'elles gâtent absolument leur taille, & que l'on ne peut que soupçonner les belles proportions dont la nature les a décorées. J'ignore qui peut leur avoir fait adopter ces vêtemens ridicules. Du reste, la plupart sont gaies, vives & jolies. M. Brest, qui s'y conçoit, me présenta dans quelques maisons, où je fus étonné de trouver, sous des toits rustiques, de jeunes personnes de la plus charmante figure. Si on leur reproche qu'elles défigurent, par des ornemens déplacés, une partie de leurs charmes, elles répondent : Nos grand' mères étoient vêtues ainsi, & nous suivons l'usage. L'usage viendra-t-il donc toujours

à la place de la raison? Mais dans une petite île, d'où les femmes ne sortent point, & où elles ne voient presque jamais aborder d'étrangères, dont la parure différente pourroit les frapper; les modes, quelque absurdes qu'elles soient, sont immuables, & personne n'ose en secouer le joug.

L'Argentière a devant elle un long écueil stérile, que l'on nomme l'île brûlée. Dans le canal qui les sépare, les vaisseaux trouvent un bon mouillage. Les petits bâtimens viennent jeter l'ancre dans le port, où ils ont assez de fond. C'est le seul endroit où le débarquement soit facile. Dans tout le reste de l'île, les rivages sont escarpés & hérissés de rochers inabordables. Le village, bâti sur le sommet d'une colline élevée, domine la marine. La pente en est très-roide. Si l'on y établissoit une batterie de canon, il seroit impossible d'y monter.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E XLII.

A M. L. M.

DE l'Argentière, Madame, on voit à découvert l'île de *Mélos*, qui n'en est éloignée que d'une demi-lieue. On la nomme actuellement *Milo*, ou le *Mîle*. Elle avoit autrefois une ville

du même nom, qui fut bâtie par les Phéniciens (a). Ce peuple navigateur, attiré par la beauté de son port, en fit sans doute un entrepôt de son commerce. Ce port, dont l'ouverture regarde le nord-ouest, s'avance dans les terres, en formant diverses sinuosités, & s'élargit tout-à-coup dans un spacieux bassin. Les vaisseaux de toute grandeur peuvent y mouiller à l'abri de tous les vents, & la flotte la plus nombreuse s'y trouve fort au large.

Cette Isle fut long-tems riche & peuplée. Dès la plus haute antiquité elle jouissoit d'une liberté parfaite. Les Athéniens qui n'avoient pu déterminer les Miliotes à se déclarer en leur faveur, dans la guerre du Péloponèse, descendirent sur leurs rivages, & les attaquèrent avec fureur. Deux fois ils échouèrent dans leur entreprise. Ils revinrent avec des troupes plus nombreuses, mirent le siège devant Mélos, & ayant obligé les assiégés à se rendre à discrétion (b), passèrent au fil de l'épée tous les hommes en état de porter les armes. Ils n'épargnerent que les femmes & les enfans, qu'ils emmenèrent en captivité. Cette atrocité fait rougir l'humanité & déshonore le nom

---

(a) *Etienne de Byfance.* La ville de Mélos eut pour Fondateurs les Phœniciens. *Festus Pompeius* ajoute: Mélos parti des côtes de Phœnicie, bâtit la ville, à laquelle il donna son nom.

(b) *Strabon, livre 10.*

Athénien. Mais la guerre se faisoit alors avec un acharnement dont nous n'avons point d'exemple. Les Républiques ne favent point pardonner, & portent presque toujours la vengeance à l'excès. Lyfandre, Général des Lacédémoniens, ayant à son tour imposé la loi aux Athéniens (c), fit rappeler la colonie qu'ils avoient envoyée à Mélos, & y renvoya les malheureux restes de ses habitans.

Cette Isle perdit sa liberté, lorsque Rome affectant l'empire du monde conquit tout l'Archipel. Elle tomba dans le partage des Empereurs d'Orient, fut gouvernée par des Ducs particuliers, & devint la conquête de Soliman second. Depuis cette époque elle gémit sous le despotisme Ottoman, & est bien déchue de sa puissance. M. Brest m'a assuré que, dans sa jeunesse, elle étoit extrêmement fertile en blés, en vins, en fruits, & qu'elle possédoit plus de vingt mille habitans. M. Tournefort, qui la visita en 1700, en fait une description charmante. La terre sans cesse échauffée par des feux souterrains, y produit presque sans se reposer, du blé, de l'orge, du coton, des vins exquis & des melons délicieux. Saint-Elie, le plus beau Monastère de l'Isle, situé dans l'endroit le plus élevé, est entouré d'orangers, de citronniers, de cèdres & de figuiers. Une source abondante arrose les jardins. Les oliviers rares dans les autres parties, sont

---

(c) *Plutarque, vie de Lyfandre.*

multipliés au'our du Monastère. Les vignobles d'alentour donnent d'excellent vin. En un mot, toutes les productions de l'Isle font d'une bonté que rien n'égale. On estime beaucoup ses perdrix, ses cailles, ses chevreaux, ses agneaux, & cependant on les achète à très-bon marché.

Si M. Tournefort revenoit à Milo, il ne trouveroit plus la belle Isle qu'il a décrite. Il y verroit encore l'alun de plume aux filets argentés, suspendu aux voûtes des cavernes, des morceaux de soufre pur qui remplissent les fentes des rochers, une foule de sources minérales, des bairs chauds, & les mêmes feux qui de son tems échauffoient le sein de la terre, & la rendoient si féconde. Mais au lieu de cinq mille Grecs payant la capitation (d), il ne rencontreroit aujourd'hui, sur une surface de dix-huit lieues de circonférence, qu'environ sept cens habitans. Il gémiroit de voir les meilleures terres sans culture, & les vallées fertiles changées en marais. Depuis cinquante ans le Mile a entièrement changé de face. La peste que les Turcs propagent en tous lieux, a détruit une partie de ses habitans ; la

---

(d) J'ai dit que les hommes faits étoient les seuls à payer la capitation ; ainsi, en ajoutant au nombre de 5000 celui des femmes, des filles, des enfans, il devoit le trouver à Mélos, du tems de Tournefort, au moins vingt mille ames.

mauvaise administration de la Porte & les vexations du Capitan-Pacha ont fait le reste. Aujourd'hui le défaut de bras ne leur permet pas de donner un libre écoulement aux eaux. Elles demeurent stagnantes dans les vallées, croupissent & infectent l'air d'exhalaisons putrides. Les marais salans qui se sont multipliés, faute de soins, produisent le même effet. Ajoutez à ces inconvénients les exhalaisons sulphureuses qui s'élèvent de toutes parts, & vous ne serez point surprise, Madame, d'apprendre que les Miliotes sont tourmentés de fièvres violentes les trois quarts de l'année. Peut-être seront-ils obligés d'abandonner leur patrie. Tous les visages y sont jaunes, pâles, plombés, & l'on ne voit sur aucun les signes de la santé. Le voyageur prudent ne doit s'arrêter que peu de tems dans cette contrée mal-saine, s'il ne veut s'exposer à gagner la fièvre. Souvent il suffit de coucher dans l'Isle pour en être attaqué, quelquefois même d'y passer un jour.

Un gouvernement éclairé pourroit écarter les fléaux qui ravagent Mélos. Son premier soin seroit d'y établir un lazaret, & d'empêcher l'abord des bâtimens pestiférés. Il ouvreroit ensuite des canaux, qui dessécheroient les marais dont les exhalaisons sont si pernicieuses. L'Isle se repeupleroit. Les vapeurs sulphureuses n'y sont pas les plus nuisibles. Elle en produisoit également du tems des Anciens

(e), & cependant elle étoit fort peuplée. M. Tournefort qui l'a parcourue, à une époque plus rapprochée de la conquête des Turcs, & où ils n'avoient pas encore eu le tems de la dévaster, y compte environ vingt mille habitans. C'est donc au despotisme de la Porte, à sa police détestable qu'il faut attribuer la destruction de Mélos. Que l'on ne m'accuse pas de représenter les Ottomans avec des couleurs trop noires. Je parcours leur Empire, j'ai sous les yeux les maux de toute espèce qu'ils ont faits, aux sciences, aux arts, aux hommes; je les vois porter la peste d'Isle en Isle, de contrée en contrée, sans que l'exemple de toutes les nations puisse les éclairer; & je ne m'éleverois pas contre l'insouciance de ce peuple barbare! & je n'accuserois pas son fatalisme destructeur! & je n'aurois pas des paroles de feu pour peindre les crimes de son gouvernement, de ce gouvernement ennemi du genre-humain, qui a plus fait périr d'hommes que le fer de ses conquérans n'en a moissonnés! A la vue de ces tristes spectacles mon cœur s'indigne & gémit, ma bile s'allume, & je voudrois conjurer toute l'Europe contre ces Turcs qui, descendus des monts de l'Arménie, ont écrasé les nations sur leur pa-

---

(e) *Pline, chapitre 15, livre 35, parle du soufre que Mélos produisoit en abondance, & le regarde comme le meilleur dont on puisse faire usage.*

fage, & se font frayés à travers des flots de sang une route jusqu'au trône de Constantinople. Les beaux pays qu'ils habitent, n'ont point adouci la férocité de leur caractère. La force est leur loi, le fabre leur justice.

J'ai l'honneur d'être, &c.

F I N.

---

#### AVERTISSEMENT POUR LE RELIEUR.

*La Carte Géographique doit être placée à la page première. Celle du Labyrinthe, pag. 186.*



